This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vol. I. Fol. A. 2077

UNDATION FUND

by A.-F. Prévost

Hestoire du chevalier des Gri
et de Manon Lescaut
3e édition 1738
La 1re est de 1731
La 2e — 1733.

M102 | 4 00
504 | 91

SUITE

DES

MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'eſt retiré du monde.

TOME SEPTIE'ME.

Géran de Palmfeld

GERAU
DE
PALMFELD

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.
MDCCXXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 OCT 1991
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE

DE L'ÉDITEUR.

A Meſſieurs de la Compagnie des Libraires d'Amſterdam.

MESSIEURS,

LA mort de Mr le Marquis de... l'illuſtre ſujet de ces Memoires, me procure la liberté d'en donner la derniere partie au Public. Il l'a tenue renfermée ſous la clef juſqu'à la fin de ſa vie, ou s'il lui a permis de voir quelquefois le jour, ce n'a été que pour quelques momens, & dans les mains de ſes meilleurs amis. J'avois l'honneur d'être de ce nombre. Je n'ai pû m'empêcher pluſieurs fois de lui reprocher agréablement

le ſcrupule qui lui faiſoit dero-ber la concluſion de ſon ouvrage au Public, après avoir ſouffert que les deux premieres parties fuſſent imprimées il y a deux ans. Il ſe defendoit par deux raiſons : la premiere étoit la difference qu'il prétendoit trouver entre ce dernier Ouvrage & les premiers : je ſuis pardonnable, me diſoit-il, de m'être montré moi-même à découvert, & d'avoir revelé mes malheurs & mes foibleſſes ; mais le ſerois-je de mettre au jour les irrégularitez de la conduite d'autrui ! Peut-être ai-je déja eu tort de les écrire ; je ſerois encore plus coupable de les publier. La ſincerité d'un recit, ajoutoit-il, ne le rend pas toujours juſte & innocent. Il y a des veritez odieuſes que la ſageſſe & la charité doivent cacher. On devient quelquefois plus cri-

minel en manifeſtant une action mauvaiſe qu'en la commettant, parce que le plus dangereux effet de certains déſordres eſt le ſcandale, dont on ſe charge en les publiant. Monſieur le Marquis ajoûtoit à cette raiſon, qu'il avoit ſujet de ſe repentir de la complaiſance qui l'avoit fait conſentir à l'Edition de ſes deux premiers volumes : elle lui avoit attiré une multitude de viſites & de complimens ; & dans l'âge avancé où il étoit, avec tant d'amour pour le repos, il regardoit comme une charge peſante l'obligation de recevoir des compagnies étrangeres, ou de repondre à des lettres indifférentes. Quelque force que ces deux raiſons puſſent avoir par rapport à lui, la ſeconde tombe par ſa mort, & l'autre ne fait pas ſur mon eſprit autant d'impreſſion qu'elle

* * *

faisoit sur le sien. Je lui passe le principe sur lequel il raisonnoit, étant persuadé comme lui, qu'il y a des fautes qu'on ne peut révéler innocemment, parce que leur manifestation entraîne le scandale : mais je ne sçaurois mettre dans ce rang les avantures de Milady R... de Milady d'Ar... de Mr Lavv, de la Princesse de R... &c. Il me semble au contraire que l'exemple de leur mauvaise conduite peut devenir utile : les vices de cette nature servent, pour ainsi parler, de fanal à la vertu, ils l'éclairent, ils lui montrent les bornes qu'elle ne doit point passer, & les précipices qu'elle trouveroit au-delà.

Je m'imagine donc, Messieurs, qu'en imprimant incessamment cette suite des Mémoires, vous ferez un présent agréable &

avantageux au Public. On y trouvera plus de variété que dans les deux parties précedentes. Le ſtile n'en eſt pas moins vif ni moins ſoutenu. La morale y eſt auſſi pure & plus fréquente, les ſentimens auſſi tendres, & le fond de la narration auſſi intereſſant.

Pour ce qui regarde la perſonne de Mr. le Marquis de... il ſuffit de lire ſon Ouvrage pour prendre une idée juſte de ſon caractere. Il a peint ſon cœur dans les ſentimens qu'il y a repandus, & le tour de ſon eſprit dans ſes reflexions. On reconnoîtra ſans peine qu'il a dû être un pere tendre, un époux fidele, un ami zelé & ſincere, un guide ſage & éclairé, & ce qui fait la perfection de ſon éloge, un homme ſolidement vertueux. Sa mort a fait verſer

****

des larmes ſinceres à tous ſes amis. Ils ne s'en conſolent que par l'heritage précieux qu'ils leur a laiſſé, je veux dire le ſouvenir & l'exemple de ſes vertus. J'ai l'honneur d'être, &c.

MESSIEURS

Votre, &c.

D'EXILES.

AVIS DE L'AUTEUR.

QUoique j'euſſe pû inferer dans mes Memoires les Avantures du malheureux Chevalier des Grieux, il m'a ſemblé que n'y aïant point un raport néceſſaire, le Lecteur trouveroit plus de ſatisfaction à les voir ici ſéparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre Hiſtoire. Tout éloigné que je ſuis de prétendre dans cet ouvrage à la qualité d'Ecrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être quelquefois déchargée de quantité de circonſtances qui la rendroient peſante & embaraſſée.

C'eſt le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat ac præſens in tempus
omittat.

Il n'eſt pas même beſoin d'une ſi grave autorité pour prouver une verité ſi ſimple ; car le bon ſens eſt la premiere ſource de ces ſortes de régles. Si le Public a trouvé quelque choſe d'agréable & d'intereſſant dans l'hiſtoire de ma vie, j'oſe lui promettre qu'il ne ſera point mal ſatisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de Mr des Grieux un exemple terrible de la force des paſſions. J'ai à peindre un jeune homme aveuglé, qui refuſe d'être heureux pour ſe précipiter volontairement dans les dernieres infortunes ; qui avec toutes les qualitez dont ſe forme le plus brillant,

mérite, préfére par choix une vie obſcure & vagabonde à tous les avantages de la fortune, & de la nature ; qui prévoit ſes malheurs ſans vouloir les éviter ; qui les ſent & qui en eſt accablé, ſans profiter des remedes qu'on lui préſente ſans ceſſe, & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin un caractere ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraſte perpetuel de bons ſentimens & d'actions mauvaiſes. Tel eſt le fond du tableau que je vais préſenter aux yeux de mes lecteurs. Les perſonnes de bon ſens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un amuſement inutile. Outre le plaiſir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'évenemens qui ne puiſſent

ſervir à l'inſtruction des mœurs ; & c'eſt rendre à mon avis un ſervice conſidérable au Public, que de l'inſtruire en le divertiſſant.

On s'étonne quelquefois, en réfléchiſſant ſur les préceptes de la Morale, de les voir tout à-la fois eſtimez & négligez, & l'on ſe demande la raiſon de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection dont il s'éloigne continuellement dans la pratique. Si par exemple, les perſonnes d'un certain ordre d'eſprit & de politeſſe veulent examiner quelle eſt la matiere la plus commune de leurs converſations, ou même de leurs rêveries ſolitaires, il leur ſera aiſé de remarquer qu'elles tournent preſque

toujours ſur quelques conſidérations morales. Les plus doux momens de la vie pour les gens d'un certain goût ſont ceux qu'ils paſſent ou ſeuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moïens d'arriver au bonheur, des foibleſſes de la nature qui nous en éloignent, & des remedes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils compoſent l'image d'une vie heureuſe. Comment arrive-t'il donc qu'on tombe enſuite ſi aiſément de ces hautes ſpéculations, & qu'on ſe trouve ſi-tôt au niveau du commun des hommes? Je ſuis trompé ſi la raiſon que j'en aporte

mi ici n'explique bien cette contradiction de nos idées & de notre conduite ; c'eſt que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues & généraux, il eſt très-difficile d'en faire une aplication particuliere au détail des mœurs & des actions. Mettons la choſe dans un exemple. Les ames bien nées ſentent que la douceur & l'humanité ſont des vertus aimables & elles ſont portées d'inclination à la pratiquer : mais ſont elles au moment de l'exercice, elles demeurent ſouvent ſuſpendues. En eſt-ce réellement l'occaſion ? Sçait-on bien quelle en doit être la meſure ? Ne ſe trompe-t'on point ſur l'objet ? Cent pareilles difficultez arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant

être bienfaisant & liberal, de passer pour foible en paroissant trop tendre & trop sensible; en un mot d'exceder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermez d'une maniere trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qui soit libre à tout le monde de se donner; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de régle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de Lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peu-

vent être d'une utilité extrême, j'entens lorſqu'ils ſont écrits par une perſonne d'honneur & de bon ſens. Chaque fait qu'on y rapporte eſt un degré de lumiére & une inſtruction qui ſupplée à l'expérience; chaque avanture eſt un modele d'après lequel on peut ſe former; il n'y manque que d'être ajuſté aux circonſtances où l'on ſe trouve. L'ouvrage tout entier eſt un traité de morale réduit agréablement en exercice.

Un Lecteur ſévere s'offenſera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge, pour écrire des avantures de fortune & d'amour: mais ſi la réfléxion que je viens de faire eſt juſte, elle me juſtifie; ſi elle eſt fauſſe, mon erreur ſera du moins mon excuſe.

GERAU DE PALMFELD

MEMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ qui s'eſt retiré du monde.

HISTOIRE

Du Chevalier des Grieux, & de Manon Leſcaut.

GERAU DE PALMFELD

LIVRE PREMIER.

JE ſuis obligé de faire remonter mon Lecteur au tems de ma vie où je rencontrai pour la premiere fois le Chevalier des Grieux. Ce fut environ cinq ou ſix mois avant mon

départ pour l'Eſpagne. Quoique je ſortiſſe rarement de ma ſolitude, la complaiſance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abregeois autant qu'il m'étoit poſſible. Je revenois un jour de Roüen où elle m'avoit prié d'aller ſolliciter une affaire qui pendoit au Parlement, pour la ſucceſſion de quelques terres auſquelles elle prétendoit du côté de mon grand-pere maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux où je couchai la premiere nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Paſſy qui en eſt éloigné de cinq ou ſix lieues. Je fus ſurpris en entrant dans ce Bourg d'y voir tous les habitans en allarme. Ils ſe précipitoient de

leurs maisons pour courir en foule à la porte d'un mauvais cabaret, au-devant duquel étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelez, & qui paroissoient tout fumans de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venoit l'émotion; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers le cabaret, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un archer revêtu d'une bandouliere, & le mousquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de

m'apprendre le sujet de ce tumulte. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joye que je conduis avec mes compagnons jusqu'au Havre de Grace, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons Payſans. J'aurois passé outre après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortoit du cabaret en joignant les mains, & en criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je? Ah! Monsieur, entrez, répondit-elle, & voyez si ce spectacle n'est pas capable de

fendre le cœur ? La curiosité me fit descendre de mon cheval que je laissai à mon valet, & étant entré avec peine en perçant la foule, je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étoient enchaînées, six à six par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une Princesse. Sa tristesse & la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu, que sa vûë m'inspira du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner autant que sa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit

ſi naturel, qu'il paroiſſoit venir d'un ſentiment de douceur & de modeſtie. Comme les ſix gardes qui accompagnoient cette malheureuſe bande étoient auſſi dans la chambre, je pris le Chef en particulier, & je lui demandai quelques lumieres ſur le ſort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de Monſieur le Lieutenant de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ſes bonnes actions. Je l'ai interrogée pluſieurs fois ſur la route, elle s'obſtine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aye point reçû ordre de la ménager plus que les autres, je ne laiſſe pas d'avoir quelques

égards pour elle ; parce qu'il me ſemble qu'elle vaut un peu mieux que ſes compagnes. Voilà un jeune homme, ajoûta l'archer, qui pourroit vous inſtruire mieux que moi ſur ſon ſujet. Il l'a ſuivie depuis Paris ſans ceſſer preſque un moment de pleurer. Il faut que ce ſoit ſon frere ou ſon amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit aſſis. Il paroiſſoit être dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort ſimplement ; mais on diſtingue au premier coup d'œil une perſonne qui a de la naiſſance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il ſe leva, & je découvris dans ſes yeux, dans ſa figure, & dans tous ſes

mouvemens, un air si fin & si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant auprès de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même, & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces miserables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les Archers, c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes.

J'ai tout employé à Paris pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles ; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amerique ; mais ce qui est de la derniere inhumanité, c'est que ces lâches coquins, ajoûta-t il, en parlant des Archers, ne veulent plus me permettre d'aprocher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer à force ouverte à quelques lieues de Paris, je m'étois associé quatre hommes qui m'avoient promis leur secours pour une somme considérable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains, & se sont enfuis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les

armes bas. J'ai propoſé aux archers de me permettre du moins de les ſuivre, en leur offrant de les recompenſer: Le deſir du gain les y a fait conſentir. Ils ont voulu être payez chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtreſſe. Ma bourſe s'eſt épuiſée en peu de tems, & maintenant que je ſuis ſans un ſou, ils ont la barbarie de me repouſſer brutalement, lorſque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un moment qu'aïant oſé m'en aprocher malgré leurs menaces, ils m'ont allongé deux ou trois grands coups du bout de leurs fuſils. Je ſuis obligé pour ſatisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer du moins la route à pied, de vendre ici un mau-

vais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire ce récit assez tranquillement, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette avanture me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires, mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois point le moindre jour à l'esperance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amerique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis qui me fera tenir quelques secours au Havre de Grace. Je

ne ſuis embaraſſé que pour me conduire juſques-là, & pour procurer à cette pauvre créature, ajoûta-t-il en regardant triſtement ſa maîtreſſe, quelque ſoulagement ſur la route. Hé bien! lui dis-je, je vais finir votre embaras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous ſervir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, ſans que les Gardes s'en aperçuſſent; car je jugeois bien que s'ils lui ſçavoient cette ſomme, ils lui vendroient plus cherement leurs ſecours. Il me vint même à l'eſprit de faire marché avec eux pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à ſa maîtreſſe juſqu'au Havre. Je fis ſigne au Chef de s'aprocher, & je lui en

fis la propoſition. Il en parut honteux malgré ſon effronterie. Ce n'eſt pas, Monſieur, répondit-il, d'un air embaraſſé, que nous refuſions de le laiſſer parler à cette fille, mais il voudroit ſans ceſſe être auprès d'elle, cela nous eſt incommode; il eſt bien juſte qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faut vous donner pour empêcher de la ſentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai ſur le champ: mais prenez garde, lui dis je, qu'il ne vous échape quelque friponnerie; car je vais laiſſer mon adreſſe à ce jeune homme, afin qu'il puiſſe m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta ſix

louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoissance avec laquelle ce jeune homme me remercia, acheverent de me persuader qu'il étoit né quelque chose, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maîtresse avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce, & si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire en sortant mille réflexions sur le caractere incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma solitude, je ne pus être informé de la suite de cette avanture. Il se passa environ deux ans qui me la firent oublier tout-à-fait, jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en aprendre à fond toutes les circonstances. J'ar-

rivois de Londres à Calais avec le Marquis de..... mon éleve. Nous logeâmes, si je me souviens bien, au Lion d'or, où quelques raisons nous obligerent de passer le jour entier, & la nuit suivante. En marchant l'après midi dans les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vû la premiere fois. Il portoit sur le bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant comme il avoit la phisionomie trop belle & trop frapante pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussi-tôt. Il faut, dis-je, au Marquis, que nous abordions ce

jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expression lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah ! Mr, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit par mer du Havre de Grace où il étoit revenu de l'Amerique peu auparavant. Vous ne me paroissez pas fort bien en argent, lui dis-je, allez-vous-en au Lion d'Or où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet peu-après, plein d'impatience d'aprendre le détail de son infortune & les circonstances de son voyage d'Amerique. Je lui fis mille caresses, & j'ordonnai dans l'Auberge qu'on

ne le laiſſât manquer de rien. Il n'attendit point que je le preſſaſſe de me raconter l'hiſtoire de ſa vie. Mr, me dit-il, étant dans ma chambre, vous en uſez ſi noblement avec moi que je me reprocherois comme une baſſe ingratitude d'avoir quelque choſe de réſervé pour vous. Je veux vous apprendre non ſeulement mes malheurs & mes peines, mais encore mes déſordres & mes plus honteuſes foibleſſes. Je ſuis ſûr qu'en me condamnant vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur que j'écrivis ſon hiſtoire preſqu'auſſi-tôt après l'avoir entendue, & qu'on peut s'aſſurer par conſéquent que rien n'eſt plus exact & plus fidele que cette narration. Je dis fidele

jusques dans la relation des réflexions & des sentimens que le jeune Avanturier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc son récit. Je n'y mêlerai jusqu'à la fin rien qui ne soit de lui.

J'avois dix-sept ans, & j'achevois mes études de Philosophie à Amiens où mes parens qui sont d'une des meilleures maisons de P.... m'avoient envoyé. Je menois une vie si sage & si reglée, que mes maîtres me proposoient pour l'exemple du Collége. Ce n'est pas que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cette qualité ; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille ; je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus ce qui n'étoit qu'

une exemption de vices grossiers. Ma naissance, le succès de mes études, & quelques bonnes qualitez naturelles m'avoient fait connoître & estimer de tous les honnêtes gens de la ville. Je me tirai de mes exercices publics avec une approbation si générale, que Monsieur l'Evêque qui y assistoit me proposa d'entrer dans l'état Ecclesiastique, où je ne manquerois pas, disoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'Ordre de Malthe, auquel mes parens me destinoient. Ils me faisoient deja porter la croix avec le nom de Chevalier des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon pere, qui m'avoit promis de m'envoyer bien tôt à l'Académie. Tout

mon regret en quittant Amiens, étoit d'y laiſſer un ami avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés enſemble ; mais le bien de ſa maiſon étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'état Eccleſiaſtique, & demeuroit à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profeſſion. Il avoit mille bonnes qualitez. Vous le connoîtrez par les meilleures dans la ſuite de mon hiſtoire, & ſur tout par un zele & une généroſité en amitié qui ſurpaſſent les exemples les plus célébres de l'antiquité. Si j'euſſe alors ſuivi ſes conſeils, j'aurois toujours été ſage & heureux ; ſi j'avois du moins profité de ſes

secours dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation : mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement recompensez par un ingrat qui s'en offençoit, & qui les traitoit d'importunitez.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquois-je un jour plûtôt ! J'aurois porté chez mon pere toute mon innocence. La veille même de celui que je pensois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'apelloit Tiberge, nous vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le suivimes par curiosité jusqu'à

l'auberge où ces voitures descendent. Nous n'avions point d'autre dessein que de sçavoir de quelles personnes il étoit rempli. Il en sortit quelques femmes qui se retirerent aussitôt; il n'en resta qu'une fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroissoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle étoit si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la difference des sexes, & à qui il n'étoit peut-être jamais arrivé de regarder une fille pendant une minute; moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport & à

la folie. J'avois le défaut naturel d'être excessivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut le compliment honnête que je lui fis sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. Elle me répondit ingénûment qu'elle y étoit envoyée par ses parens pour être Religieuse. L'amour me rendoit déja si éclairé depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une maniere qui lui fit comprendre mes sentimens, car elle étoit bien plus

expérimentée que moi; c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au Couvent, & pour arrêter ſans doute ſon penchant au plaiſir, qui s'étoit déja déclaré, & qui a cauſé dans la ſuite tous ſes malheurs & les miens. Je combatis la cruelle intention de ſes parens par toutes les raiſons que mon amour naiſſant & mon éloquence ſcolaſtique purent me ſuggerer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit après un moment de ſilence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuſe; mais que c'étoit aparament la volonté du Ciel, puiſqu'il ne lui laiſſoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ſes regards, un air charmant de triſteſſe en prononçant ces paroles, ou

plûtôt

plûtôt l'aſcendant de ma deſtinée qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment ſur ma réponſe. Je l'aſſûrai que ſi elle vouloit faire quelque fond ſur mon honneur & ſur ma tendreſſe infinie qu'elle m'avoit déja inſpirée, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ſes parens, & pour la rendre heureuſe. Je me ſuis étonné mille fois, en y réfléchiſſant depuis, d'où me venoit alors tant de hardieſſe & de facilité à m'exprimer; mais ce ne ſeroit pas une Divinité que l'amour, s'il n'étoit accoutumé à opérer des prodiges. J'ajoutai mille choſes preſſantes. Ma belle inconnue ſçavoit bien qu'on n'eſt point trompeur à mon âge; elle me confeſſa que ſi

je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répetai que j'étois prêt à tout entreprendre ; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenois à cette assurance génerale qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle. Son vieil Argus étant revenu pendant ce tems-là nous rejoindre, mes espérances alloient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour supléer à la stérilité du mien. Je fus surpris à l'arivée de son conducteur qu'elle m'apella son cousin, & que sans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle étoit assez heu-

reuſe pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain ſon entrée dans le Couvent, afin de ſe procurer le plaiſir de ſouper avec moi. J'entrai fort bien dans le ſens de cette ruſe : je lui propoſai de ſe loger dans un cabaret, dont l'hôte qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été long-tems Cocher de mon pere, étoit dévoué entierement à mes ordres. Je l'y conduiſis moi-même, tandis que le vieux Conducteur paroiſſoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette ſcene, me ſuivoit ſans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien, s'étant promené dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle Maîtreſſe

Comme je redoutois sa sagesse je me défis de lui sous prétexte d'une commission, dont je le priai de se charger ; de sorte qu'étant arrivé à l'Auberge, j'eus le plaisir d'entretenir seul dans une chambre la souveraine de mon cœur. Je reconnus bien-tôt que j'étois moins enfant que je ne croyois l'être. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisirs, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines, j'étois dans une espece de transport qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mlle. Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes ; je crus aper-

cevoir qu'elle n'étoit pas moins émûe que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle seroit ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut sçavoir qui j'étois, & cette connoissance augmenta son affection, parce que n'étant point de qualité, quoique d'assez bonne naissance, elle se trouva flatée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conducteur qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poste, &

que je viendrois de grand matin à l'Auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secretement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes comme des enfans sans expérience que cette somme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres arrangemens.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en ai jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Cela me fut d'autant plus facile, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon pere, mon petit équipa-

ge étoit déja préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma male, & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la Ville devoient être ouvertes; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiois point, & qui faillit à rompre entierement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'âgé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sang mûr, & d'une conduite fort reglée: il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vûë d'une aussi jolie fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il

n'avoit osé revenir à l'Auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût neuf heures du soir. Sa présence me chagrina: il s'apperçut facilement de la contrainte où elle me mettoit. Je suis sûr, me dit-il, sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étois pas obligé à lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il, mais vous m'avez toujours traité en ami, & cette qualité supose un peu de confiance, & d'ouverture. Il me pressa si fort & si longtems de lui découvrir mon secret, que n'ayant jamais eu

de réserve avec lui, je lui fis l'entiere confidence de ma passion. Il la reçut avec une aparence de mécontentement qui me fit frémir : je me repentis sur-tout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma fuite : il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon ami, pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir ; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner, mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette misérable résolution, il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure, & il finit en renouvellant la menace qu'il m'avoit faite de me dénoncer, si

je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sageſſe & de raiſon. J'étois au déſeſpoir de m'être trahi ſi mal à propos. Cependant l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'eſprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avois pas découvert que mon deſſein devoit s'exécuter le lendemain, & je réſolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai crû juſqu'à préſent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il eſt vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé, mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'eſt point une entrepriſe à former au hazard. Venez me prendre demain à neuf heures, je vous ferai voir, s'il ſe peut, ma maî-

treſſe, & vous jugerez ſi elle mérite que je faſſe cette démarche pour elle. Il me laiſſa ſeul après mille proteſtations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, & m'étant rendu à l'Auberge de Mademoiſelle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à ſa fenêtre, qui donnoit ſur la rue; de ſorte que m'ayant apperçû, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous ſortîmes ſans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage à emporter que ſon linge dont je me chargeai même. La chaiſe étoit en état de partir; nous nous éloignâmes auſſi tôt de la ville. Je raporterai dans la ſuite quelle fut la conduite de Tiberge, lorſqu'il s'apperçut que je l'avois

trompé ; ſon zéle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le pouſſa, & combien je devrois verſer de larmes, en ſongeant quelle en a été la récompenſe.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval à côté de la chaiſe, ce qui ne nous avoit guéres permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux ; mais lorſque nous nous vîmes ſi proche de Paris, c'eſt-à-dire, preſque en ſûreté, nous prîmes le tems de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque paſſionné que je fuſſe pour Manon, elle ſçut me perſuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous

étions si peu réservez dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos Hôtes & nos Postillons nous regardoient avec admiration, & je remarquois qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de notre âge, qui paroissoient s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliez à S. Denis, nous fraudâmes les droits de l'Eglise, & nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que du naturel tendre & constant dont je suis, j'étois heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidéle. Plus je la connoissois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualitez aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur, & sa beauté formoient une

chaîne si forte & si charmante, que j'avois mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon désespoir auroit pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance dont je devois attendre le plus doux de tous les sorts, & les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V.... & pour mon malheur auprès de la maison de M. de B... le célébre Fermier général... Trois semaines se passerent, pendant lesquelles j'avois été si occupé de ma passion, que j'avois peu songé à ma famille, & au chagrin que mon pere avoit dû ressentir de mon absence. Ce-

pendant comme la bouche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeller peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me reconcilier, s'il étoit possible avec mon pere. Ma maîtresse étoit si aimable que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse, & son mérite: en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'esperance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon, & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de

la néceſſité poûvoit y entrer auſſi pour quelque choſe, car nos fonds étoient extrêmement alterez, & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuiſables. Manon reçut froidement cette propoſition. Cependant les difficultez qu'elle y opoſa n'étant priſes que de ſa tendreſſe même, & de la crainte de me perdre, ſi mon pere n'entroit point dans notre deſſein, après avoir connu le lieu de notre retraite; je n'eus pas le moindre ſoupçon du coup cruel qu'on ſe préparoit à me porter. A l'objection de la néceſſité, elle répondit qu'il nous reſtoit encore de quoi vivre quelques ſemaines, & qu'elle trouveroit après cela des reſſources dans l'affection de quelques parens à qui elle

écriroit en Province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que dans elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de notre bourse, & le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus peu après que notre table étoit mieux servie, & qu'elle s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation aparente de notre opulence. Elle me pria en riant d'être sans embaras. Ne vous ai-je pas pro-

mis, me dit-elle, que je trouverois des ressources : je l'aimois avec trop de simplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après midi, & que je l'avois avertie que je serois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui étoit à peu-près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé si long-tems ? Elle me répondit d'un air embaraſſé, qu'elle ne m'avoit point entendu fraper. Je n'avois frapé qu'une fois ; je lui dis : mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes vous donc venue m'ouvrir ? Cette question

la déconcerta tellement, que n'ayant point assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'assurant que ce n'étoit point sa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que Mr de B... fût sorti par l'autre escalier qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus que je n'eus point la force d'entrer dans l'apartement, je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cet enfant de dire à sa maîtresse que je retournerois dans le moment, & de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de Mr de B...

Ma consternation fut si grande, que je versois des larmes en descendant l'escalier, sans sçavoir encore de quel

sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier Caffé; & m'y étant assis auprès d'une table, j'apuyai la tête sur mes deux mains, pour y développer ce qui passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeller ce que je venois d'entendre, je voulois le considérer comme une illusion, & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon dût me trahir, que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçû d'elle; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincere & moins constante que moi? Quelle raison auroit-

elle eu de me tromper ? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ſes plus tendres careſſes, & qu'elle avoit reçû les miennes avec tranſport ; je ne connoiſſois pas mieux mon cœur que le ſien. Non, non, repris-je, il n'eſt pas poſſible que Manon me trahiſſe ; elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle : elle ſçait trop bien que je l'adore. Ce n'eſt pas-là un ſujet de me haïr.

Cependant j'étois embarraſſé à expliquer la viſite & la ſortie furtive de Mr de B... Je rapellois auſſi les petites acquiſitions de Manon, qui me ſembloient ſurpaſſer nos richeſſes préſentes. Cela paroiſſoit ſentir les libéralitez d'un nouvel Amant. Et cette confiance qu'elle m'avoit mar-

quée pour des reſſources qui m'étoient inconnues, j'avois peine à donner à tout cela un ſens auſſi favorable que mon cœur le ſouhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois preſque pas perdue de vûe depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertiſſemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu ! un inſtant de ſéparation nous auroit cauſé ſûrement trop de peine. Il falloit nous dire ſans ceſſe que nous nous aimions ; nous ſerions morts d'inquiétude ſans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer preſque un ſeul moment où Manon eût pû s'occuper d'un autre que de moi. A la fin je crus avoir trouvé le dénouement de ce miſtére. Mr de B.., diſois-je en moi-même, eſt un

homme qui fait de groſſes affaires, & qui a de grandes relations; les parens de Manon ſe ſont ſans doute ſervis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déja reçû de lui, & il eſt venu aujourd'hui lui en aporter encore. Elle s'eſt fait un jeu de me le cacher pour me ſurprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé ſi j'étois rentré à mon ordinaire; au lieu de venir m'affliger ici. Elle ne me le cachera pas du moins, lorſque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis ſi fortement l'eſprit de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma triſteſſe. Je retournai ſur le champ au logis, j'embraſſai tendrement

Manon à mon ordinaire. Elle me reçut fort bien J'étois tenté d'abord de découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins dans l'eſperance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'aprenant tout ce qui s'étoit paſſé. On nous ſervit à ſouper. Je me mis à table avec un air fort gai; mais à la lumiere de la chandelle qui étoit entre nous deux, je crus apercevoir de la triſteſſe ſur le viſage & dans les yeux de ma chere Maîtreſſe. Cette penſée m'en inſpira auſſi. Je remarquai que ſes regards s'attachoient ſur moi d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler ſi c'étoit de l'amour, ou de la compaſſion; quoi-

qu'il

qu'il me parût que c'étoit un ſentiment doux & languiſſant. Je la regardai avec la même attention ; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la ſituation de mon cœur par mes regards. Nous ne penſions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ſes beaux yeux : perfides larmes ! ah Dieux ! m'écriai-je, vous pleurez ma chere Manon : vous êtes affligée juſqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un ſeul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques ſoupirs, qui augmenterent mon inquiétude. Je me levai en tremblant ; je la conjurai avec tous les empreſſemens de l'amour, de me découvrir le ſujet de ſes pleurs ; j'en verſai moi-même,

en effuyant les ſiennes ; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur, & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainſi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de pluſieurs perſonnes qui montoient l'eſcalier. On frappa doucement à notre porte. Manon me donna un baiſer, & s'échapant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, dont elle ferma la porte après elle. Je me figurai qu'étant un peu en déſordre, elle vouloit ſe cacher aux yeux des étrangers qui avoient frapé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert, que je me vis ſaiſir par trois hommes, que je reconnus auſſi-tôt pour les laquais de mon pere. Ils ne me

firent point de violence ; mais deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troiſiéme viſita mes poches, dont il tira un petit coûteau, qui étoit le ſeul fer que j'euſſe ſur moi. Ils me demanderent pardon de la néceſſité où ils étoient de me manquer ainſi de reſpect ; ils me dirent naturellement qu'ils agiſſoient par l'ordre de mon pere, & que mon frere aîné m'attendoit en bas dans un caroſſe. J'étois ſi troublé, que je me laiſſai conduire ſans réſiſter & ſans répondre. Mon frere étoit effectivement à m'attendre. On me mit dans le caroſſe auprès de lui, & le cocher qui avoit ſes ordres, nous conduiſit à grand train juſqu'à Saint Denis. Mon frere m'embraſſa tendrement ; mais il ne me

parla point; de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avois besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître! disois-je, c'est fait de ta vie, si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis reflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir apris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avois vûe comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant,

me paroiſſoient bien un énigme ; mais je me ſentois porté à l'expliquer comme un preſſentiment de notre malheur commun, & dans le tems que je me déſeſperois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le réſultat de ma méditation, fut de me perſuader que j'avois été aperçû dans les ruës de Paris par quelques perſonnes de connoiſſance, qui en avoient donné avis à mon pere. Cette penſée me conſola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitemens qu'il me faudroit eſſuïer de l'autorité paternelle. Je réſolus de les ſouffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exi-

geroit de moi, pour me faciliter l'occaſion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joïe à ma chere Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à Saint Denis. Mon frere ſurpris de mon ſilence, s'imagina qu'il étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me conſoler en m'aſſurant que je n'avois rien à appréhender de la ſeverité de mon pere, pourvû que je fuſſe diſpoſé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit paſſer la nuit à Saint Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me cauſa une peine ſenſible fut de me voir dans le même cabaret où je m'étois arrêté avec

Manon en venant d'Amiens à Paris. L'Hôte, & les domeſtiques me reconnurent & devinerent en même tems la vérité de mon hiſtoire. J'entendis dire à l'Hôte. Ha! c'eſt ce joli Monſieur qui paſſoit il y a un mois avec une petite Demoiſelle qu'il aimoit ſi fort. Mon Dieu! qu'elle étoit charmante! les pauvres enfans comme ils ſe baiſoient! Pardi, c'eſt dommage, qu'on les ait ſéparez. Je faiſois ſemblant de ne rien entendre, & je me laiſſois voir le moins qu'il m'étoit poſſible. Mon frere avoit à Saint Denis une chaiſe à deux, dans laquelle nous partîmes de grand matin, & nous nous rendîmes chez nous le lendemain. Il vit mon pere avant moi pour le prévenir en ma faveur, en lui

aprenant avec quelle douceur je m'étois laiſſé conduire ; de ſorte que j'en fus reçu moins durement que je n'avois compté. Il ſe contenta de me faire quelques reproches généraux ſur la faute que j'avois commiſe en m'abſentant ſans ſa permiſſion. Pour ce qui regardoit ma maîtreſſe, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il eſpéroit que cette petite avanture me rendroit plus ſage. Je ne pris ces paroles que dans le ſens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon pere de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus ſoumi-

se, & plus reglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la maniere dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit. On se mit à la table pour souper ; on me railla sur ma conquête d'Amiens & sur ma fuite avec cette fidelle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'esprit. Mais quelques mots lâchez par mon pere, me firent prêter l'oreille avec la derniere attention. Il parla de perfidie, & de service intereſſé rendu par Monsieur B... Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom,

& je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frere pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frere lui répondit, que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas crû que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon pere balançoit s'il acheveroit de s'expliquer. Je l'en supliai si instamment qu'il me satisfit ou plûtôt qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avois toujours eu la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en

donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de Malte; puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient & commode. Il ajouta mille railleries de cette force sur ce qu'il appelloit ma sotise & ma crédulité. Enfin comme je demeurois dans le silence, il continua à me dire que suivant le calcul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours; car ajoûta-t'il, je sçais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois; nous sommes

au 29. du preſent, il y en a onze que Monſieur B... m'a écrit; je ſupoſe qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite amitié avec ta maîtreſſe; ainſi qui ôte onze & huit de trente-un jours qu'il y a depuis le vingt-huit d'un mois juſqu'au 29. de l'autre, reſte douze un peu plus ou moins. Là-deſſus les éclats de rire recommencerent. J'écoutois tout avec un ſaiſiſſement de cœur, auquel j'apréhendois de ne pouvoir réſiſter juſqu'à la fin de cette triſte comedie. Tu ſçauras donc, reprit mon pere, puiſque tu l'ignores, que Monſieur B... a gagné le cœur de ta Princeſſe; car il ſe mocque de moi de prétendre me perſuader que c'eſt par un zéle déſintereſſé pour mon ſervice qu'il a voulu te

l'enlever. C'eſt bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne ſuis pas connu, qu'il faut attendre des ſentimens ſi nobles. Il a apris d'elle que tu es mon fils ; & pour ſe délivrer de tes importunitez, il m'a écrit le lieu de ta demeure & le déſordre où tu vivois, en me faiſant entendre qu'il falloit main forte pour s'aſſurer de toi. Il s'eſt offert de me faciliter les moyens de te ſaiſir au collet, & c'eſt par ſa direction & celle de ta maîtreſſe même, que ton frere a trouvé le moment de te prendre ſans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu ſçais vaincre aſſez rapidement, Chevalier, mais tu ne ſçais pas conſerver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de ſou-

tenir plus long tems un discours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment & sans connoissance. On me les rapella par de promts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, & la bouche pour proferer les plaintes les plus tristes, & les plus touchantes. Mon pere, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois, mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux, je le conjurai en joignant les mains de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B..... Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur

de Manon, il lui a fait violence, il l'a ſéduite par un charme ou un poiſon, il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime, ne le ſçai-je pas bien? Il l'aura menacée le poignard à la main pour la contraindre à m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une ſi charmante maîtreſſe! O Dieux! Dieux! Seroit-il poſſible que Manon m'eût-trahi & qu'elle eût ceſſé de m'aimer! Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon pere vit bien que dans le tranſport où j'étois, rien ne ſeroit capable de m'arrêter. Il me conduiſit dans une chambre haute où il laiſſa deux domeſtiques avec moi pour me garder à vûë

Je ne me poſſedois point. J'aurois donné mille vies pour être ſeulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré ſi ouvertement, on ne me permettroit pas aiſément de ſortir de ma chambre. Je meſurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle poſſibilité de m'échaper par là, je m'adreſſai doucement à mes deux domeſtiques. Je m'engageai par mille ſermens à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient conſentir à mon évaſion. Je les preſſai, je les careſſai, je les menaçai; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute eſpérance. Je réſolus de mourir, & je me jettai ſur un lit avec le deſſein de ne le quitter qu'avec la vie. Je paſſai la nuit & le jour ſuivant dans cette ſituation. Je refuſai la

nourriture qu'on m'aporta le leudemain. Mon pere vint me voir l'après midi. Il eut la bonté de flater mes peines par les plus douces conſolations. Il m'ordonna ſi abſolument de manger quelque choſe, que je le fis par reſpect pour ſes ordres. Quelques jours ſe paſſerent pendant leſquels je ne pris rien qu'en ſa préſence & & pour lui obéir. Il continuoit toujours à m'aporter les raiſons qui pouvoient me ramener au bon ſens, & m'inſpirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il eſt certain que je ne l'eſtimois plus ; comment aurois-je eſtimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures ? Mais ſon image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y ſubſiſtoient toujours. Je me ſentois bien. Je puis mourir,

disois-je, je le devrois même après tant de honte & de douleur, mais je souffrirois mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon pere étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur, & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fît mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement a cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne sont point

tournées de ce côté là. Tu aimes les jolies femmes. Je ſuis d'avis de t'en chercher une qui te plaiſe. Explique-moi naturellement ce que tu penſe là-deſſus. Je lui répondis que je ne mettois plus de diſtinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les déteſtois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon pere en ſouriant, qui reſſemblera à Manon, & qui ſera plus fidéle. Ah ! ſi vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'eſt-elle qu'il faut me rendre. Soyez ſûr, mon cher pere, qu'elle ne m'a point trahi, elle n'eſt pas capable d'une telle lâcheté. C'eſt le perfide B... qui nous trompe, vous, elle, & moi. Si vous ſçaviez combien elle

eſt tendre & ſincere, ſi vous la connoiſſiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, répartit mon pere. Comment pouvez-vous vous aveugler juſqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'eſt elle-même qui vous a livré à votre frere. Vous devriez oublier juſqu'à ſon nom, & profiter ſi vous êtes ſage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoiſſois trop clairement qu'il avoit raiſon. C'étoit un mouvement involontaire qui me faiſoit prendre ainſi le parti de mon infidelle. Hélas! repris-je après un moment de ſilence, il n'eſt que trop vrai que je ſuis le malheureux objet de la plus noire de toutes les perfidies. Oui, continuai-je, en verſant des larmes de dé-

pit, je vois bien que je ne ſuis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guéres à tromper. Mais je ſçais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon pere voulut ſçavoir quel étoit mon deſſein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maiſon de B... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon pere, & ne ſervit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma priſon.

J'y paſſai ſix mois tous entiers; pendant le premier deſquels il y eut peu de changement dans mes diſpoſitions. Tous mes ſentimens n'étoient qu'une alternative perpetuelle de haine & d'amour, d'eſpérance ou de deſeſpoir, ſelon l'idée ſous laquelle Manon

s'offroit à mon esprit. Tantôt je ne considérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languissois du désir de la revoir : tantôt je n'y apercevois qu'une lâche & perfide Maîtresse, & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres qui servirent à rendre un peu de tranquilité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité, il me fut dans la suite. Les lumieres que je devois à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile qui m'avoient parus obscurs auparavant. Je fis un commentaire amou-

reux ſur le quatriéme livre de l'Eneïde ; je le deſtine à voir le jour, & je me flate que le Public en ſera ſatisfait. Helas ! diſois-je, en le faiſant, c'étoit un cœur comme le mien qu'il falloit à la fidelle Didon. Tiberge vint me voir un jour dans ma priſon. Je fus ſurpris du tranſport avec lequel il m'embraſſa. Je n'avois point encore eu de preuves de ſon affection, qui euſſent pû me la faire regarder autrement que comme une ſimple amitié du Collége, telle qu'elle ſe forme entre des jeunes gens qui ſont à peu près du même âge. Je le trouvai ſi changé, & ſi formé depuis cinq ou ſix mois que j'avois paſſez ſans le voir, que ſa figure & le ton de ſon diſcours m'inſpira quelque reſ-

pect. Il me parla en conseiller sage plûtôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison qu'il croyoit avancée, & il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté, mais le Ciel m'avoit donné en même tems du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à en découvrir les différences.

Le

Le ſecours du Ciel s'eſt joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris qui n'a point ſon égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la ſolitude? C'eſt uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre eſprit; il n'y a rien de bon dont vous ne puiſſiez vous rendre capable. Le poiſon du plaiſir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu! Votre fuite d'Amiens m'a cauſé tant de douleur, que je n'ai pas goûté depuis un ſeul moment de ſatisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti

avec ma Maîtreſſe, il étoit monté à cheval pour me ſuivre ; mais qu'ayant ſur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impoſſible de me joindre : qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint Denis une demie-heure avant mon départ ; qu'étant bien certain que je me ſerois arrêté à Paris, il y avoit paſſé ſix ſemaines à me chercher inutilement, qu'il alloit dans tous les lieux où il y avoit aparence qu'il pourroit me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maîtreſſe à la Comedie ; qu'elle y étoit dans une parure ſi éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant ; qu'il avoit ſuivi ſon caroſſe juſqu'à ſa maiſon, & qu'il avoit apris d'un domeſti-

que qu'elle étoit entretenue par les libéralitez de Monsieur B.... Je ne m'arrêtai point-là. J'y retournai le lendemain pour aprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en Province sans autre éclairciſſement. J'y ai apris votre avanture & la conſternation extrême qu'elle vous a cauſée ; je n'ai pas voulu vous voir que je ne fuſſe aſſuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vû Manon, lui répondis-je, en ſouriant ? Helas ! vous êtes plus heureux que moi qui ſuis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce ſoupir qui marquoit encore de la

foibleſſe pour elle. Il me flatta ſi adroitement ſur la bonté de mon caractere, & ſur mes inclinations, qu'il me fit naître dès cette premiere viſite une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaiſirs du ſiécle, pour entrer dans l'Etat Eccleſiaſtique. Je goûtai tellement cette idée, que lorſque je me trouvai ſeul je ne m'occupai point d'autre choſe. Je me rapellai les diſcours de Mr l'Evêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conſeil, & les préſages heureux qu'il avoit formez en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embraſſer ce parti-là. La pieté ſe mêla auſſi dans mes conſidérations. Je menerai une vie ſimple & chrétienne, diſois-je, je m'occuperai de l'étude & de la Religion, qui

ne me permettront point de penſer aux dangereux plaiſirs de l'amour. Je mépriſerai ce que le commun des hommes admire ; & comme je ſens aſſez que mon cœur ne déſirera que ce qu'il eſtime, j'aurai auſſi peu d'inquiétudes que de deſirs. Je formai là-deſſus par avance un ſiſtême de vie paiſible & ſolitaire. J'y faiſois entrer une maiſon écartée, avec un petit bois, & un ruiſſeau d'eau pure au bout du jardin ; une Bibliotéque compoſée de Livres choiſis, un petit nombre d'amis vertueux & de bons ſens, une table propre, mais frugale & moderée. J'y joignois un commerce de lettres avec un ami qui demeureroit à Paris, & qui m'informeroit des nouvelles publiques ; moïns pour

ſatisfaire ma curioſité que pour me faire un divertiſſement des folles agitations des hommes. Ne ſerai-je pas heureux, ajoutois-je ? toutes mes prétentions ne ſeront-elles pas remplies ? Il eſt certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations ; mais à la fin d'un ſi ſage arrangement, je ſentois que mon cœur attendoit encore quelque choſe, & que pour n'avoir rien à déſirer dans la plus charmante ſolitude, il y auroit fallu être avec Manon.

Cependant Tiberge continuant de me rendre de fréquentes viſites, dans le deſſein qu'il m'avoit inſpiré, je pris occaſion d'en faire l'ouverture à mon pere. Il me déclara que ſes intentions étoient de laiſſer ſes enfans li-

bres dans le choix de leur condition, & que de quelque maniere que je vouluſſe diſpoſer de moi, il ne ſe réſerveroit que le droit de m'aider de ſes conſeils. Il m'en donna de fort ſages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet qu'à me le faire embraſſer avec connoiſſance. Le renouvellement de l'année ſcolaſtique s'approchoit. Je convins avec Tiberge de nous mettre enſemble au Séminaire de Saint Sulpice; lui pour achever ſes études de Théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite qui étoit connu de l'Evêque du Diocèſe, lui fit obtenir de ce Prélat un Bénéfice conſidérable avant notre départ.

Mon pere me croyant tout-à-fait revenu de ma paſſion,

ne fit nulle difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Ecclesiastique prit la place de la Croix de Malte, & le nom d'Abbé des Grieux celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'aplication que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation devint telle qu'on me félicitoit déja sur les dignitez que je ne pouvois manquer d'obtenir, & sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des Bénéfices. La pieté n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & je l'ai vû plu-

ſieurs fois répandre des larmes, en s'applaudiſſant de ce qu'il appelloit ma converſion. Que les réſolutions humaines ſoient ſujettes à changer, c'eſt ce qui ne m'a jamais cauſé d'étonnement : une paſſion les fait naître, une autre paſſion peut les détruire ; mais quand je penſe à la ſainteté de celles qui m'avoient conduit à S. Sulpice, & à la joye interieure que le Ciel m'y faiſoit goûter en les exécutant, je ſuis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il eſt vrai que les ſecours céleſtes ſont à tous momens d'une force égale à celle des paſſions, qu'on m'explique donc par quel funeſte aſcendant l'on ſe trouve emporté tout d'un coup loin de ſon devoir, ſans ſe trouver

capables de la moindre réſiſtance, & ſans reſſentir le moindre remords. Je me croyois délivré abſolument des foibleſſes de l'amour. Il me ſembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de Saint Auguſtin, ou un quart d'heure de méditation Chrétienne à tous les plaiſirs des ſens; je dis même à ceux qui m'auroient été offerts par Manon: cependant un inſtant malheureux me fit retomber dans le précipice, & ma chûte fut d'autant plus irréparable, que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois ſorti, les nouveaux déſordres où je tombai me porterent bien loin vers le fond de l'abîme.

J'avois paſſé près d'un an à

Paris ſans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit coûté d'abord beaucoup pour me faire violence là deſſus ; mais les conſeils toujours préſens de Tiberge, & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir cette victoire. Les derniers mois s'étoient écoulez ſi tranquillement, que je me croyois ſur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva auquel je devois ſoutenir un exercice public dans l'Ecole de Theologie ; je fis prier pluſieurs perſonnes de conſidération de m'honorer de leur préſence. Mon nom fut ainſi répandu dans tous les quartiers de Paris : il alla juſqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut

pas avec certitude ſous le déguiſement d'Abbé ; mais un reſte de curioſité, ou bien quelque repentir de m'avoir trahi, je n'ai jamais pû démêler lequel de ces deux ſentimens lui fit prendre intérêt à un nom ſi ſemblable au mien ; elle vint en Sorbonne avec quelques autres Dames. Elle aſſiſta à mon exercice, & ſans doute qu'elle n'eut nulle peine à me remettre. Je n'eus pas la moindre connoiſſance de cette viſite. On ſçait qu'il y a dans ces lieux des cabinets particuliers pour les Dames, où elles ſont cachées derriere une jalouſie. Je retournai à Saint Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit ſix heures du ſoir. On me vint avertir un moment après mon

retour, qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au parloir sur le champ. Dieux! quelle apparition surprenante! j'y trouvai Manon. C'étoit elle; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vûe: elle étoit dans sa dix-huitiéme année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant; l'air de l'amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vûe, & ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois les yeux baissez & avec tremblement qu'elle s'expliquât. Son embaras fut pendant quelque tems égal au mien; mais voyant que mon silence

continuoit, elle mit la main devant ſes yeux pour cacher quelques larmes; elle me dit d'un ton timide, qu'elle confeſſoit que ſon infidelité méritoit ma haine, mais que s'il étoit vrai que j'euſſe jamais eu quelque tendreſſe pour elle, il y avoit auſſi eu bien de la dureté à laiſſer paſſer deux ans ſans prendre ſoin de m'informer d'elle, & qu'il y en avoit bien encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma préſence ſans lui dire une parole. Le déſordre de mon ame en entendant ce diſcours ne ſçauroit être exprimé. Elle s'aſſit, je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'oſant l'enviſager directement. Je commençai pluſieurs fois une réponſe, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort

pour m'écrier douloureuſement ; perfide Manon ! Ah ! perfide ! perfide ! Elle me répeta en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point juſtifier ſa perfidie. Que prétendez-vous donc, m'écriai-je encore ? Je prétens mourir, répondit-elle, ſi vous ne me rendez votre cœur, ſans lequel il eſt impoſſible que je vive. Demande donc ma vie, infidelle ! repris-je en verſant moi-même des pleurs que je m'efforçai en vain de retenir, demande ma vie qui eſt l'unique choſe qui me reſte à te ſacrifier ; car mon cœur n'a jamais ceſſé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots qu'elle ſe leva avec tranſport pour venir m'embraſſer. Elle m'accabla de mille careſſes

passionnées. Elle m'appella par tous les noms que l'amour invente, pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage en effet de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentois renaître. J'en étois épouvanté. Je frémissois, comme il arrive, quand on se trouve la nuit dans une campagne écartée: On se croit transporté dans un nouvel ordre de choses. On y est saisi d'une horreur secrette, dont on ne se remet qu'après avoir consideré longtems tous les environs.

Nous nous assimes l'un auprès de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je, en la regardant d'un œil triste, je ne

n'étois pas attendu à la noire trahiſon dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la ſouveraine abſolue, & qui mettoit toute ſa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant ſi vous en avez trouvé d'auſſi tendres, & d'auſſi ſoumis. Non, non, la nature n'en fait guéres de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins, ſi vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire ſur ce retour de bonté qui vous raméne aujourd'hui pour le conſoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais au nom de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour vous, belle Manon, dites-moi ſi vous ſe-

rez plus fidéle. Elle me répondit des choſes ſi touchantes ſur ſon repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de proteſtations & de ſermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chere Manon! lui dis-je, avec un mélange prophane d'expreſſions amoureuſes & Théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me ſens le cœur emporté par une délectation victorieuſe. Tout ce qu'on dit de la liberté de St. Sulpice eſt une chimere. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi, je le prévois bien, je lis ma deſtinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne ſerai-je pas conſolé par ton amour! Les faveurs de la fortune ne me touchent point,

la gloire me paroît une fumée; tous mes projets de vie Ecclesiastique étoient de folles imaginations, enfin tous les biens différens de ceux que j'espere avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sçauroient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards. En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle maniere elle s'étoit laissée séduire par B... Elle m'apprit que l'aïant vûe à sa fenêtre, il étoit devenu passionné pour elle; qu'il avoit fait sa déclaration en Fermier Général, c'est à-dire, en lui marquant dans une lettre que le payement seroit proportionné aux faveurs; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais sans autre des-

sein que de tirer de lui quelque somme considérable, qui pût servir à nous faire vivre commodément ; mais qu'il l'avoit éblouie par de si magnifiques promesses qu'elle s'étoit laissée ébranler peu à peu ; que je devois juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avoit laissé voir des témoignages la veille de notre séparation. Que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me dit elle, la délicatesse de mes sentimens, & l'agrément de mes manieres ; mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse, elle portoit au fond du cœur le souvenir

de mon amour, & le remords de ſon infidélité. Elle me parla de Tiberge, & de la confuſion extrême que ſa viſite lui avoit cauſée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t'elle, m'auroit moins ému le ſang. Je lui tournai le dos ſans pouvoir ſoutenir un moment ſa préſence. Elle continua de me raconter par quels moyens elle avoit été inſtruite de mon ſéjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes exercices de Sorbonne. Elle m'aſſura qu'elle avoit été ſi agitée pendant la diſpute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non-ſeulement à retenir ſes larmes, mais ſes gémiſſemens mêmes & ſes cris, qui avoient été plus d'une fois ſur le point d'éclater. Enfin, elle me dit

qu'elle étoit ſortie de ce lieu la derniere pour cacher ſon déſordre, & que ne ſuivant que le mouvement de ſon cœur, & l'impétuoſité de ſes déſirs, elle étoit venue droit au Séminaire avec la réſolution d'y mourir, ſi elle ne me trouvoit pas diſpoſé à lui pardonner.

Où trouver un barbare, qu'un repentir ſi vif & ſi tendre n'auroit pas touché! pour moi j'avoue que j'aurois ſacrifié pour Manon, tous les Evêchez du monde Chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires Elle me dit qu'il falloit ſur le champ ſortir du Séminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus aſſuré. Je conſentis à toutes ſes volontez ſans

replique. Elle entra dans ſon caroſſe pour aller m'attendre au coin de la ruë. Je m'échapai un moment après ſans être aperçu du Portier ; je montai avec elle. Nous paſſâmes à la friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois ſans un ſol ; & dans la crainte que je ne trouvaſſe de l'obſtacle à ma ſortie de St Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournaſſe un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon tréſor d'ailleurs étoit médiocre, & elle étoit aſſez riche des libéralitez de B... pour mépriſer ſi peu de choſe. Nous conferâmes chez le Fripier même, ſur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le ſacrifice qu'elle me faiſoit de

B.... elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui ; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux & environ soixante mille francs que j'ai tirez de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t'elle, ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement ensemble. Je lui représentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déja essuyé. Elle me laissa entendre qu'elle auroit

du

du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de hazards que je ne mépriſaſſe pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un milieu raiſonnable, qui fut de louer une maiſon dans quelque village aux environs de Paris, d'où il nous ſeroit aiſé d'aller à la ville, lorſque le plaiſir ou le beſoin nous y appelleroit. Nous choiſîmes Chaillot qui n'en eſt pas éloigné. Manon retourna ſur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuileries. Elle revint une heure après dans un caroſſe de louage avec une fille qui la ſervoit, & quelques males où ſes habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à

gagner Chaillot. Nous logeâmes la premiere nuit à l'Auberge, pour nous donner le tems de chercher une maiſon, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes dès le lendemain un de notre goût. Mon bonheur me parut d'abord établi d'une maniere inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaiſance même. Elle avoit pour moi des attentions ſi délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines paſſées. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raiſonnâmes ſur la ſolidité de notre fortune. Soixante mille francs qui faiſoient le fond de nos richeſſes, n'étoient pas une ſomme qui pût s'étendre autant que le cours d'une lon-

gué vie. Nous n'étions pas disposez d'ailleurs à resserrer trop notre dépense. La premiere vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot; nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carosse, & pour les spectacles & les plaisirs de Paris. Nous nous réglerons; vous aimez l'Opera, nous irons trois fois la semaine. Pour le jeu nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais dix pistoles. Il est impossible que

dans l'eſpace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille; mon pere eſt âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ſerons alors au deſſus de toutes nos autres craintes. Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, ſi nous euſſions été aſſez ſages pour nous y aſſujettir conſtamment. Mais nos réſolutions ne durerent guéres plus d'un mois. Manon étoit paſſionnée pour le plaiſir. Je l'étois pour elle. Il nous naiſſoit à tous momens de nouvelles occaſions de dépenſes; & loin de regretter les ſommes qu'elle employoit quelquefois avec profuſion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença mê-

me à lui devenir à charge. L'hyver approchoit, tout le monde retournoit à la ville, la campagne devenoit déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point ; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un apartement meublé, & que nous y passerions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine : car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logemens, l'un à la ville, & l'autre à la campagne. Ce changement mit bien-tôt le dernier désordre dans nos af-

faires, en faisant naître deux avantures qui causerent notre ruine.

Manon avoit un frere qui étoit Garde du Corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même ruë que nous. Il reconnut sa sœur en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussi-tôt chez nous. C'étoit un homme brutal, & sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre en jurant horriblement; & comme il sçavoit une partie des avantures de sa sœur, il l'accabla d'injures & de reproches. J'étois sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après

son départ. La triſteſſe de Manon me fit juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire. Elle me raconta la ſcene fâcheuſe qu'elle venoit d'eſſuyer, & les menaces brutales de ſon frere. J'en eus tant de reſſentiment, que j'euſſe couru ſur le champ à la vengeance, ſi elle ne m'eût arrêté par ſes larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette avanture, le Garde du Corps rentra dans la chambre où nous étions, ſans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçû auſſi civilement que je fis, ſi je l'euſſe connu; mais nous ayant ſalué d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon qu'il venoit lui faire des excuſes de ſon emportement, qu'il la croyoit dans le dé-

ſordre, & que cette opinion avoit allumé ſa colere ; mais que s'étant informé qui j'étois d'un de nos domeſtiques, il avoit apris de moi des choſes ſi avantageuſes, qu'elles lui faiſoient déſirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque choſe de bizarre & de choquant, je reçus ſon compliment avec honnêteté. Je crus faire plaiſir à Manon. Elle paroiſſoit charmée de le voir porté à ſe réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il ſe rendit en peu de momens ſi familier, que nous ayant entendu parler de notre retour à Chaillot, il voulut abſolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre caroſſe. Ce fut une pri-

se de possession ; car il s'accoutuma à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit bien-tôt sa maison de la nôtre, & qu'il se rendit le maître en quelque sorte de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son frere ; & sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais, & il nous engagea à payer toutes ses dettes. Je fermois les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon. Je fis même semblant de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle de temps en temps des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand joueur, il avoit la fidélité de lui en

remettre une partie lorſque la fortune le favoriſoit ; mais la nôtre étoit trop médiocre pour fournir long-temps à des dépenſes ſi peu modérées. J'étois ſur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ſes importunitez, lorſqu'un funeſte accident m'épargna cette peine, en nous en cauſant une autre qui nous a abîmez ſans reſſource.

Nous étions demeurez un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivoit fort ſouvent. La ſervante qui reſtoit ſeule à Chaillot dans ces occaſions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maiſon, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai ſi nos

meubles avoient souffert quelque domage : Elle me répondit qu'il y avoit eu une si grande confusion causée par la multitude de personnes qui étoient venues au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile, la caisse avoit déja disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre : je connoissois Manon ; je n'avois déa que trop éprouvé

que quelque fidelle & quelque atachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter sur elle dans la misere. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier : je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jetta dans un trouble si affreux, que je balançai pendant quelques momens si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assez de prudence pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit naître une pensée qui arrêta mon desespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher notre perte à Manon, &

que ſoit par induſtrie, ſoit par quelque bonheur de fortune, je pourrois fournir aſſez honnêtement à ſon entretien, pour l'empêcher de ſentir la néceſſité. J'ai compté, diſois-je, pour me conſoler, que vingt mille écus nous ſuffiroient pendant dix ans; ſupoſons que les dix ans ſoient écoulez, & que nul des changemens que j'eſperois ne ſoit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrois-je? Je ne le ſçai pas trop bien; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui? Combien de perſonnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon eſprit, ni mes qualitez naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont? La Providence,

ajoutois-je, en réflechiſſant ſur les différens états de la vie, n'a-t'elle pas arrangé les choſes fort ſagement ? La plûpart des Grands & des Riches ſont des ſots ? cela eſt clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a une juſtice admirable là dedans. S'ils joignoient l'eſprit aux richeſſes, ils ſeroient trop heureux, & le reſte des hommes trop miſérable. Les qualitez du corps & de l'ame ſont acordées à ceux-ci, comme des moyens pour ſe tirer de la miſere & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richeſſes des Grands, en ſervant à leurs plaiſirs, ils en ſont des dupes : d'autres ſervent à leur inſtruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il eſt rare à la vérité qu'ils y réuſſiſſent ;

mais ce n'eſt pas là le but de la divine ſageſſe : ils tirent toujours un fruit de leurs ſoins, qui eſt de vivre à leurs dépens ; de quelque façon qu'on le prenne, c'eſt un fond excellent de revenu pour les petits, que la ſotiſe des Riches & des Grands.

Ces penſées me remirent un peu le cœur & la tête. Je réſolus d'abord d'aller conſulter Mr Leſcaut frere de Manon. Il connoiſſoit parfaitement Paris, & je n'avois eu que trop d'occaſions de reconnoître que ce n'étoit ni de ſon bien, ni de la paye du Roy, qu'il tiroit ſon plus clair revenu. Il me reſtoit à peine vingt piſtoles qui s'étoient trouvées heureuſement dans ma poche. Je lui montrai ma bourſe, en lui expliquant mon malheur

& mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un milieu à esperer entre mourir de faim & me casser la tête de desespoir. Il me répondit que se casser la tête étoit la ressource des sots. Pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui se voyoient réduits là quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens; que c'étoit à moi à examiner de quoi j'étois capable; qu'il m'assuroit de son secours & de ses conseils dans toutes mes entrepriſes. Cela est bien vague, Mr Lescaut, lui dis-je, mes besoins demanderoient un remede plus présent; car que voulez vous que je dise à Manon? A propos de Manon, reprit il, qu'est-ce qui vous embaraſſe? N'avez-

vous pas toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes quand vous voudrez. Une fille comme elle devroit nous entretenir, vous, elle & moi. Il me coupa la réponſe que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantiſſoit avant le ſoir mille écus à partager entre nous, ſi je voulois ſuivre ſon conſeil; qu'il connoiſſoit un Seigneur ſi libéral ſur le chapitre des plaiſirs, qu'il étoit ſûr que mille écus ne lui couteroient rien pour paſſer une nuit avec une fille comme Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu de m'accorder votre amitié, étoit un ſentiment tout opoſé à celui où

vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avoit toujours pensé de même, & qu'après avoir passé les bornes de l'honneur comme elle avoit fait, il ne se seroit jamais réconcilié avec elle, si ce n'eût été dans l'espérance de profiter de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que nous avions été ses dupes jusques alors. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causé, le besoin que j'avois de lui m'obligea de lui répondre en riant, que son conseil étoit une derniere ressource, qu'il falloit remettre à l'extrêmité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voye. Il me proposa de profiter de ma jeunesse, & de la figure avantageuse que j'avois reçue de la nature,

pour me mettre en liaison avec quelque Dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidéle à Manon. Je lui parlai du jeu comme du moyen le plus facile & le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu à la vérité étoit une reſſource ; mais que cela demandoit d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer ſimplement avec les eſpérances communes étoit le vrai moyen d'achever ma perte : que de prétendre exercer ſeul, & ſans être ſoutenu, les petits moyens qu'un habile homme employe pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux : qu'il y avoit une troiſiéme voye, qui étoit celle de l'aſſociation ; mais que ma jeuneſſe lui

faiſoit craindre que Meſſieurs les conféderez ne me jugeaſſent point encore les qualitez propres à la ligue. Il me promit néanmoins ſes bons offices auprès d'eux, & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorſque je me trouverois preſſé du beſoin. L'unique grace que je lui demandai pour le préſent, fut de ne rien aprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du ſujet de notre converſation.

Je ſortis de chez lui moins ſatisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon ſecret. Il n'avoit rien fait pour moi que je n'euſſe pû en obtenir de même ſans cette ouverture; & je craignois mortellement qu'il ne man-

quât à la promeſſe qu'il m'avoit faite de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'aprehender auſſi, par la declaration qu'il m'avoit faite de ſes ſentimens, qu'il ne formât le deſſein de tirer parti d'elle en l'enlevant de mes mains ; ou du moins en lui conſeillant de me quitter, pour s'attacher à un amant plus riche & plus heureux. Je fis là-deſſus mille reflexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveller le déſeſpoir où j'avois été le matin. Il me vint pluſieurs fois à l'eſprit d'écrire à mon pere, & de feindre une nouvelle converſion, pour obtenir de lui quelque ſecours d'argent : mais je me rapellai auſſi-tôt que malgré toute ſa bonté, il m'avoit reſſerré ſix

mois dans une étroite prison pour ma premiere faute ; j'étois bien assuré qu'après un éclat tel qu'avoit dû causer ma fuite de St Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plûtôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge ; dans lequel j'étois bien assuré de retrouver toujours le même fond de zéle & d'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connoît parfaitement la probité ; on sent qu'il n'y a point de péril à courir. Si elles ne

ſont pas toujours en état d'offrir du ſecours, on eſt ſûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compaſſion. Le cœur qui ſe ferme avec tant de ſoin au reſte des hommes, s'ouvre naturellement en leur préſence, comme une fleur s'épanouit à la lumiere du Soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du Ciel de m'être ſouvenu ſi à propos de Tiberge, & je réſolus de chercher les moyens de le voir même avant la fin du jour. Je retournai ſur le champ au logis pour lui écrire un mot, & lui aſſigner un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le ſilence & la diſcrétion, comme

un des plus importans ſervices qu'il pût me rendre dans la ſituation de mes affaires. La joye que l'eſperance de le voir m'inſpiroit, effaça les traces du chagrin que Manon n'auroit pas manqué d'apercevoir ſur mon viſage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'allarmer; & comme Paris étoit le lieu du monde où elle ſe voyoit avec le plus de plaiſir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer juſqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques legers effets de l'incendie. Une heure après je reçus la réponſe de Tiberge, qui me promettoit de ſe rendre au lieu de l'aſſignation. J'y courus avec impatience.

rience. Je sentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami, dont la seule présence seroit un reproche de mes désordres; mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur, & l'intérêt de Manon soûtinrent ma hardiesse. Je l'avois prié de se trouver au jardin du Palais Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eut apperçû. Il me tint serré long-temps entre ses bras, & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentois à lui qu'avec confusion, & que je portois dans mon cœur un vif sentiment de mon ingratitude, que la premiere chose dont je le conjurois étoit de m'aprendre s'il m'étoit encore permis de

le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime & son affection. Il me répondit du ton le plus tendre & le plus naturel, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité; que mes malheurs mêmes, & si je lui permettois de le dire, mes fautes & mes désordres avoient redoublé sa tendresse pour moi; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chere qu'on voit toucher à sa ruine sans pouvoir la secourir. Nous nous assimes sur un banc. Helas! lui dis-je, avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez

qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse, mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri. Il me demanda comme une marque d'amitié de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de S. Sulpice. Je le satisfis, & loin d'alterer quelque chose à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable, & dont il est aussi im-

poſſible à la vertu de ſe défendre qu'il l'a été à la ſageſſe de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du déſeſpoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & dans celui dans lequel j'allois retomber, ſi j'étois abandonné par mes amis, auſſi impitoyablement que par la fortune; enfin, j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis auſſi affligé par la compaſſion, que je l'étois par le ſentiment de mes peines. Il ne ſe laſſoit point de m'embraſſer & de m'exhorter à prendre du courage & de la conſolation; mais comme il ſuppoſoit toujours qu'il falloit me ſéparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'étoit cette ſéparation même

que je regardois comme la plus grande de mes infortunes, & que j'étois disposé à souffrir non-seulement le dernier excès de la misere, mais la mort même la plus cruelle, avant que de recevoir un remede plus insupportable que tous les maux ensemble. Expliquez-vous donc, me dit-il, quelle espece de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osois lui déclarer que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin & m'ayant confessé qu'il croioit m'entendre, il demeura quelque tems suspendu avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un

refroidiſſement de zéle & d'amitié, mais à quelle alternative me réduiſez-vous, s'il faut que je vous refuſe le ſeul ſecours que vous voulez accepter, ou que je bleſſe mon devoir en vous l'accordant; car n'eſt-ce pas prendre part à votre déſordre que de vous y faire perſéverer? Cependant, continua-t-il, après avoir réflechi un moment, je m'imagine que c'eſt peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laiſſe pas aſſez de liberté pour choiſir le meilleur parti; il faut un eſprit tranquille pour goûter la ſageſſe & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher Chevalier, ajoûta-t-il, en m'embraſ-

sant, d'y mettre seulement une condition, c'est que vous m'aprendrez le lieu de votre demeure, & que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu que je sçai que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincerement tout ce qu'il souhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussi-tôt chez un Banquier de sa connoissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déja dit qu'il n'étoit pas riche. Son Bénéfice valoit deux mille francs; mais comme c'étoit la premiere année

qu'il le poſſedoit, il n'avoit encore rien touché du revenu; c'étoit ſur les fruits futurs qu'il me faiſoit cette avance.

Je ſentis tout le prix de ſa généroſité. J'en fus touché juſqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal, qui me faiſoit violer tous les devoirs. La vertu eut aſſez de force pendant quelques momens pour s'élever dans mon cœur contre ma paſſion, & j'aperçus du moins dans cet inſtant de lumiere, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut leger & dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du Ciel, & je m'étonnai en me trouvant auprès d'elle, que j'euſſe pû traiter un moment de honteuſe une tendreſſe ſi juſte pour un objet ſi charmant.

Manon étoit une créature d'un caractere extraordinaire : jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent, & elle ne pouvoit néanmoins être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaiſir & des paſſe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eut jamais voulu toucher un ſol, ſi l'on pouvoit ſe divertir ſans qu'il en coûte. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fond de nos richeſſes, pourvû qu'elle pût paſſer agréablement la journée ; de ſorte que n'étant ni exceſſivement adonnée au jeu, ni d'humeur à aimer le faſte des grandes dépenſes, rien n'étoit plus facile que de la ſatisfaire, en lui faiſant naître tous les jours des amuſemens de ſon goût ;

mais c'étoit une choſe ſi néceſſaire pour elle d'être ainſi occupée par le plaiſir qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire ſans cela ſur ſon humeur, & ſur ſes inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fuſſe le ſeul comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étois preſque certain que ſa tendreſſe ne tiendroit point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre avec une fortune médiocre; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorſqu'il ne me reſtoit que de la confiance & de la fidélité à lui offrir. Je réſolus donc de régler ſi bien ma dépenſe parti-

culiere, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, & de me priver plûtôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carosse m'effrayoit plus que tout le reste, car il n'y avoit point d'aparence de pouvoir entretenir des chevaux & un cocher. Je découvris ma peine à Mr Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçû cent pistoles d'un ami Il me répeta que si je voulois tenter le hazard du jeu, il ne désesperoit point qu'en sacrifiant de bonne grace une centaine de francs pour traiter ses associez, je ne pusse être admis à sa recommandation dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tomper, je me laissai entraî-

ner par la néceſſité.

Mr Leſcaut me préſenta le ſoir même, comme un de ſes parens ; il ajoûta que j'étois d'autant mieux diſpoſé à réuſſir, que j'avois beſoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant pour faire connoître que ma miſere n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le deſſein de leur donner à ſouper. L'offre fût acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentilleſſe de ma figure, & de mes heureuſes diſpoſitions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à eſperer de moi, parce qu'ayant quelque choſe dans la phiſionomie qui ſentoit l'honnête homme, perſonne ne ſe défieroit de mes artifi-

ées. Enfin, on remercia Mr Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires. Le principal théatre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une salle, & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette Académie se tenoit au profit de Mr le Prince de R.... qui demeuroit alors à Clagny, & la plûpart de ses Officiers étoient de notre société. Je profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis sur tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, & avec le secours

d'une longue paire de manchettes, j'escamotois assez proprement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes associez. Je ne craignis plus alors de découvrir à Manon notre perte de Chaillot; & pour la consoler en lui aprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de propreté.

Tiberge n'avoit pas manqué pendant ce tems là de me rendre de fréquentes visites.

Sa morale ne finiſſoit point, il recommençoit ſans ceſſe à me repréſenter le tort que je faiſois à ma conſcience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ſes avis avec amitié, & quoique je n'euſſe pas la moindre diſpoſition à les ſuivre, je lui ſçavois bon gré de ſon zéle, parce que j'en connoiſſois la ſource. Quelquefois je le raillois agréablement dans la préſence même de Manon; & je l'exhortois à n'être pas plus ſcrupuleux que la plûpart des Evêques, & des autres Prêtres, qui ſçavent accorder fort bien une Maîtreſſe avec un Bénéfice. Voyez, lui diſois-je; en lui montrant les yeux de la mienne, & dites-moi s'il y a des fautes qui ne ſoient pas juſtifiées par une ſi belle cau-

se; il prenoit patience, & il la pouſſa juſqu'à un certain point; mais lorſqu'il vit que mes richeſſes s'augmentoient, & que non-ſeulement je lui avois reſtitué ſes cent piſtoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maiſon & embelli mon équipage, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaiſirs, il changea entierement de ton & de manieres. Il ſe plaignit de mon endurciſſement, il me menaça des châtimens du Ciel, & il me prédit une partie des malheurs, qui ne tarderent guéres à m'arriver. Il eſt impoſſible, me dit il, que les richeſſes qui ſervent à l'entretien de vos déſordres, vous ſoient venues par des voyes légitimes. Vous les avez acquiſes injuſtement, elles vous ſeront ra-

vies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajoûta-t'il, vous ont été inutiles, je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bientôt importuns. Adieu, ingrat & foible ami : puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puisse votre fortune & votre argent, périr sans resource, & vous, rester seul & nud pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enyvré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je déteste la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon qu'il me fit cette ha-

rangue Apoſtolique. Il ſe leva pour ſe retirer. Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit, que c'étoit un fou qu'il falloit laiſſer ſortir.

Son diſcours ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moi. Je remarque ainſi les diverſes occaſions, où mon cœur ſentit un retour vers le bien, parce que c'eſt à ce ſouvenir que j'ai dû enſuite une partie de ma force dans les plus malheureuſes circonſtances de ma vie. Les careſſes de Manon diſſiperent en un moment le chagrin que cette ſcene m'avoit cauſé. Nous continuâmes de mener une vie toute compoſée de plaiſirs & d'amour. L'augmentation de nos richeſſes redoubla notre affection. Ve-

nus & la Fortune n'avoient point d'eſclaves plus heureux & plus tendres. Dieux ! pourquoi apeller le monde un lieu de miſeres, puiſqu'on y peut goûter de ſi charmans délices ! Mais hélas ! leur foible eſt de paſſer trop vîte. Quelle autre félicité voudroit-on ſe propoſer, ſi elles étoient de nature à durer toujours. Les nôtres eurent le ſort commun, c'eſt-à-dire, de durer peu, & d'être ſuivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains ſi conſiderables, que je penſois à placer une partie de mon argent. Mes domeſtiques n'ignoroient pas mes ſuccès ; ſur tout mon Valet de chambre, & la Suivante de Manon, devant leſquels nous nous entretenions ſouvent ſans défiance. Cette fil-

le étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient à faire à des maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginerent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein & ils l'exécuterent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

Mr. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il étoit environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'apellai mon valet, & Manon sa fille de Chambre; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vûs dans la maison depuis huit heures, & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses selon les ordres qu'ils disoient avoir

reçus de moi. Je préſentis une partie de la vérité ; mais je ne formai point de ſoupçons qui ne fuſſent ſurpaſſez par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La ſerrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le tems que je réflechiſſois ſeul ſur cet accident, Manon vint toute effrayée m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans ſon appartement. Le coup me parut ſi cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raiſon qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon déſeſpoir à Manon, me fit affecter de prendre un viſage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vangerois ſur quelque du-

pe à l'Hôtel de Tranſilvanie. Cependant elle me ſembla ſi ſenſible à notre malheur, que ſa triſteſſe eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joïe feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abatue. Nous ſommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la conſoler par mes careſſes. Mes propres pleurs trahiſſoient mon déſeſpoir & ma conſternation. En effet nous étions ruinez ſi abſolument, qu'il ne nous reſtoit pas une chemiſe.

Je pris le parti d'envoyer chercher ſur le champ Mr Leſcaut. Il me conſeilla d'aller, à l'heure même chez Mr le Lieutenant de Police, & Mr le Grand Prévôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour

mon plus grand malheur ; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de G.... M... vieux voluptueux qui payoit prodiguement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que troublée comme elle étoit par notre disgrace, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu Mr de G... M... Je le trouvai qui m'attendoit

au logis; mais Manon s'étoit couchée dans son apartement, & elle avoit donné ordre à un laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit presque quatre heures lorsque je me mis au lit, & m'y étant encore entretenu long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers les onze heures. Je me levai promptement pour m'aller informer de la santé de Manon: on me dit qu'elle étoit sortie une heure auparavant avec son frere, qui l'étoit venue prendre dans un carosse de louage. Quoiqu'une telle

partie

partie faite avec Lescaut ne parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'aperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, & l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes.

Je te jure, mon cher Chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chere ame, que dans l'état où nous sommes réduits,

c'eſt une ſotte vertu que la fidelité, crois-tu qu'on puiſſe être bien tendre lorſqu'on manque de pain? La faim me cauſeroit quelque mépriſe fatale, je rendrois quelque jour le dernier ſoupir en croyant en pouſſer un d'amour. Je t'adore, compte là-deſſus, mais laiſſe-moi pour quelque tems le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets, je travaille pour rendre mon Chevalier riche, & heureux. Mon frere t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la néceſſité de te quitter.

Je demeurai après cette lecture dans un état qui me ſeroit difficile à décrire; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle eſpece de ſenti-

miens je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques auſquelles on n'a rien éprouvé qui ſoit ſemblable ; on ne ſçauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; & l'on a peine à ſe les bien démêler à ſoi-même ; parce qu'étant ſeules de leur eſpece, cela ne ſe lie à rien dans la mémoire ; & ne peut même être raproché d'aucuns ſentimens connus. Cependant de quelque nature que les miens fuſſent, il eſt certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalouſie, & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour ! Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudroit-il pas, mécriai-je, qu'elle fût un monſtre pour

me haïr ? Quels droits eut-on jamais ſur un cœur, que je n'aye pas ſur le ſien ? que me reſte-t'il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai ſacrifié ? Cependant elle m'abandonne, & l'ingrate ſe croit à couvert de mes reproches, en me diſant qu'elle ne ceſſe pas de m'aimer. Elle appréhende la faim ; Dieu d'amour ! quelle groſſiereté de ſentimens, & que cela répond mal à ma délicateſſe ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expoſe ſi volontiers pour elle en renoncant à ma fortune, & aux douceurs de la maiſon de mon pere ; moi qui me ſuis retranché juſqu'au néceſſaire, pour ſatisfaire ſes petites humeurs & ſes caprices. Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'a-

dorois, ingrate, je ſçais bien de qui tu aurois pris tes conſeils; tu ne m'aurois pas quitté du moins ſans me dire adieu. C'eſt à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on ſent à ſe ſéparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'eſprit pour s'y expoſer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une viſite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Leſcaut. Boureau! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où eſt Manon? qu'en as-tu fait? Ce mouvement l'effraya: il me répondit que ſi c'étoit ainſi que je le recevois, lorſqu'il venoit me rendre compte du ſervice le plus conſidérable qu'il eût pû me rendre, il alloit ſe retirer & ne remettroit

jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imagine pas, lui dis-je, en me retournant, que tu puisse me prendre encore une fois pour dupe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Là! que vous êtes vif! répartit-il; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulus être éclairci sur le champ. Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misére, & sur tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipa-

ge, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de Mr de G. M. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voïes avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t'il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta l'Escaut, qui ai penétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous; je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit essuyé des pertes considérables, & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens

piſtoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le préſent; mais que l'avenir ameneroit à ma ſœur de grands beſoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du ſoin d'un jeune frere qui nous étoit reſté ſur les bras, après la mort de nos pere & mere, & que s'il la croyoit digne de ſon eſtime, il ne la laiſſeroit pas ſouffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit l'a attendri, il s'eſt engagé à louer une maiſon commode pour vous & pour Manon; car c'eſt vous-même qui êtes ce pauvre petit frere ſi à plaindre; il a promis de vous meubler proprement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront ſi je compte

bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laiſſé ordre à ſon Intendant avant que de partir pour ſa campagne, de chercher une maiſon & de la tenir préparée pour ſon retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embraſſer mille fois pour elle, & de vous aſſurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'aſſis en rêvant à cette bizarre diſpoſition de mon ſort. Je me trouvai dans un partage de ſentimens & par conſéquent dans une incertitude ſi difficile à terminer; que je demeurai long-tems ſans répondre à quantité de queſtions que Leſcaut me faiſoit l'une ſur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'honneur & la vertu me firent ſen-

tir encore les pointes du remords, & que je jettai les yeux en ſoupirant, vers Amiens, vers la maiſon de mon pere, vers Saint Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel eſpace immenſe n'étois-je pas ſéparé de cet heureux état! je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre qui s'attiroit encore mes regrets & mes déſirs; mais qui étoit trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, diſois-je, ſuis-je devenu ſi criminel? l'amour eſt une paſſion innocente; comment s'eſt-il changé pour moi en une ſource de miſéres & de déſordres? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon? Pourquoi ne l'épouſois je point

avant que d'obtenir rien de ſon amour ? Mon pere, qui m'aimoit ſi tendrement, n'y auroit-il pas conſenti, ſi je l'en euſſe preſſé avec des inſtances légitimes ? Ah ! il l'auroit chérie lui-même comme une fille charmante, trop digne d'être l'épouſe de ſon fils ; je ſerois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon pere, avec l'eſtime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, & la tranquillité de la vertu. Revers funeſte ! Quel eſt l'infame perſonnage qu'on vient ici me propoſer ? Quoi, j'irai partager .... mais y a-t'il à balancer, ſi c'eſt Manon qui l'a réglé, & ſi je l'a perds ſans cette complaiſance ? Mr Leſcaut, m'écriai-je, en fermant les yeux, comme pour

écarter de ſi chagrinantes réflexions, ſi vous avez eu deſſein de me ſervir je vous rends graces. Vous auriez peut-être pû prendre une voïe plus honnête; mais c'eſt une choſe finie, n'eſt-ce pas? ne penſons donc plus qu'à profiter de vos ſoins, & à remplir votre projet. Leſcaut à qui ma colere & enſuite mon ſilence avoient cauſé de l'embaras, fut ravi de me voir prendre un parti tout different de celui qu'il avoit appréhendé pendant quelques momens; il n'étoit rien moins que brave, j'en eus encore de meilleures preuves dans la ſuite. Oui, oui, ſe hâta-t'il de me repondre, c'eſt un fort bon ſervice que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons

plus d'avantage que vous ne penſez. Nous concertâmes de quelle maniere nous pourrions prévenir les défiances que Mr de G. M... pourroit avoir de notre fraternité en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne ſe l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air ſimple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le deſſein d'entrer dans l'état Eccléſiaſtique, & que j'allois pour cela tous les jours au College. Nous réſolûmes auſſi que je me mettrois fort mal la premiere fois que je ſerois admis à l'honneur de le ſaluer. Il revint à la ville cinq ou ſix jours après. Il conduiſit lui-même Manon dans la maiſon que

son Intendant avoit eu soin de tenir prête. Elle fit avertir aussi-tôt son frere de son retour, & celui ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le viel Amant en étoit déja sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontez, je ne pus reprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triste & languissant. La joïe de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidelité. Elle au contraire paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échaper les mots de perfide & d'infidelle, que j'accompagnai d'autant

de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité ; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur & à mes désirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les causoit. Il t'est bien aisé de le voir, me dit-elle ; comment veux-tu que je vive, si ma vûe n'est plus propre qu'à te causer un air sombre & chagrin ? tu ne m'a pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, & tu as reçu les miennes avec la Majesté du grand Turc au Serrail. Ecoutez, Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous

cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à préſent des allarmes où votre fuite imprévue m'a jetté, ni de la cruauté que vous avez eu de m'abandonner ſans me dire un mot de conſolation, & après avoir paſſé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre préſence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puiſſe penſer ſans ſoupirs & même ſans larmes, continuai-je, en en verſant quelques-unes, à la triſte & malheureuſe vie que vous voulez que je mene dans cette maiſon ? Laiſſons ma naiſſance, & mon honneur à part, ce ne ſont plus ces raiſons légeres qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet

amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé; je n'ose dire traité si tyranniquement par une ingrate & dure maîtresse? Elle m'interrompit: tenez, dit-elle, mon Chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur, lorsqu'ils viennent de vous: je vois ce qui vous blesse. J'avois espéré que vous consentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre fortune, & c'étoit pour ménager votre délicatesse que j'avois commencé à l'exécuter sans votre participation, mais j'y renonce puisque vous ne l'aprouvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de ma complaisance pour le reste du

jour ; qu'elle avoit déja reçu deux cens piſtoles de ſon vieil Amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le ſoir un beau colier de perles avec d'autres bijoux, & par deſſus cela la moitié de la penſion qu'il lui avoit promiſe chaque année. Laiſſez moi ſeulement le tems, me dit-elle, de recevoir ſes préſens, je vous jure qu'il n'aura pas la ſatisfaction d'avoir paſſé une ſeule nuit avec moi, car je l'ai remis juſqu'à préſent à la ville. Il eſt vrai qu'il m'a baiſé plus d'un million de fois les mains ; il eſt juſte qu'il paye ce plaiſir, & ce ne ſera point trop que cinq ou ſix mille francs, en proportionnant le prix à ſes richeſſes & à ſon âge.

Sa réſolution me fut beaucoup plus agréable que l'eſ-

pérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il étoit si satisfait d'échaper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joïes & les longues douleurs. La fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre ; lorsque j'eus marqué à Manon par mille caresses, combien je me croyois heureux de son changement, je lui dis qu'il falloit en instruire Mr Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord, mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer dans mes raisons. Il fut donc reglé que nous nous trouverions tous à

souper avec Mr de G. M. & cela pour deux raisons: l'une pour nous donner le plaisir d'une scene agréable, en me faisant passer pour un écolier frere de Manon; l'autre pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maîtresse, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en païant si liberalement d'avance. Nous devions nous retirer Lescaut & moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit de passer la nuit; & Manon au lieu de le suivre nous promit de sortir: & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carosse à la porte.

L'heure du souper étant venue Mr de G. M. ne se fit pas attendre long-tems. Les-

caut étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du-Vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets, & des pendants de perles qui valoient au moins cent pistoles. Il lui compta ensuite en beaux louis d'or la somme de deux mille quatre cens livres qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille Cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'étoit autant de droits qu'elle acqueroit sur la somme qu'il lui mettoit entre les mains: J'étois à la porte où je prêtois l'oreille, en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer. Il vint me prendre par la main, lorsque Manon eut serré l'argent & les bijoux

& me conduiſant vers Mr de G. M. il m'ordonna de lui faire la reverence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excuſez, Monſieur, lui dit Leſcaut, c'eſt un enfant fort neuf. Il eſt bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris, mais nous eſpérons qu'un peu d'uſage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici ſouvent Monſieur, ajouta-t'il, en ſe tournant vers moi, faites bien votre profit d'un ſi bon modéle. Le vieil Amant parut prendre plaiſir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups ſur la joue, en me diſant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être ſur mes gardes à Paris, où les jeunes gens ſe laiſſent aller facilement à la débau-

che. Lescaut l'assura que j'étois naturellement si sage, que je ne parlois que de me faire Prêtre, & que tout mon plaisir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le Vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : Monsieur c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit il à Lescaut ? il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monsieur : repris-je j'en ai vû beaucoup chez nous dans les Eglises, & je crois bien que j'en trouverai de plus sots que moi à Paris. Voyez, ajouta-t'il, cela est

admirable pour un enfant de Province. Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon qui étoit badine fut sur le point plusieurs fois de gâter tout en éclatant de rire. Je trouvai l'occasion en soupant de lui raconter sa propre histoire, & le mauvais sort qui le menaçoit. Lescaut & Manon trembloient pendant mon récit, sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel; mais j'étois bien sûr que l'amour propre l'empêcheroit de s'y reconnoître; & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin l'heure de

ſe coucher étant arrivée, il propoſa à Manon d'aller au lit. Nous nous retirâmes Leſcaut & moi. On le conduiſit à ſa chambre, & Manon étant ſortie ſous prétexte d'un beſoin, nous vint joindre à la porte. Le caroſſe qui nous attendoit trois ou quatre maiſons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un inſtant du quartier.

Quoiqu'il y eût quelque choſe de fripon dans cette action, ce n'étoit pas l'argent que je croyois avoir gagné le plus injuſtement. J'avois plus de ſcrupule ſur celui que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes auſſi peu de l'un que de l'autre, & le Ciel permit que la plus légere de ces deux in-

juſtices fût la plus rigoureuſement punie. Mr de G. M. ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne ſçais s'il fit dès le ſoir même quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut aſſez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous aſſez d'imprudence pour compter trop ſur la grandeur de Paris, & ſur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au ſien. Non-ſeulement il fût informé de notre demeure, & de nos affaires préſentes, mais il apprit auſſi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaiſon de Manon avec B... la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot toutes les parties ſcandaleuſes de notre hiſtoire. Il prit là-deſſus la

résolution de nous faire arrêter, & de nous traiter moins comme des criminels, que comme des fiefez libertins. Nous étions encore au lit lorsqu'un Exempt du Lieutenant de Police entra dans notre chambre avec une demie douzaine de Gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plûtôt de celui de Monsieur de G. M. & nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut menée à l'Hôpital Général, & moi dans l'autre à Saint Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du desespoir qu'ils peuvent causer. Nos Gardes eurent la dureté de ne pas me

permettre d'embraſſer Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut ſans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas ſçu d'abord, car une cataſtrophe ſi terrible m'auroit fait perdre le ſens, & peut-être la vie.

Ma malheureuſe maîtreſſe fut donc conduite à l'Hôpital. Quel ſort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, ſi tous les hommes euſſent eu mes yeux, & mon cœur! On ne l'y traita pas barbarement, mais elle fut reſſerrée dans une étroite priſon, ſeule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine taxe d'ouvrage, comme une condition néceſſaire pour obtenir quelque dégoût

tante nourriture. Je n'appris ce triſte détail que long-tems après, lorſque j'eus eſſuïé moi-même pluſieurs mois d'une rude & ennuyeuſe penitence. Mes Gardes ne m'ayant point averti du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon deſtin qu'à la porte de St Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette maiſon. Ma frayeur augmenta lorſque mes Gardes en entrant viſiterent mes poches une ſeconde fois, pour s'aſſurer qu'il ne me reſtoit ni armes ni moyen de défenſe. Le Supérieur parut à l'inſtant, il étoit prévenu ſur mon arrivée. Il me ſalua avec beaucoup de douceur. Mon Pere, lui dis-

je, point d'indignitez. Je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, Mr, répondit-il, vous prendrez une conduite sage, & nous serons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnerent jusqu'à la porte, & le Supérieur y étant entré avec moi, il leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier, lui dis-je; eh bien, mon Pere, que prétendez-vous faire de moi? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raisonnable; que son devoir par rapport à moi seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la Religion, & le mien de profiter de ses exhortations & de

ſes conſeils ; que pour peu que je vouluſſe répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaiſir & de la ſatisfaction dans ma ſolitude. Ah ! du plaiſir, repris-je ; vous ne ſçavez pas, mon Pere, l'unique choſe qui eſt capable de m'en faire goûter ? Je le ſçais, reprit-il ; mais j'eſpere que votre inclination changera. Sa réponſe me fit comprendre, qu'il étoit inſtruit de mes avantures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir là-deſſus. Il me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout. Cette connoiſſance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me remis à verſer un ruiſſeau de larmes avec toutes les marques du deſeſpoir. Je ne pouvois me con-

ſoler d'une humiliation qui alloit me rendre la fable de toutes les perſonnes de ma connoiſſance, & la honte de ma famille. Je paſſai ainſi huit jours dans le plus profond abbatement, ſans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre choſe que de mon opprobre. Le ſouvenir même de Manon, n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit du moins que comme un ſentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine, & la paſſion dominante de mon ame étoit la honte & la confuſion. Il y a peu de perſonnes qui connoiſſent la force de ces mouvemens particuliers de cœur. Le commun des hommes n'eſt ſenſible qu'à cinq ou ſix paſſions dans le cercle deſquelles leur vie ſe paſſe, & où

toutes leur agitations ſe reduiſent. Otez leur l'amour & la haine, le plaiſir & la douleur, l'eſpérance & la crainte, ils ne ſentent plus rien. Mais les perſonnes d'un certain caractere peuvent être remuées de mille façons differentes; il ſemble qu'elles ayent plus de cinq ſens, & qu'elles puiſſent recevoir des idées & des ſenſations qui paſſent les bornes ordinaires de la nature. Et comme elles ont un ſentiment de cette grandeur qui les éleve au-deſſus du vulgaire, il n'y a rien dont elles ſoient plus jalouſes. De-là vient qu'elles ſouffrent ſi impatiemment le mépris & la riſée, & que la honte eſt une de leurs paſſions les plus violentes.

J'avois ce triſte avantage à

St Lazare. Ma triſteſſe parut ſi exceſſive au Supérieur qu'en apréhendant les ſuites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me viſitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit ſouvent avec lui pour faire un tour de jardin, & il s'épuiſoit en exhortations & en avis ſalutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoiſſance. Il en tiroit l'eſpoir de ma converſion. Vous êtes d'un naturel ſi doux & ſi aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les déſordres dont on vous accuſe. Deux choſes m'étonnent; l'une, comment avec de ſi bonnes qualitez vous avez pû vous livrer à l'excès du libertinage; & l'autre que j'ad-

mire encore plus, comment vous recevez ſi volontiers mes conſeils, & mes inſtructions, après avoir vécu pluſieurs années dans l'habitude du déſordre. Si c'eſt repentir, vous êtes un exemple ſignalé des miſéricordes du Ciel; ſi c'eſt bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de rectitude morale qui me fait eſperer que nous n'aurons pas beſoin de vous retenir ici long-tems pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi: Je réſolus de l'augmenter par une conduite qui le ſatisferoit entierement, perſuadé que c'étoit le plus ſûr moyen d'abréger ma priſon. Je lui demandai des livres. Il fut ſurpris que m'ayant laiſſé le

choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques Auteurs sérieux & chrétiens. Je fis semblant de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, & je lui donnai ainsi dans toutes les occasions des preuves du changement qu'il désiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je le dois confesser à ma honte. Je jouai à St Lazare un personnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois seul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison, & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plûtôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avoit jetté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Ma-

non, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de Mr de G. M. car c'étoit la pensée que j'avois eue d'abord, & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois persuadé qu'il ne m'avoit fait éloigner que pour la posseder tranquillement. Je passois ainsi des jours & des nuits dont la longueur me paroissoit éternelle. Je n'avois point d'autre espérance que celle du succès de mon hipocrisie. J'observois soigneusement le visage & le discours du Supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi, & je me faisois une étude de lui plaire comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé

de voir que j'étois parfaitement dans ſes bonnes graces. Je ne doutai point qu'il ne fût diſpoſé à me rendre ſervice. Je pris un jour la hardieſſe de lui demander ſi c'étoit de lui que mon élargiſſement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas le maître abſolument ; mais que ſur ſon témoignage il eſperoit que Mr de G. M. à la ſollicitation duquel M. le Lieutenant de Police m'avoit fait renfermer, conſentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de priſon que j'ai déja eſſuïez lui paroîtront une expiation ſuffiſante ! Il me promit de lui en parler ſi je le ſouhaitois. Je le priai inſtamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit deux jours

après que Mr de G. M. avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulierement, & qu'il se proposoit de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à St Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins sot qu'il ne l'avoit eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite, & il ajouta pour justifier sans doute ses propres desordres, qu'il

étoit permis à la foiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exigeoit, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de soumission dont il me parut satisfait. Je ne m'offençai pas même de l'entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut & Manon, & sur les petites Chapelles, dont il supposoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à St Lazare, puisque je trouvois tant de plaisir à cette pieuse occupation; mais il lui échapa malheureusement pour lui & pour moi-même de me dire que Manon en auroit fait aussi sans doute de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémissement que

le nom d'Hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer. Hé, oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital Général, & je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jettai sur lui avec une si furieuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le précipiter par terre, & le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorsque le bruit de sa chûte & quelques gémissemens que je lui laissois à peine la liberté de pousser,

attirerent le Supérieur, & plusieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu! m'écriai-je, en poussant mille soupirs : justice du Ciel! faut-il que je vive un moment après une telle infamie? Je voulus me jetter encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon desespoir, mes cris & mes larmes passoient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise. Mr. de G. M. rajustoit pendant ce temps-là sa perruque & sa cravate, & dans le dépit d'avoir été si maltraité,

il ordonnoit au Supérieur de me reſſerrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on ſçait être propres à Saint Lazare. Non, Monſieur, lui dit le Supérieur, ce n'eſt point avec une perſonne de la naiſſance de Mr. le Chevalier que nous en uſons de cette maniere. Il eſt ſi doux d'ailleurs, & ſi honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il ſe ſoit porté à cet excès ſans de fortes raiſons. Cette réponſe acheva de déconcerter Mr. de G. M. Il ſortit en diſant qu'il ſçauroit faire plier & le Supérieur & moi, & tous ceux qui oſeroient lui réſiſter.

Le Supérieur ayant ordonné à ſes Religieux de le conduire, demeura ſeul avec moi. Il me conjura de lui apprendre

promtement d'où venoit ce désordre. O mon Pere! lui dis-je, en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries, c'est l'action que l'indigne G. M. a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur, je n'en reviendrai jamais, je veux vous raconter tout, ajoutai-je, en sanglottant, vous êtes bon, vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abregé de la longue & insurmontable passion que j'avois pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépouillez par nos propres domestiques, des offres que G. M. avoit faites à ma maîtresse, de la conclusion

de leur marché & de la maniere dont il avoit été rompu. Je lui repréſentai les choſes à la vérité du côté le plus favorable pour nous : voilà, continuai-je, de quelle ſource eſt venu le zele de Mr de G. M. pour ma converſion. Il a eu le crédit de me faire renfermer ici par un pur motif de vengeance : je lui pardonne ; mais, mon Pere, helas ! ce n'eſt pas tout, il a fait enlever cruellement la plus chere moitié de moi-même ; il l'a fait mettre honteuſement à l'Hôpital, il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de ſa propre bouche. A l'Hôpital, mon Pere, ô Ciel, ma charmante Maîtreſſe, ma chere Reine à l'Hôpital, comme la plus infame de toutes les créatures ! Où trouverai-je aſſez de force

pour ſuporter un ſi étrange malheur ſans mourir ! Le bon Pere me voyant dans un tel excès d'affliction, entreprit de me conſoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon avanture de la maniere dont je la racontois ; qu'il avoit ſçû à la vérité que je vivois dans le déſordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé Mr de G. M. à y prendre intérêt étoit quelque liaiſon d'eſtime, & d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que ſur ce pied-là ; que ce que je venois de lui aprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidéle qu'il avoit deſſein d'en faire à Mr le Lieutenant de Police, ne pût contribuer à ma liberté.

Il me demanda enſuite pourquoi je n'avois point penſé à écrire à ma famille, puiſqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je ſatisfis à cette objection par quelques raiſons priſes de la douleur que j'avois appréhendé de cauſer à mon pere, & de la honte que j'en aurois reſſenti moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez Mr le Lieutenant de Police; ne fut-ce, ajouta-t'il, que pour prévenir quelque choſe de pis de la part de Mr de G. M. qui eſt ſorti de cette Maiſon fort mal ſatisfait, & qui eſt fort conſideré pour ſe rendre redoutable.

J'attendis le retour du Pere, avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de ſa Sen-

tence. C'étoit pour moi un ſuplice inexprimable que de me repréſenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle maniere elle y étoit traitée, & le ſouvenir de quelques particularitez que j'avois entendues de cette maiſon d'horreur, renouvelloit à tous momens mes tranſports. J'étois tellement réſolu de la ſécourir à quelque prix, & par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à St Lazare, s'il m'eût été impoſſible d'en ſortir autrement. Je réflechis donc ſur les voïes que je pourrois prendre, s'il arrivoit que Mr le Lieutenant de Police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon induſtrie à toutes les

épreuves

épreuves, je parcourus toutes les poſſibilitez ; je ne vis rien qui pût m'aſſurer d'une évaſion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, ſi je faiſois une tentative malheureuſe. Je me rapellai le nom de quelques amis de qui je pouvois eſperer du ſecours ; mais quel moyen de leur faire ſçavoir ſeulement de mes nouvelles ! Enfin je crus avoir formé un plan ſi adroit qu'il pourroit réuſſir, & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du Pere Supérieur, ſi l'inutilité de ſa démarche me le rendoit néceſſaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis point ſur ſon viſage les marques de joïe qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-

il, à Mr le Lieutenant de Police, mais je lui ai parlé trop tard. Mr de G. M. l'est allé voir en sortant d'ici, & l'a si fort prévenu contre vous, qu'il étoit sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres pour vous resserrer davantage.

Cependant lorsque je lui ai apris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup, & après avoir un peu ri de l'incontinence du vieux Mr de G. M. il m'a dit qu'il falloit vous laisser ici six mois pour le satisfaire, d'autant mieux, a-t'il dit, que cette demeure ne sçauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manieres.

Cette explication du bon Su-

périeur fut assez longue, pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçûs que je m'exposerois à renverser mes desseins, si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite sans affectation de m'accorder une grace qui n'étoit de nulle importance pour personne & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité; c'étoit de faire avertir un de mes amis, un saint Ecclesiastique qui demeuroit à St Sulpice, que j'étois à St Lazare, & de me permettre de recevoir quelquefois son édifiante visite. Cette faveur me fut ac-

cordée sans déliberer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit question ; non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté ; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné sans qu'il en eût même connoissance. En un mot voici mon projet : je voulois écrire à Lescaut, & le charger, lui, & nos amis communs du soin de me délivrer. La premiere difficulté étoit à lui faire tenir ma lettre, ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant comme il le connoissoit pour le frere de ma Maîtresse, je craignois qu'il n'eût peine à accepter cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma lettre à Lescaut dans une autre lettre que j'adresserois à

un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement l'incluse à son adresse; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à St Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon frere aîné qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moïens qui nous paroîtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le Pere Supérieur fit avertir Tiberge dès le lendemain du désir que j'avois de l'entretenir. Ce fidéle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vûe qu'il ignorât mon avanture; il sçavoit que j'étois à St Lazare, & peut-être n'avoit il

pas été fâché de cette disgrace, qu'il espéroit pouvoir servir à me ramener au devoir : Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui disje, que je veux paroître ce que je ne suis point. Si vous avez crû trouver ici un ami sage & réglé dans ses désirs; un libertin réveillé par les châtimens du Ciel, en un mot un cœur dégagé de l'amour & revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a

quatre mois, toujours tendre & toujours malheureux par cette fatale tendreſſe, dans laquelle je ne me laſſe point de chercher mon bonheur. Il me répondit que l'aveu que je faiſois me rendoit inexcuſable ; qu'on voyoit bien des pécheurs qui s'enyvroient du faux bonheur du vice, juſqu'à le préferer hautement à celui de la vertu ; mais que c'étoit du moins à une image de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les dupes de l'apparence ; mais que de reconnoître comme je faiſois, que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux, & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contra-

diction d'idées & de conduite, qui ne faiſoient pas honneur à ma raiſon. Tiberge, repris-je, qu'il vous eſt aiſé de vaincre, lorſqu'on n'opoſe rien à vos armes! Laiſſez-moi reſonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous apellez le bonheur de la vertu ſoit exempt de peines, de traverſes, & d'inquiétudes? quel nom donnerez-vous a la priſon, aux croix, aux ſupplices, & aux tortures des Tyrans? Direz-vous comme font les Miſtiques, que ce qui tourmente le corps eſt un bonheur pour l'ame? Vous n'oſeriez le dire; c'eſt un paradoxe inſoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant eſt donc mêlé de mille peines, ou, pour parler plus juſte ce n'eſt qu'un tiſſu

de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, par ce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espere, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'insensée dans ma conduite une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voye par où je marche. est malheureuse, mais l'esperance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur ; je me croirai trop bien payé par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuïe pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales de vo-

tre côté & du mien ; ou s'il y a quelque difference, elle eſt encore à mon avantage ; car le bonheur que j'eſpere eſt proche, & l'autre eſt éloigné ; le mien eſt de la nature des peines, c'eſt à dire, ſenſible au corps ; & l'autre eſt d'une nature inconnue, qui n'eſt certaine que par la foi.

Tiberge parut effraïé de ce raiſonnement. Il recula deux pas en me diſant de l'air le plus ſérieux, que non-ſeulement ce que je venois de dire bleſſoit le bon ſens, mais que c'étoit un malheureux ſophiſme d'impiété & d'irréligion ; car cette comparaiſon, ajoûta-t'il, du terme de vos peines avec celui qui eſt propoſé par la Religion, eſt une idée des plus libertines, & des plus monſtrueuſes. J'avoue, repris-

je, qu'elle n'eſt pas juſte; mais prenez-y garde, ce n'eſt pas ſur elle que porte mon raiſonnement. J'ai eu deſſein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la perſévérance d'un amour malheureux, & je crois avoir prouvé fort bien que ſi c'en eſt une, vous ne ſçauriez vous en ſauver non plus que moi. C'eſt à cet égard ſeulement que j'ai traité les choſes d'égales, & je ſoutiens encore qu'elles le ſont. Répondrez-vous que le terme de la vertu eſt infiniment ſûperieure à celui de l'amour? Qui refuſe d'en convenir? Mais eſt-ce de quoi il eſt queſtion? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un & l'autre pour faire ſuporter les peines? Jugeons-en par l'effet

Combien trouve-ton de déserteur de la sévere vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'amour ? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles & néceſſaires ; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de perſonnes vertueuſes mener une vie douce & tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paiſibles & fortunez ; & ce qui fait encore une différence qui m'eſt extrêmement avantageuſe, j'ajoûterai que l'amour, quoiqu'il trompe aſſez ſouvent, ne promet du moins que des ſatisfactions & des joïes, au lieu que la Religion veut qu'on s'attende à une pratique triſte & mortifian-

te. Ne vous allarmez pas, ajoûtai-je, en voyant son zéle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la maniere dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir; je défie qu'on s'en forme une autre idée: or le cœur n'a pas besoin de se consulter long-tems pour sentir que de tous les plaisirs les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bientôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans, & cette tromperie le dispose à

ſe défier des promeſſes les plus ſolides. Prédicateur, qui vouſez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle eſt indiſpenſablement néceſſaire ; mais ne me déguiſez pas qu'elle eſt ſévere & pénible. Etabliſſez bien que les délices de l'amour ſont paſſageres, qu'elles ſont deffendues, qu'elles ſeront ſuivies par d'éternelles peines, & ce qui ſera peut-être encore plus d'impreſſion ſur moi, que plus elles ſont douces & charmantes, plus le Ciel ſera magnifique à récompenſer un ſi grand ſacrifice ; mais confeſſez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles ſont ici bas nos plus parfaites félicitez. Cette fin de mon diſcours rendit la bonne humeur à Tiberge. Il convint

qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule Objection qu'il ajouta fut de me demander, pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'esperance de cette rémuneration dont je me faisois une si grande idée. O cher ami! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misere & ma foiblesse; helas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne! mais l'action est-elle en mon pouvoir; De quels secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis répliquai-je, & je ne vois pas trop clai-

rement ce qu'il faut être ; mais j'éprouve la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveller la pitié de mon ami. Il vit bien qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes desordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misere. Je ne lui fis pas pourtant la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échapper de St Lazare: Je le priai seulement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparé avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescaut re-

çût celle qui étoit pour lui avant la fin du jour. Il me vint voir le lendemain, & il passa heureusement sous le nom de mon frere. Ma joïe fut grande en l'appercevant dans ma chambre, j'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je, apprenez moi d'abord des nouvelles de Manon, & donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avoit pas vû sa sœur depuis le jour qui avoit précedé mon empriſonnement, qu'il n'avoit appris son sort & le mien qu'à force d'informations & de soins, que s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G. M. m'écriai-je, que tu me la payeras cher !

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée deux de mes amis & moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour entourée d'un bâtiment, comme vous nous l'aviez marqué ; il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisiéme étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni corde, ni échelles Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors ; c'est dans la maison même qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je, j'ai tout examiné, sur tout depuis que ma

clôture eſt un peu moins rigoureuſe par l'indulgence du Supérieur. La porte de ma chambre ne ſe ferme plus avec la clef, j'ai la liberté de me promener dans les galeries des Religieux ; mais tous les eſcaliers ſont bouchez par des portes épaiſſes qu'on a ſoin de tenir fermées la nuit & le jour ; de ſorte qu'il eſt impoſſible que la ſeule adreſſe me puiſſe ſauver. Attendez, repris-je, après avoir un peu réflechi ſur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'aporter un piſtolet ? Aiſément, me dit Leſcaut ; mais voulez-vous tuer quelqu'un ? Je l'aſſurai que j'avois ſi peu deſſein de tuer, qu'il n'étoit pas même néceſſaire que le piſtolet fût chargé. Aportez-le moi

demain, ajoûtai-je, & ne manquez pas de vous trouver le même soir à onze heures vis-à-vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis. J'espere que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en aprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise telle que je la méditois ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abreger sa visite; afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la premiere fois; son air étoit grave, il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un honnête homme.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque point du succès de mon projet. Il

étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je point capable avec les motifs qui m'animoient. J'avois remarqué depuis qu'il m'étoit permis de ſortir de ma chambre, & de me promener dans les galeries, que le Portier apportoit chaque jour au ſoir les clefs de toutes les portes au Supérieur, & qu'il regnoit enſuite un profond ſilence dans la maiſon, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller ſans obſtacle par une galerie de communication de ma chambre à celle de ce Pere. Ma réſolution étoit de lui prendre ſes clefs, en l'épouventant avec mon piſtolet s'il faiſoit difficulté de me les donner, & de m'en ſervir pour gagner la rue. J'en attendis

le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'eſt-à dire, un peu après neuf heures. J'en laiſſai paſſer encore une, pour m'aſſurer que tous les Religieux, & les domeſtiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon arme & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Pere pour l'éveiller ſans bruit. Il m'entendit au ſecond coup, & s'imaginant ſans doute que c'étoit quelque Religieux qui ſe trouvoit mal, & qui avoit beſoin de ſecours, il ſe leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte, qui c'étoit, & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de lui dire qui j'étois ; mais j'affectai un ton plaintif pour

lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'eſt vous, mon cher fils, me dit-il, en ouvrant la porte ; qu'eſt-ce donc qui vous amene ſi tard ? J'entrai dans ſa chambre & l'ayant tiré à l'autre bout oposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems à St Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour ſortir ſans être aperçû, & que j'attendois de ſon amitié qu'il conſentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ſes clefs pour les ouvrir moi-même.

Le compliment devoit le ſurprendre. Il demeura quelque tems à me conſidérer ſans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que

j'étois fort touché de toutes ſes bontez ; mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, ſurtout à moi à qui on la raviſſoit injuſtement, j'étois réſolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût ; & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour apeller du ſecours, je lui fis voir une honnête raiſon de ſilence que je tenois ſous mon juſte-au-corps. Un piſtolet ! me dit-il ; Quoi ! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnoître la conſidération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je, vous avez trop d'eſprit & de raiſon pour me mettre dans cette néceſſité ; mais je veux être libre ; & j'y ſuis ſi réſolu, que ſi mon projet manque par vo-

tre

tre faute, c'eſt fait de vous abſolument. Mais mon cher fils, reprit-il, d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait ? quelle raiſon avez vous de vouloir ma mort ! Eh non, repliquai-je avec impatience, je n'ai pas deſſein de vous tuer: ſi vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte, & je ſuis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs qui étoient ſur la table, je les pris, & le priai de me ſuivre, en faiſant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y réſoudre. A meſure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répetoit avec un ſoupir; ah ! mon fils ah ! qui l'auroit jamais crû ! point de bruit, mon Pere, répetois je, de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une

eſpece de barriere qui eſt avant la grande porte de la rue. Je me croyois déja en ſureté, & j'étois derriere le Pere avec ma chandelle dans une main, & mon piſtolet dans l'autre. Pendant qu'il s'occupoit à ouvrir, un Domeſtique qui couchoit dans une petite chambre voiſine, entendant le bruit de quelques verrouils ſe leve & met la tête à ſa porte. Le bon Pere le crut apparament capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à ſon ſecours. C'étoit un puiſſant coquin, qui s'élança ſur moi ſans balancer. Je ne le marchandai point, je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cauſe, mon Pere, dis-je au Supérieur; mais que cela

n'empêche point que vous n'acheviez, ajoutai-je, en le pouſſant vers la derniere porte. Il n'oſa réfuſer de l'ouvrir. Je ſortis heureuſement, & je trouvai à quatre pas Leſcaut qui m'attendoit avec deux amis ſuivant ſa promeſſe.

Nous nous éloignâmes. Leſcaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un piſtolet ? C'eſt votre faute, lui dis-je, pourquoi me l'apportiez-vous chargé. Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, ſans laquelle j'étois ſans doute à St Lazare pour long-tems. Nous allâmes paſſer la nuit chez un Traiteur, où je me remis un peu de la mauvaiſe chere que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pûs néanmoins m'y livrer au

plaisir. Je souffrois mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vûe. Je vous demande le secours de votre adresse : pour moi j'y employerai jusqu'à ma vie. Lescaut qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride en main ; que mon évasion de St Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en sortant causeroit infailliblement du bruit ; que Mr le Lieutenant de Police me feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs, enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que St Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé quelques jours, pour lais-

fer au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage ; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur, & de ménagement ne s'accordoient pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour secourir Manon. J'étois bien persuadé que sa prison étoit encore plus impénétrable que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence, il falloit de l'artifice ; mais la Déesse même de l'invention, n'auroit

pas ſçu par quelle voïe commencer. J'y vis ſi peu de jour que je remis à conſidérer mieux les choſes, lorſque j'aurois pris quelques informations ſur l'arrangement intérieur de l'Hôpital. Auſſitôt que la nuit eut amené l'obſcurité, je priai Leſcaut de m'accompagner. Nous liâmes converſation avec un des Portiers qui nous parut homme de bon ſens. Je feignis d'être un étranger qui avois entendu parler avec admiration de l'Hôpital Général, & de l'ordre qui s'y obſervoit. Je l'interrogeai ſur les plus minces détails; & de circonſtances en circonſtances nous tombâmes ſur les Adminiſtrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualitez. Les réponſes qu'il me fit ſur ce der-

nier article me firent naître une penſée dont je m'applaudis auſſitôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai comme une choſe eſſentielle à mon deſſein, ſi ces Meſſieurs avoient des enfans ? Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour Mr de T. qui étoit un des principaux, il lui connoiſſoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu pluſieurs fois à l'Hôpital avec ſon père. Cette aſſurance me ſuffiſoit. Je rompis preſque auſſi-tôt notre entretien, & je fis part à Leſcaut en retournant chez lui, de l'idée qui m'étoit venue en tête. Je m'imagine, lui dis-je, que Mr de T. le fils qui eſt riche & de bonne maiſon eſt dans

un certain goût de plaiſirs ; comme la plûpart des jeunes gens de ſon âge. Il ne ſçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuſer ſes ſervices pour une affaire d'amour. J'ai formé le deſſein de l'intéreſſer dans la liberté de Manon. S'il eſt honnête homme, & qu'il ait des ſentimens, il nous accordera ſon ſecours par généroſité ; s'il n'eſt point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque choſe pour une fille aimable ; ne fût-ce que par l'eſpérance d'avoir part à ſes faveurs. Je ne veux pas differer de le voir, ajoûtai-je, plus long-tems que demain. Je me ſens ſi conſolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Leſcaut convint lui-même qu'il y avoit de la vrai-

semblance dans ce que je lui disois, & que nous avions quelque chose à esperer de ce côté-là. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maison de Mr de T. Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa phisionomie & de ses civilitez. Je m'expliquai naturellement avec lui, & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma Maîtresse, comme deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vû Ma-

non, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la maîtresse du vieux Mr de G. M. Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette avanture; & pour le gagner davantage en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui nous étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voyez, Monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie, & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous, parce que je suis informé de votre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait esperer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclina-

tions. Il parut fort ſenſible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponſe fut celle d'un homme qui a du monde, & des ſentimens; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre ſouvent. Il me dit qu'il mettoit ma viſite au rang de ſes bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ſes plus heureuſes acquiſitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par ſon zéle à me ſervir. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre, & mal aſſuré; mais il s'engagea à me procurer le plaiſir de la voir, & à faire tout ce qui ſeroit en ſa puiſſance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus ſatisfait de l'incer-

titude où il paroiſſoit être de ſon crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine aſſurance de remplir tous mes déſirs. Je trouvai dans cette modération de ſes offres, une marque de ſincérité & de franchiſe dont je fus charmé. Je me promis tout de ſes bons offices. La ſeule promeſſe de me faire voir Manon, m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque choſe de ces ſentimens, d'une maniere qui le perſuada auſſi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embraſsâmes avec tendreſſe, & nous devînmes amis ſans autre raiſon que la bonté de nos cœurs, & une ſimple diſpoſition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui reſ-

ſemble. Il pouſſa les marques de ſon eſtime bien plus loin, car aïant conbiné mes avantures, & jugeant qu'en ſortant de St Lazare, je ne devois pas me trouver à mon aiſe, il m'offrit ſa bourſe, & il me preſſa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis: c'eſt trop, mon cher Monſieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chere Manon, je vous ſuis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chere créature, je ne croirai pas être quitte en verſant tout mon ſang pour vous ſervir.

Nous ne nous ſéparâmes qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver. Il eut la complaiſance de ne pas me remettre plus loin qu'à l'après

midi. Je l'attendis dans un Caffé, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous prîmes enſemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traverſant les cours. Puiſſance d'amour ! diſois-je, je reverrai donc la chere Reine de mon cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquiétudes ! Ciel ! conſervez-moi aſſez de vie pour aller juſqu'à elle, & diſpoſez après cela de ma fortune, & de mes jours. Je n'ai plus d'autre grace à vous demander. Mr de T... parla à quelques Concierges de la maiſon, qui s'empreſſerent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour ſa ſatisfaction. Il ſe fit montrer le quartier où Manon avoit ſa chambre, & l'on nous y con-

duisit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir, de quelle maniere elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angelique, qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté, qu'elle avoit versé continuellement des larmes pendant les six premieres semaines après son arrivée, mais qu'elle paroissoit depuis quelque tems prendre son malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la reserve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai enco-

re, ſi elle avoit été entretenue proprement & avec honnêteté. Il m'aſſura que le néceſſaire du moins ne lui avoit jamais manqué. Nous aprochâmes de ſa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à Mr de T. entrez ſeul & prévenez-la ſur ma viſite, car j'apréhende qu'elle ne ſoit trop ſaiſie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs diſcours. Il lui dit qu'il venoit lui aporter un peu de conſolation ; qu'il étoit de mes amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre fortune. Elle lui demanda avec beaucoup d'empreſſement, ſi elle aprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ſes

pieds auſſi tendre, & auſſi fidéle qu'elle pouvoit le déſirer. Quand ? Reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il, ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'inſtant ſi vous le ſouhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai lorſqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embraſsâmes avec cette effuſion de tendreſſe, qu'une abſence de trois mois fait trouver ſi charmante à de parfaits amans. Nos ſoupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répetez languiſſamment de part & d'autre, formerent pendant un quart d'heure une ſcene qui attendriſſoit Mr de T. Je vous porte envie, me dit-il, en nous faiſant aſſeoir, il n'y a point de ſort glorieux

auquel je ne préferaſſe une maîtreſſe ſi belle & ſi paſſionnée. Auſſi mépriſerois-je tous les Empires du monde, lui répondis-je, pour m'aſſurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reſte d'une converſation ſi déſirée, ne pouvoit pas manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ſes avantures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amérement en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faiſois que ſortir. Mr de T. nous conſola par des nouvelles promeſſes de s'emploïer ardemment pour finir nos miſeres. Il nous conſeilla de ne pas rendre cette premiere entrevue ſi longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut

beaucoup de peine à nous faire goûter ce conſeil. Manon ſurtout ne pouvoit ſe réſoudre à me laiſſer partir. Elle me fit remettre cent fois ſur ma chaiſe, elle me retenoit par les habits & par les mains. Helas ! dans quel lieu me laiſſez-vous, diſoit-elle, qui peut m'aſſurer de vous revoir ? Mr de T. s'engagea à la venir voir ſouvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t'il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'Hôpital, c'eſt un Verſailles, depuis qu'une perſonne qui mérite l'empire de tous les cœurs y eſt renfermée.

Je fis en ſortant quelques libéralitez au Valet qui la ſervoit, pour l'engager à lui rendre ſes ſoins avec zéle. Ce garçon avoit l'ame moins

basse & moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de notre entrevûe, ce tendre spectacle l'avoit touché. Un louis d'or dont je lui fis présent acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours : Mr, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service, ou me donner une honnête récompense, pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer Mademoiselle Manon. J'ouvris l'oreille à cette proposition, & quoique je fusse dépourvû de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses désirs. Je comptois bien qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon

ami, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour toi, & que ta fortune eſt auſſi aſſurée que la mienne. Je voulus ſçavoir quels moyens il avoit deſſein d'employer. Nul autre, me dit il, que de lui ouvrir le ſoir la porte de ſa chambre, & de vous la conduire juſqu'à celle de la rue, où il faudra que vous ſoyez prêt à la recevoir. Je lui demandai, s'il n'étoit point à craindre qu'elle fût reconnue en traverſant les galeries & les cours. Il confeſſa qu'il y avoit quelque danger; mais il me dit qu'il falloit bien riſquer quelque choſe. Quoique je fuſſe ravi de le voir ſi réſolu, j'appellai Mr de T pour lui communiquer ce projet, & la ſeule raiſon qui me ſembloit pouvoir le rendre douteux. Il y

trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit abſolument s'échaper de cette maniere ; mais ſi elle eſt reconnue, & arrêtée en fuïant, continua-t'il, c'eſt peut-être fait d'elle pour toujours : d'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris ſur le champ ; car vous ne ſeriez jamais aſſez caché aux recherches. On les redoubleroit autant par raport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aiſément quand il eſt ſeul ; mais il eſt preſque impoſſible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque ſolide que me parût ce raiſonnement, il ne put l'emporter dans mon eſprit ſur un eſpoir ſi proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à Mr de T. & je le priai de pardon-

ner un peu d'imprudence & de témérité à l'amour. J'ajoûtai que mon dessein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter comme j'avois déjà fait à quelque village aux environs. Nous convînmes donc avec le Valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant, & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous résolûmes d'aporter des habits d'homme dans la vûe de faciliter sa sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement Mr de T. de mettre le lendemain deux vestes legeres l'une sur l'autre; je me chargeai de tout le reste. Nous retournâmes le matin à l'Hôpital;

j'avois avec moi pour Manon, du linge, des bas, &c. & par deſſus mon juſte au-corps un ſurtout, qui ne laiſſoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans ſa chambre. Mr de T. lui laiſſa une de ſes deux veſtes, je lui donnai mon juſte-au-corps, le ſurtout me ſuffiſant pour ſortir; il ne ſe trouva rien de manque à ſon ajuſtement excepté la culotte que j'avois malheureuſement oubliée. L'oubli de cette piece néceſſaire nous eût ſans doute aprêté à rire, ſi l'embaras où il nous mettoit eût été moins ſérieux. J'étois au deſeſpoir qu'une bagatelle de cette nature nous arrêtât. Cependant je pris mon parti, qui fut de ſortir moi-même ſans culotte

te. Je laissai la mienne à Manon Mon surtout étoit long, & je me mis à l'aide de quelques épingles, en état de passer décemment à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital dans un carosse. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir Manon paroître avec son conducteur, notre portiere étant toute ouverte ils monterent tous deux en un instant; je reçus ma chere maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher? Touche au bout du monde, lui dis je, & mene-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport dont je ne fus pas le maître, faillit à m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mes paroles, & lorsque je lui dis ensuite le nom de la ruë où nous voulions être conduits, il me répondit, qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire; qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme qui s'appelloit Manon, étoit une fille que j'enlevois de l'Hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi; il m'auroit

aidé après cela à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demeuroit Lescaut. Comme il étoit tard Mr de T. nous quitta en chemin avec promesse de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura avec nous. Je tenois Manon si étroitement serrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carosse. Elle pleuroit de joïe, & je sentois ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non seulement parce que le présent étoit exhorbitant, mais par une autre raison bien plus forte, qui étoit

l'impuiſſance de le païer. Je fis apeller Leſcaut. Il décendit de ſa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur bruſque, & nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me mocquois. Un louis d'or! ajouta t il, vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui repréſenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui ci à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois ſous la main d'un Garde du Corps, ou d'un Mouſquetaire, s'enfuit de peur avec ſon caroſſe, en criant que je l'avois trompé; mais que j'aurois de ſes nou-

velles. Je lui répetai inutilement d'arrêter. Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le Commissaire. Vous me perdez, dis-je, à Lescaut; je ne serois pas en sûreté chez vous, il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie C'est quelquechose d'admirable, que la maniere dont la Providence conduit les évenemens. A peine avions nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme dont je ne découvris point le visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit sans doute aux environs de chez lui avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est

Lescaut, dit-il, en lui lâchant un coup de pistolet, il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le Guet qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle & le Valet la premiere petite rue qui croisoit. Elle étoit si éperdue que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin ayant aperçu un fiacre au bout de la rue, je le fis apeller. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embaraſſé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir

recours. J'étois ſans argent, n'ayant guéres plus d'une demie piſtole dans ma bourſe. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demi pâmée auprès de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Leſcaut, & je n'étois pas encore hors de l'apréhenſion du Guet : quel parti prendre ! Je me ſouvins heureuſement de l'Auberge de Chaillot où j'avois paſſé quelques jours, avec Manon, lorſque nous étions allez dans ce village pour y demeurer. J'eſperai non-ſeulement d'y être en ſûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque-tems ſans être preſſé de payer. Mene-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refuſa d'y aller ſi tard à moins

d'une piſtole; autre ſujet d'embaras. Enfin nous convînmes de ſix francs, c'étoit toute la ſomme qui reſtoit dans ma bourſe.

Je conſolois Manon en avançant; mais dans le fond j'avois le déſeſpoir dans le cœur. Je me ſerois donné mille fois la mort, ſi je n'euſſe pas eu dans mes bras le ſeul bien qui m'attachoit à la vie. Cette ſeule penſée me remettoit. Je la tiens du moins, diſois-je, elle m'aime, elle eſt à moi; Tiberge a beau dire, ce n'eſt pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers ſans y prendre intérêt; pourquoi? je n'ai plus d'affection du reſte. Ce ſentiment étoit vrai; cependant dans le tems que je faiſois ſi peu de cas des biens du monde, je ſentois

que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leurs secours; & rien n'est plus désespérant pour un amant délicat, que de se voir ramené par là malgré lui, à la grossiereté des ames les plus basses. Il étoit environ onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'Auberge comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé à Paris & aux environs à voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi

proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien aprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remede à cette embarassante espece de maladie. Elle me parut pâle, & maigrie en soupant. Je ne m'en étois point apperçu à l'Hôpital; parce que la chambre où je l'avois vûe n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue en voyant assassiner son frere. Elle m'assura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir essuyé pendant trois mois mon absence. Tu m'aime donc ex-

trémement, lui répon dis-je ? Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle : Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je ? Non, jamais, repliqua-t'elle, & elle me confirma cette assurance par tant de caresses & de sermens, qu'il me parut impossible en effet qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincere ; quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle étoit encore plus volage, ou plûtôt elle n'étoit plus rien, & elle ne se reconnoissoit pas elle même, lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance, elle se trouvoit dans la pauvreté, & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une derniere preuve,

qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange avanture qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frere, & la nécessité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'Auberge avec le dessein, dis-je, à Manon & à mon Hôte, de prendre un carosse de louage; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligea d'aller à pied; je marchai fort vîte jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un mo-

ment de ſolitude & de tranquilité pour m'arranger, & prévoir ce que j'allois faire à Paris. Je m'aſſis ſur l'herbe. J'entrai dans une mer de raiſonnemens & de réfléxions qui ſe réduiſirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois beſoin d'un ſecours préſent pour un nombre infini de néceſſitez préſentes. J'avois à chercher quelque voïe qui pût du moins m'ouvrir des eſpérances pour le futur; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations, & des meſures à prendre pour la ſûreté de Manon, & pour la mienne. Après m'être épuiſé en projets & en combinaiſons ſur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions

pas mal à couvert à Chaillot; & pour les besoins futurs, je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présens. Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. Mr de T. m'avoit offert généreusement la sienne, mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matiere. Quel personnage que d'aller exposer sa misere à un étranger, & de le prier de nous faire part de son bien! Il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité, ou un Chrétien humble par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon Chrétien, j'aurois donné la moitié de

mon ſang pour éviter cette humiliation. Tiberge diſois-je, le bon Tiberge, me refuſera-t'il ce qu'il ſera en état de me donner? Non, il ſera touché de ma miſere; mais il m'aſſaſſinera par ſa morale. Il faudra eſſuïer ſes reproches, ſes exhortations, ſes menaces, il me fera acheter ſes ſecours ſi cher, que je donnerois encore une partie de mon ſang plûtôt que de m'expoſer à cette ſcene fâcheuſe, qui me laiſſera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je, il faut donc renoncer à tout eſpoir, puiſqu'il ne me reſte point d'autre voïe, & que je ſuis éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verſerois plus volontiers la moitié de mon ſang que d'en prendre une, c'eſt-

à dire tout mon ſang plûtôt que de les prendre toutes les deux. Oui, mon ſang tout entier, ajoutai-je, après une réflexion d'un moment, je le donnerois plûtôt que de me réduire à une baſſe ſuplication. Mais il s'agit bien ici de mon ſang; il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon, il s'agit de ſon amour, & de ſa fidelité: qu'ai-je à mettre en balance avec elle? Je n'y ai rien mis juſqu'à préſent, elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des choſes ſans doute que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter, mais eſtimer une choſe plus que ma vie n'eſt pas une raiſon pour l'eſtimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer après

ce raiſonnement Je continuai mon chemin, réſolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de là chez Mr de T.

En entrant à Paris je pris un fiacre, quoique je n'euſſe pas de quoi le payer : je comptois ſur les ſecours que j'allois ſolliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoïai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il ſatisfit mon impatience par ſa promptitude. Je lui apris l'extrêmité de mes beſoins ſans nul détour. Il me demanda ſi les cent piſtoles que je lui avois rendues me ſuffiroient, & ſans m'opoſer un ſeul mot de difficulté, il me les fut querir dans le moment avec cet air ouvert, & ce plaiſir à donner qui n'eſt connu que de l'amour, & de la véritable ami-

tié. Quoique je n'euſſe pas eu le moindre doute du ſuccès de ma demande, je fus ſurpris de l'avoir obtenue à ſi bon marché, c'eſt-à-dire, ſans qu'il m'eût querellé ſur mon impénitence; mais je me trompois en me croïant tout-à-fait quitte de ſes reproches; car lorſqu'il eût achevé de me compter ſon argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée: je ne lui avois point parlé de Manon, il ignoroit qu'elle fût en liberté; ainſi ſa morale ne tomba que ſur ma fuite téméraire de S. Lazare, & ſur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de ſageſſe que j'y avois reçues, je ne repriſſe le train du déſordre. Il dit qu'étant allé pour me viſiter à Saint La-

zare le lendemain de mon évasion, il avoit été frapé au-delà de toute expreſſion, en aprenant la maniere dont j'en étois ſorti ; qu'il avoit eu là-deſſus un entretien avec le Supérieur, que ce bon Pere n'étoit pas encore remis de ſon effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la généroſité de déguiſer à M. le Lieutenant de Police les circonſtances de mon évaſion, & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connue au dehors ; que je n'avois donc de ce côté là nul ſujet d'allarme ; mais que s'il me reſtoit le moindre ſentiment de ſageſſe, je profiterois de cet heureux tour que le Ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon pere, & me remettre bien avec lui, & que ſi je voulois

ſuivre une fois ſon conſeil, il étoit d'avis que je quittaſſe Paris pour retourner dans le ſein de ma famille J'écoutai ſon diſcours juſqu'à la fin. Il y avoit là bien des choſes ſatisfaiſantes. Je fus ravi premierement de n'avoir rien à craindre du côté de S. Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un païs libre. En ſecond lieu, je m'aplaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de ſon retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion aparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puiſque je paroiſſois ſi tranquille ſur ſon ſujet. Je réſolus ſinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon pere comme il

me le conseilloit, & de lui témoigner que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs, & de ses volontez. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoïer de l'argent, sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie ; car j'aurois eu peine à lui persuader que j'eusse dessein de retourner à l'Etat Ecclesiastique ; & dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre, étant bien aise au contraire de m'apliquer à quelque chose d'honnête, & de raisonnable, autant que cela pourroit s'accorder avec mon amour pour Manon. Je faisois mon compte de vivre avec elle, & de faire en même-tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces

idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon pere. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, & j'écrivis d'une maniere si tendre & si soumise, que je ne doutai point que je n'obtinsse quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de païer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fierement à pied en allant chez M. de T. Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avoit assuré que je n'avois plus rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit, que ses assurances ne regardoient que S. Lazare, & que j'avois ou-

tre cela l'affaire de l'Hôpital ſur les bras ; ſans compter la mort de Leſcaut, dans la quelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce ſouvenir m'effraïa tellement, que je me retirai dans la premiere allée d'où je fis appeller un caroſſe. J'allai droit chez Mr de T. que je fis rire de ma fraïeur. Elle me parut encore plus riſible, lorſqu'il m'eut apris que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de Leſcaut. Il me dit que dans la penſée qu'on pourroit le ſoupçonner d'avoir eu part à l'enlevement de Manon, il étoit allé le matin à l'Hôpital demander à la voir, & faiſant ſemblant d'ignorer ce qui étoit arrivé, qu'on étoit ſi éloigné de nous accuſer, ou lui, ou moi,

qu'on s'étoit empreſſé au contraire de lui aprendre cette avanture comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une fille auſſi jolie que Manon, eût conſenti à fuir avec un Valet ; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas ſurpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua à me raconter qu'il étoit allé de-là chez Leſcaut, dans l'eſpérance de me trouver avec ma charmante maîtreſſe ; que l'hôte de la maiſon qui étoit un Caroſſier lui avoit proteſté qu'il n'avoit vû, ni elle, ni moi ; mais qu'il n'étoit point étonnant que nous n'euſſions point paru chez lui, ſi c'étoit pour Leſcaut que nous devions y venir ; parce que nous aurions ſans doute appris

qu'il

qu'il venoit d'être tué à peu près dans le tems dont Mr de T. parloit. Sur quoi il lui raconta ce qu'il ſçavoit de la cauſe & des circonſtances de cette mort ; il lui dit qu'environ deux heures avant l'accident, un Garde du Corps des amis de Leſcaut l'étoit venu voir, & lui avoit propoſé de jouer ; que Leſcaut avoit gagné ſi rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'eſt à-dire tout ſon argent ; que ne lui reſtant point un ſou il avoit prié Leſcaut de lui prêter la moitié de la ſomme qu'il avoit perdue, & que ſur quelques difficultez nées à cette occaſion, ils s'étoient querellez avec une animoſité extrême ; que Leſcaut avoit refuſé de ſortir pour mettre

l'épée à la main, & que l'autre avoit juré en le quittant de lui casser la tête, ce qu'il avoit aparamment executé le soir même. Mr de T. eut l'honnêteté d'ajouter, qu'il avoit été fort inquiet par raport à nous, & il continua à m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui aprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous; il ne me restoit plus qu'à acheter du linge & des habits pour Manon; je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit prendre la peine de s'arrêter un moment avec moi chez quelques Marchands. Je ne sçais s'il crut que je lui faisois cette proposition à dessein d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par un

mouvement qui vendit de lui-même ; mais aïant consenti à partir aussi-tôt, il me mena chez les marchands qui fournissoient sa maison, & après m'avoir fait choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne m'étois proposé, il défendit absolument au Marchand de recevoir un sou de mon argent. Il fit cette galanterie de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous prîmes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le Chevalier de Grieux aïant emploïé plus d'une heure à ce recit, je le priai de prendre un peu de relâche jusqu'après notre souper, il convint lui-même qu'il en avoit

beſoin, & jugeant par notre attention que nous l'avions écouté avec plaiſir, il nous aſſura que nous trouverions encore quelque choſe de plus intéreſſant dans la ſuite de ſon hiſtoire. Il la reprit ainſi lorſque nous eûmes fini de ſouper.

GERAU
DE
PALMFELD

SUITE

SUITE
DES
MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ,
Qui s'eſt retiré du monde.

TOME HUITIE'ME.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.
MDCCXXXVIII.

MEMOIRES
D'UN
HOMME DE QUALITÉ
qui s'eſt retiré du monde.

HISTOIRE
Du Chevalier des Grieux, & de Manon Leſcaut.

LIVRE SECOND.

MA préſence & la compagnie de Mr de T. diſſiperent tout ce qui pouvoit reſter de chagrin à Manon. Oublions nos frayeurs paſſées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, & récom-

mençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître. La fortune ne sçauroit nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraye scene de joye. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche Partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses par les moïens qu'on a de satisfaire ses désirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même ne me causoit nul embarras. J'étois presque sûr que mon pere ne feroit point difficulté de me donner de quoi vivre honnêtement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtiéme année, j'étois en droit d'exiger ma part du bien de ma mere. Je ne cachai point

à Manon que le fond de mes richeſſes n'étoit que de cent piſtoles. C'étoit aſſez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui ne me ſembloit pas pouvoir manquer, ſoit du côté de ma famille, ſoit du côté du jeu.

J'ai remarqué dans toute ma vie que le Ciel a toujours choiſi pour me fraper de ſes plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me ſembloit le plus ſolidement établie. Je me croïois ſi heureux en ſoupant avec Mr de T. & Manon, qu'on n'auroit pû me faire comprendre que j'euſſe encore à craindre quelque nouvel obſtacle à ma félicité: cependant il s'en préparoit un ſi funeſte, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vû à Paſſy, & enſuite à des extrêmitez ſi dé-

plorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidéle. Dans le tems que nous étions a table, nous entendîmes le bruit d'un caroſſe qui s'arrêtoit à la porte de l'Hôtellerie. La curioſité nous fit déſirer de ſçavoir qui ce pouvoit être qui arrivoit ſi tard. On nous dit que c'étoit le jeune Mr de G. M. c'eſt-à-dire le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avoit mis à Saint Lazare, & Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au viſage. C'eſt le Ciel qui me l'amene, dis-je à Mr de T. pour le punir de la lâcheté de ſon pere. Il ne m'échapera pas que nous n'ayons meſuré nos épées. Mr de T. qui le connoiſſoit, & qui étoit même de ſes meilleurs amis, s'efforça

de me faire prendre de meilleurs sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & si peu capable d'avoir eu part à l'action de son pere, que je ne le verrois pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime & sans désirer la sienne. Après m'avoir dit mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant sur son honneur & sur sa foi, que lorsqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté

de rien après de telles assurances. Mr de T. nous l'amena après avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous apartenoit, & il mangea d'un apétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il nous parla de l'excès où son pere s'étoit porté contre nous, avec détestation. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrege, nous dit-il, pour ne pas renouveller un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étoient sinceres dès le commencement elles le devinrent bien plus dans la suite; car il n'eut pas

passé une demie heure à s'entretenir avec nous, que je m'aperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Je vis ses regards & ses manieres s'atendrir par degrez. Il ne laissa rien échaper néanmoins dans ses discours; mais sans être aidé de la jalousie, j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité beaucoup de notre connoissance, & nous avoir prié de lui accorder la liberté de venir nous renouveller quelquefois l'offre de ses services. Il partit le lendemain avec Mr de T. qui se mit avec lui dans son carosse.

Je n'avois, comme j'ai dit,

nul penchant à la jalousie. J'étois plus crédule que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature étoit si absolument maîtresse de mon ame, que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plû à G. M. j'étois ravi de l'effet de ses charmes, & je m'aplaudissois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable : je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer le soupçon que j'avois conçû de G. M. Nous fûmes occupez pendant quelques jours du soin de faire ajuster ses habits, & à déliberer si nous pouvions aller à la Comédie sans aprehender d'être reconnus. Mr de T. revint nous voir avant

la fin de la ſemaine : nous le conſultâmes là-deſſus. Il vit bien qu'il falloit dire oüi pour faire plaiſir à Manon. Nous réſolûmes d'y aller le même ſoir avec lui : ce que nous ne pûmes néanmoins exécuter ; car m'ayant tiré auſſi tôt en particulier : je me ſuis trouvé, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vû, & la viſite que je vous fais aujourd'hui en eſt une ſuite. G. M. aime votre Maîtreſſe, il m'en a fait confidence : je ſuis ſon intime ami, & diſpoſé en tout à le ſervir ; mais je ne ſuis pas moins le vôtre ; j'ai conſideré que ſes intentions ſont injuſtes, & je les ai condamnées. Cependant j'aurois gardé ſon ſecret ; s'il n'avoit deſſein d'employer pour plaire que les voïes communes, mais

il eſt bien informé de l'humeur de Manon. Il a ſçû, je ne ſçai d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaiſirs ; & comme il jouit déja d'un bien conſidérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très gros préſent, & par l'offre de dix mille livres de penſion. Toutes choſes égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir ; mais la juſtice s'eſt jointe en votre faveur à l'amitié ; d'autant plus qu'ayant été la cauſe imprudente de la paſſion de G. M. en l'introduiſant ici, je ſuis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai cauſé.

Je remerciai Mr de T. d'un ſervice de cette importance ; je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le

caractere de Manon étoit tel que G. M. se le figuroit ; c'est-à-dire, qu'elle ne pouvoit suporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va s'augmenter de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G. M. ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure pour nous rendre quelque mauvais office. Mr de T. m'assura que je devois être sans appréhension de ce côté-là ; que G. M. étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse ; que s'il avoit

la lâcheté d'en commettre une, il ſeroit le premier lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoir eu d'y donner occaſion. Je vous ſuis obligé de ce ſentiment, repris-je ; mais le mal ſeroit fait, & le remede fort incertain. Ainſi le parti le plus ſage eſt de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure : oui, reprit Mr de T. mais vous aurez peine à le faire auſſi promptement qu'il faudroit ; car G. M. doit être ici à midi ; il me le dit hier, & c'eſt ce qui m'a porté à venir ſi matin pour vous informer de ſes vûes. Il peut arriver à tout moment. Cette derniere circonſtance commença à me faire regarder cette affaire d'un œil plus ſérieux. Com-

me il me sembloit impossible d'éviter la visite de G. M. & qu'il me le seroit aussi sans doute de l'empêcher de s'ouvrir à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même, sur le dessein de ce nouveau Rival. Je m'imaginai que me sçachant instruit des propositions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit assez de force pour les rejetter, & me demeurer fidéle. Je découvris ma pensée à Mr de T. qui me répondit que cela étoit extrémement délicat. Je l'avoue, lui dis-je ? mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une Maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir; & je vous ai dit qu'el-

le n'eſt point avare. Elle aime ſes aiſes, mais elle m'aime auſſi ; & dans la ſituation où ſont mes affaires, je ne ſçaurois croire qu'elle me préfere le fils d'un homme qui l'a miſe à l'Hôpital. En un mot, je perſiſtai dans mon deſſein ; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'aprendre. Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G. M. d'une maniere qui lui ôteroit l'envie de les renouveller. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une bruſquerie, il peut nous nuire, mais vous ſçavez aſſez vous autres friponnes, ajoutai-je en riant, comment vous défaire d'un amant déſagréable,

ou incommode. Elle reprit la parole, après avoir un peu rêvé ; il me vient un dessein admirable, s'écria-t'elle, & je suis toute glorieuse de l'invention. G. M. est le fils de notre plus cruel ennemi ; il faut nous venger du pere, non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, & me m'occuper de lui. Le projet est joli, lui dis je ; mais tu ne songes pas, mon pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits tout droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise; elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures ; & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices

d'une maîtresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement à la mienne. La résolution fut prise de faire une dupe de G. M. & par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carosse vers les onze heures. Il nous fit des complimens honnêtes sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver Mr de T. qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, & qui avoit prétexté quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G. M. trouva aisément l'occasion de

déclarer ſes ſentimens à Manon : je ne dus pas lui paroître gênant ; car je m'abſentai exprès pendant quelques minutes. Je m'apperçus à mon retour qu'on ne l'avoit pas deſeſperé par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde : j'affectai de le paroître auſſi ; il rioit intérieurement de ma ſimplicité, & moi de la ſienne ; nous fûmes l'un pour l'autre une ſcene fort agréable pendant toute l'après midi. Je lui ménageai encore avant ſon départ un moment d'entretien particulier avec Manon ; de ſorte qu'il eut lieu de s'aplaudir de ma complaiſance autant que de la bonne chere. Auſſi-tôt qu'il fut monté en caroſſe avec Mr de T. Manon accourut à moi les bras ou-

verts, & elle m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répeta ses discours & ses propositions sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci: Il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déja, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son pere. Elle seroit la maîtresse de son cœur & de sa bourse; & pour le commencement de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son pere. Parlons de bonne foi, ajoutai-je, cette offre ne vous tente t'elle point? Moi? répondit-elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine.

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie ?
Moi ! je pourrois souffrir un visage odieux,
Qui rapelle toujours l'Hôpital à mes yeux ?

Non, repris-je en continuant la parodie,

J'aurois peine à penser que l'Hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé avec un carosse, & trois laquais ; & l'amour en a peu d'aussi forts. Elle me protesta que son cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il ne recevroit jamais d'autres traits que les

miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel, & le carosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entiere explication du projet de G. M. dans une lettre qu'il lui avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura adroitement l'occasion de lui parler sans témoin. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'aporter aussi-tôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle con-

tenoit le détail des promesses de mon Rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour disposer les choses à la recevoir, & il lui marquoit le nom de la rue, & de l'hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude ; parce qu'il paroissoit être assuré de tout le reste ; il ajoutoit que si elle prévoïoit

de la difficulté à m'échaper ; il trouveroit le moïen de rendre ſa fuite aiſée.

G.M. étoit plus raffiné que ſon pere. Il vouloit tenir ſa proïe avant que de compter ſes eſpeces. Nous déliberâmes ſur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entrepriſe de la tête, & je lui en repréſentai tous les dangers. Elle s'obſtina à terminer l'avanture. Elle fit une courte réponſe à G. M. pour l'aſſurer que rien ne lui ſeroit plus facile que de ſe rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pourroit l'attendre avec certitude. Nous reglâmes enſuite que je partirois ſur le champ pour aller louer un nouveau logement dans quelque village à l'autre côté de Paris, & que

je transporterois avec moi notre petit équipage ; que le lendemain après-midi qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris, qu'après avoir reçu les présens de G. M. elle le prieroit instamment de la conduire à la Comédie, qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste mon Valet qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me retrouver avec un fiacre à l'entrée de la rue S. André des Arcs, & l'y laisser vers les sept heures pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la Comedie ; Manon me promettoit d'in-

venter un prétexte pour sortir un instant de sa loge, & de l'emploïer à descendre pour me rejoindre ; l'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, & nous serions sortis de Paris par le Fauxbourg S. Antoine qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure Ce dessein tout extravagant qu'il étoit nous parut assez bien arrangé ; mais il y avoit dans le fond une folle imprudence à s'imaginer, que quand il eut réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pû nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel (c'est ainsi que se nommoit notre valet.) Je

la

la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embraſſant : Manon ne me trompez point ; me ſerez-vous fidelle ? Elle ſe plaignit tendrement de ma défiance, & elle me réitera tous ſes ſermens. Son compte étoit d'arriver à Paris ſur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre le reſte de l'après midi dans le Caffé de Feré au Pont St Michel. J'y demeurai juſqu'à ſix heures J'en ſortis alors pour prendre un fiacre, que je poſtai ſelon notre projet, à l'entrée de la ruë de St André des Arcs ; enſuite je gagnai à pied la porte de la Comédie. Je fus ſurpris de n'y pas trouver Marcel qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu parmi une foule de laquais &

TAYLOR INST. OXFORD

occupé à examiner les paſſans. Enfin ſept heures étant ſonnées ſans que j'euſſe rien aperçu qui eût raport à nos deſſeins, je pris un billet de parterre pour aller voir ſi je découvrirois Manon, & G. M. dans les loges. Ils n'y étoient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte où je paſſai encore un quart d'heure, tranſporté d'impatience, & d'inquiétude. N'aïant rien vû paroître je rejoignis mon fiacre ſans pouvoir m'arrêter à une réſolution aſſurée. Le cocher m'aïant aperçû vint quelques pas au devant de moi, pour me dire doucement qu'il y avoit une jolie Demoiſelle qui m'attendoit depuis une heure dans le caroſſe, qu'elle m'avoit demandé à des ſignes qu'il avoit bien reconnus, &

qu'aïant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai auſſi-tôt que c'étoit Manon. J'aprochai, mais je vis un joli petit viſage qui n'étoit pas le ſien. C'étoit une étrangere qui me demanda d'abord ſi elle n'avoit pas l'honneur de parler à Mr le Chevalier des Grieux? Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous inſtruira du ſujet qui m'amene, & par quel raport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je la priai de me donner le tems de la lire dans un cabaret voiſin. Elle voulut me ſuivre, & elle me conſeilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre, lui dis-je, en montant;

elle me remit à la lecture.

Je reconnus le caractere de Manon ; voici à peu près ce qu'elle me marquoit : que G. M. l'avoit reçue avec une politesse & une magnificence au delà de toutes ses idées. Il l'avoit comblée de présens ; & il lui faisoit envisager un sort de Reine. Elle m'assûroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cette nouvelle splendeur ; mais que n'ayant pû faire consentir G. M. à la mener ce soir à la Comédie, elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir, & que pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoïoit que cette nouvelle pouroit me causer ; elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui seroit la porteuse de

son billet. Signé, votre fidelle amante, Manon Lescaut.

Il y avoit quelque chose de si cruel & de si insultant pour moi dans cette lettre, que demeurant suspendu quelque tems entre la colere & la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingrate & parjure maîtresse. Je jettai les yeux sur la fille qui étoit auprès de moi. Elle étoit extrêmement jolie, & j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure & infidéle à mon tour; mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languissans, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, enfin ce fond inépuisable de charmes que la nature avoit prodigué à la perfide Manon. Non, non, lui

dis-je en ceſſant de la regarder, l'ingrate qui vous envoïe ſçavoit fort bien qu'elle vous faiſoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part, qu'elle jouiſſe tranquillement de ſon crime, & qu'elle en jouiſſe s'il ſe peut ſans remords. Je l'abandonne ſans retour, & je renonce en même temps à toutes les femmes, qui ne ſçauroient être auſſi aimables qu'elle, & qui ſont ſans doute auſſi lâches, & d'auſſi mauvaiſe foi. Je fus alors ſur le point de deſcendre, & de me retirer ſans prétendre davantage à Manon; & la jalouſie mortelle qui me déchiroit le cœur ſe déguiſant en une morne & ſombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guériſon, que je ne

sentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Helas ! j'étois la dûppe de l'amour autant que je croïois l'être de G. M. & de Manon. Cette fille qui m'avoit aporté la lettre me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle raportât à Mr de G. M. & à la Dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre à ces paroles, & par un changement incroïable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai tout d'un coup de la tranquillité où je croyois être dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, raporte au traître G. M. & à sa perfide Maîtresse le desespoir où ta maudite lettre m'a jetté; mais ap-

prens-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jettai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté & ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes ameres commencerent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de sentir se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissemens & des soupirs. Aproche, mon enfant, aproche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille, aproche, puisque c'est toi qu'on envoïe pour me consoler. Dis-moi, si tu sçais des consolations contre la rage & le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même, après avoir tué deux perfides qui ne mé-

ritent pas de vivre. Oui, aproche, continuai-je, en voyant qu'elle faiſoit vers moi quelques pas timides, & incertains. Vien eſſuyer mes larmes: vien rendre la paix à mon cœur, vien me dire que tu m'aime, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidéle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant qui n'avoit pas ſeize ou dix-ſept ans, & qui paroiſſoit avoir plus de pudeur que ſes pareilles, étoit extraordinairement ſupriſe d'une ſi étrange ſcene. Elle s'aprocha pourtant pour me faire quelques careſſes, mais je l'écartai auſſitôt en la repouſſant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ha! tu es une femme, tu es

d'un sexe que je déteste, & que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Va-t'en, & laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence sans oser rien dire, & elle tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais aprend moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver? Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main Mr de G. M.... qu'il l'avoit envoyée chercher à cinq heures, & qu'ayant suivi le Laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie Dame, & qu'ils l'a-

voient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit aportée, après lui avoir apris qu'elle me trouveroit dans un caroſſe au bout de la ruë St André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit davantage ? Elle me répondit en rougiſſant qu'ils lui avoient fait eſpérer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je, ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme, mais il t'en faut un qui ſoit riche & heureux, & ce n'eſt pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à Mr de G. M.... il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles, il a des Hôtels meublez & des équipages à donner ; pour moi qui n'ai que de l'a-

mour, & de la constance à offrir, les femmes mépriſent ma miſere, & font leur jouet de ma ſimplicité.

J'ajoutai mille choſes ou triſtes, ou violentes, ſuivant que les paſſions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le deſſus; cependant à force de me tourmenter, mes tranſports diminuerent aſſez pour faire place à un peu de réflexion. Je comparai cette derniere infortune à quelques autres que j'avois déja eſſuyées dans le même genre, & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à déſeſpérer que dans les premieres. Je connoiſſois Manon; pourquoi m'affliger tant d'un malheur que j'avois dû prévoir? Pourquoi ne me pas employer plûtôt à y chercher du remé-

de ? il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G. M. c'étoit un parti desespéré qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès; mais il me sembloit que si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles ! J'étois si sûr d'être aimé d'elle ! Cette

bizarerie même de m'avoir envoyé une jolie fille pour me consoler, j'aurois juré que cela venoit de son invention, & que c'étoit un effet de son amour, & de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voïes que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci. Mr de T... avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection, pour que je doutasse de sa sincerité & de son zéle. Je me proposai d'aller chez lui sur le champ, & de le prier de faire apeller G M. sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demie heure pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa cham-

bre même, & je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G. M. Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille qui étoit encore avec moi; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoïée, je pris son adresse en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T. Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avois eu là-dessus de l'inquiétude en allant. Je le mis aussitôt au fait de mes peines & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G. M. avoit pû séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même

à ce malheur, il m'offrit généreuſement de ramaſſer tous ſes amis pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maîtreſſe. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réſervons notre ſang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voïe plus douce, & dont je n'eſpere pas moins de ſuccès. Il s'engagea à faire tout ce que je lui demanderois, ſans exception; & lui ayant répeté qu'il ne s'agiſſoit que de faire avertir G. M. qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit auſſi tôt avec moi pour me ſatisfaire. Nous cherchâmes en allant de quel expedient il pourroit ſe ſervir pour l'arrêter ſi long-tems.

Je lui conſeillai de lui écrire d'abord un billet ſimple, datté d'un cabaret, par lequel il le prieroit de s'y rendre auſſitôt pour une affaire ſi importante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir de délai. J'obſerverai, ajoutai-je, le moment de ſa ſortie, & je m'introduirai ſans peine dans la maiſon, n'y étant connu que de Manon, & de Marcel qui eſt mon valet. Pour vous qui ſerez pendant ce tems-là avec G. M. vous pourrez lui dire que cette affaire importante pour laquelle vous ſouhaitez de lui parler, eſt un beſoin d'argent; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus ſur votre parole avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à ſon coffre

fort & j'en aurai ſuffiſamment pour exécuter mon deſſein.

Mr de T... ſuivit cet arrangement de point en point. Je le laiſſai dans un cabaret où il écrivit promptement ſa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maiſon de Manon. Je vis arriver le porteur du meſſage, & G. M. ſortit à pied un moment après ſuivi d'un Laquais. Lui ayant laiſſé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidéle, & malgré toute ma colere je frapai avec tout le reſpect qu'on a pour un temple. Heureuſement ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis ſigne de ſe taire, quoique je n'euſſe rien à craindre des autres domeſtiques; je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la

chambre où étoit Manon, ſans que je fuſſe apperçu. Il me dit que cela étoit aiſé en montant doucement par le grand eſcalier. Allons donc promptement lui dis-je, & tâche d'empêcher pendant que j'y ſerai qu'il n'y monte perſonne. Je pénétrai ſans obſtacle juſqu'à l'appartement. Manon étoit occupée à lire. Ce fut-là que j'eus lieu d'admirer le caractere de cette étrange fille. Loin d'être effraïée, & de paroître timide en m'apercevant, elle ne donna que ces marques légeres de ſurpriſe, dont on n'eſt pas le maître à la vûe d'une perſonne qu'on croit éloignée; ha! c'eſt vous, mon amour, me dit-elle, en venant m'embraſſer avec ſa tendreſſe ordinaire; bon Dieu! que vous

êtes hardi ! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? Je me dégageai de ſes bras, & loin de répondre à ſes careſſes je la repouſſai avec dédain, & je fis deux ou trois pas en arriere pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laiſſa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la ſituation où elle étoit, & elle jetta les yeux ſur moi en changeant de couleur. J'étois dans le fond ſi charmé de la revoir, qu'avec tant de juſtes ſujets de colere, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur ſaignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait, je le rapellois vivement en ma mémoire pour exciter mon dépit ; & je tâchois de faire briller dans

mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparament par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah ! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon, par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante, & je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisiéme fois, Manon, je les ai bien

comptées, il eſt impoſſible que cela s'oublie. C'eſt à vous de conſidérer à l'heure même quel parti vous voulez prendre; car mon triſte cœur n'eſt plus à l'épreuve d'un ſi cruel traitement. Je ſens qu'il ſuccombe, & qu'il eſt prêt à ſe fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'aſſeïant ſur une chaiſe, j'ai à peine la force de parler & de me ſoutenir. Elle ne me répondit point; mais lorſque je fus aſſis, elle ſe laiſſa tomber à genoux, & elle appuya ſa tête ſur les miens, en cachant ſon viſage de mes mains. Je ſentis en un inſtant qu'elle les mouilloit de ſes larmes. Dieux! de quels mouvemens n'étois-je point agité! Ah! Manon, Manon, repris-je avec un ſoupir, il eſt bien tard de me donner des

larmes, lorſque vous avez cauſé ma mort. Vous affectez une triſteſſe que vous ne ſçauriez ſentir. Le plus grand de vos maux eſt ſans doute ma préſence, qui a toujours été importune à vos plaiſirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je ſuis, on ne verſe pas des pleurs ſi tendres pour un malheureux qu'on a trahi, & abandonné cruellement. Elle baiſoit mes mains ſans changer de poſture. Inconſtante Manon, repris-je encore; fille ingrate, & ſans foi, où ſont vos promeſſes; & vos ſermens? Amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Juſte Ciel! ajoutai-je, eſt-ce ainſi qu'une infidelle ſe rit de vous, après vous avoir atteſté ſi ſainte-

ment ? C'eſt donc le parjure qui eſt recompenſé ! Le deſeſpoir & l'abandon ſont pour la conſtance & la fidelité.

Ces paroles furent accompagnées d'une reflexion ſi amere, que j'en laiſſai échaper malgré moi quelques larmes. Manon s'en aperçût au changement de ma voix. Elle rompit enfin le ſilence. Il faut bien que je ſois coupable, me dit-elle triſtement, puiſque j'ai pû vous cauſer tant de douleur & d'émotion ; mais que le Ciel me puniſſe ſi j'ai cru l'être, ou ſi j'ai eu la penſée de le devenir. Ce diſcours me parut ſi dépourvu de ſens & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colere. Horrible diſſimulation ! m'écriai-je ; je vois mieux que jamais que tu

es

es une coquine, & une perfide. C'eſt à préſent que je connois ton miſérable caractere Adieu lâche créature, continuai je en me levant; j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir le moindre commerce déſormais avec toi. Que le Ciel me puniſſe moi-même ſi je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel Amant, aime le, déteſte-moi, renonce à l'honneur, au bon ſens, je m'en ris, tout m'eſt égal. Elle fut ſi épouventée de ce tranſport, que demeurant à genoux auprès de la chaiſe d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & ſans oſer reſpirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête, & tenant les yeux fixez ſur elle. Mais il auroit fallu que j'euſ-

ſe perdu tous ſentimens d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois ſi éloigné d'avoir cette force barbare, que paſſant au contraire tout d'un coup à l'extrémité oppoſée, je retournai vers elle, ou plûtôt je m'y précipitai ſans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baiſers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confeſſai que j'étois un brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis aſſeoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là tout ce qu'un Amant ſoumis & paſſionné peut imaginer de plus reſpectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes ex-

cuſes. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laiſſa tomber ſes bras ſur mon cou en diſant, que c'étoit elle-même qui avoit beſoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me cauſoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raiſon que je ne goûtaſſe point ce qu'elle avoit à me dire pour ſe juſtifier; moi! interrompis-je auſſi-tôt, ah! je ne vous demande point de juſtification, j'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'eſt point à moi à exiger des raiſons de votre conduite. Trop content, trop heureux, ſi ma chere Manon ne m'ôte point la tendreſſe de ſon cœur; mais, continuai-je en réflechiſſant ſur l'état de mon ſort, toute puiſſante Manon! vous qui faites

à votre gré mes joyes & mes douleurs, après vous avoir satisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir, ne me sera-t'il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon Rival?

Elle fut quelque tems à penser à sa réponse. Mon Chevalier, me dit-elle, en reprenant un air tranquile; si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, & à moi une scene bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurois guérie en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde;

mais je me ſuis figuré que c'étoit la lettre que je vous ai écrite ſous les yeux de Mr. de G. M. & la fille qu'il vous a envoïée qui cauſoit votre chagrin. J'ai crû que vous auriez pû regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à tout pour m'attacher à G. M. C'eſt cette penſée qui ma jettée tout d'un coup dans la conſternation; car quelque innocente que je fuſſe, je trouvois en y penſant que les aparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t'elle, je veux que vous ſoïez mon juge après que je vous aurai expliqué la vérité du fait. Elle m'aprit alors tout ce qui lui étoit

arrivé depuis qu'elle avoit trouvé G. M. qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la premiere Princeſſe du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirable. Il lui avoit compté dix mille livres dans ſon cabinet, & il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi leſquels étoient le collier, & les bracelets de perles qu'elle avoit déja eus de ſon pere; il l'avoit menée de là dans un ſallon qu'elle n'avoit pas encore vû, où elle avoit trouvé une collation exquiſe. Il l'avoit fait ſervir par les nouveaux domeſtiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder déſormais comme leur maîtreſſe, enfin

il lui avoit fait voir le caroſſe, les chevaux, & tout le reſte de ſes préſens; après quoi il lui avoit propoſé une partie de jeu pour attendre le ſouper. Je vous avoue, continua-t'elle, que j'ai été frapé de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce ſeroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de bien, en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux; que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G. M. Au lieu de lui propoſer la Comedie, je me ſuis mis dans la tête de le ſonder ſur votre ſujet, pour preſſentir quelles facilitez nous aurions à nous voir en ſupoſant l'exécution de mon ſiſtême. Je l'ai

trouvé d'un caractere fort traitable. Il m'a demandé ce que je penſois de vous, & ſi je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez ſi aimable, & que vous en aviez toujours uſé ſi honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je puſſe vous haïr. Il a confeſſé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit ſenti porté à deſirer votre amitié. Il a voulu ſçavoir de quelle maniere je croyois que vous prendriez mon départ, ſur tout lorſque vous viendriez à ſçavoir que j'étois entre ſes mains. Je lui ai répondu que la datte de notre amour étoit déja ſi ancienne, qu'il avoit eu le tems de ſe refroidir un peu; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aiſe, & que vous ne regarde-

riez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous pesoit sur les bras. J'ai ajouté que j'étois convaincue que vous agiriez pacifiquement, que je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires, que vous y aviez consenti, & qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet, lorsque je vous avois quitté. Si je croïois, m'a-t'il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serois le premier à lui offrir mes services & mes civilitez. Je l'ai assuré que du caractere dont je vous connoissois, je ne doutois point que vous n'y répondissiez honnêtement; sur tout, lui ai-je dit, s'il pouvoit

vous servir dans vos affaires qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue pour me protester qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui ; & que si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procureroit une jolie Maîtresse qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai aplaudi à son idée, ajouta-t'elle, pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons ; & me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne souhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop allarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vûe que je lui ai proposé

de vous envoïer cette nouvelle Maîtreſſe dès le ſoir même, afin d'avoir une occaſion de vous écrire ; j'étois obligée d'avoir recours à cette adreſſe, parce que je ne pouvois pas eſperer qu'il me laiſsât libre un moment. Il a ri de ma propoſition. Il a appellé ſon laquais, & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver ſur le champ ſon ancienne Maîtreſſe, il l'a envoyé de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot qu'il falloit qu'elle allât vous trouver ; mais je lui ai apris qu'en vous quittant, je vous avois promis de vous rejoindre à la Comedie ; ou que ſi quelque raiſon m'empêchoit d'y aller, vous vous étiez engagé de m'attendre dans un caroſſe au bout de la

rue S. André ; qu'il valoit mieux par conſéquent vous envoyer là votre nouvelle Amante, ne fut-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange que vous auriez peine à comprendre ſans cela. Il y a conſenti, mais j'ai été obligée d'écrire en ſa préſence, & je me ſuis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre. Voilà ; ajouta Manon, de quelle maniere les choſes ſe ſont paſſées. Je ne vous déguiſe rien ni de ma conduite ni de mes deſſeins. La jeune fille eſt venue, je l'ai trouvée jolie ; & comme je ne doutois point que mon abſence ne vous cauſât de la

peine, c'étoit ſincérement que je ſouhaitois qu'elle pût ſervir à vous defenuyer quelques momens; car la fidelité que je ſouhaite de vous eſt celle du cœur: J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pû me procurer un moment pour l'inſtruire de ce que j'avois à vous faire ſçavoir. Elle conclud enfin ſon récit en m'aprenant l'embaras où G. M. s'étoit trouvé en recevant le billet de Mr de T. Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, & il m'a aſſuré que ſon retour ne tarderoit point. C'eſt ce qui fait que je ne vous vois point ici ſans inquiétude, & que j'ai marqué de la ſurpriſe à votre arrivée.

J'écoutai ce diſcours avec beaucoup de patience, j'y

trouvois assurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi ; car le dessein de son infidélité étoit si clair qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit esperer que G. M. la laissât toute la nuit comme une vestale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu à faire à un amant ! Cependant je considerai que j'étois cause en partie de sa faute par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G. M. avoit pour elle, & par la complaisance que j'avois eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son avanture. D'ailleurs par un tour naturel de génie qui m'est tout particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, & de

cette maniere bonne & ouverte avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances mêmes dont j'étois le plus offensé. Elle pêche sans malice, disois-je en moi même ; Elle est legere, & imprudente ; mais elle est droite, & sincere. Ajoutez que l'amour suffisoit seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon Rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée ? Cette question que je lui fis tristement l'embaraſſa. Elle ne me répondit que par des mais, & des interrompus. J'eus pitié de sa peine, & rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me suivît à

l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle, mais vous n'aprouvez donc pas mon projet? Ha! n'eſt-ce pas aſſez, répartis-je, que j'aprouve tout ce que vous avez fait juſqu'à préſent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix-mille francs, repliqua-t'elle? Il me les a donnez. Ils ſont à moi. Je lui conſeillois d'abandonner tout, & de ne penſer qu'à nous éloigner promptement; car quoiqu'il y eût à peine une demie heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G. M. Cependant elle me fit de ſi preſſantes inſtances pour me faire conſentir à ne pas ſortir les mains vuides, que je crûs lui devoir accorder quelque choſe après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous

préparions au départ, j'entendis fraper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G. M. & dans le trouble où cette penſée me jetta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroiſſoit. Effectivement je n'étois pas aſſez revenu de mes tranſports pour me modérer à ſa vue. Marcel finit ma peine, en m'aportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de Mr de T. Il me marquoit que G. M. étant allé lui querir de l'argent à ſa maiſon, il profitoit de ſon abſence, pour me communiquer une penſée fort plaiſante ; qu'il lui ſembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon Rival qu'en mangeant ſon ſouper & en

couchant cette nuit même dans le lit qu'il eſperoit d'occuper avec ma Maîtreſſe ; que cela lui paroiſſoit aſſez facile ſi je pouvois m'aſſurer de trois ou quatre hommes qui euſſent aſſez de réſolution pour l'arrêter dans la rue, & de fidélité pour le garder à vûe juſqu'au lendemain ; que pour lui il promettoit de l'amuſer encore une heure pour le moins par des raiſons qu'il tenoit prêtes pour ſon retour. Je montrai ce billet à Manon, & je lui apris de quelle ruſe je m'étois ſervi pour m'introduire librement chez elle : mon invention, celle de Mr de T. lui parurent admirables, nous en rimes à notre aiſe pendant quelques momens, mais je fus ſurpris que lorſque je lui parlai

de la derniere comme d'un badinage, elle insista à me le proposer sérieusement comme une chose qu'il falloit exécuter. Je lui demandai en vain où elle vouloit que je trouvasse tout d'un coup des gens propres à arrêter G. M. & à le garder fidellement ; elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque Mr de T... nous garantissoit encore une heure ; & pour réponse à mes autres objections elle me dit que je faisois le tyran, & que je n'avois pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me répetoit-elle, vous coucherez dans ses draps, & demain de grand matin vous enleverez sa maîtresse & son argent. Vous serez bien ven-

gé du pere & du fils. Je cédai à ſes inſtances, malgré les mouvemens ſecrets de mon cœur qui ſembloient me préſager une cataſtrophe malheureuſe. Je ſortis dans le deſſein de prier deux ou trois Gardes du Corps, avec leſquels Leſcaut m'avoit mis en liaiſon, de ſe charger du ſoin d'arrêter G. M. Je n'en trouvai qu'un au logis, mais c'étoit un homme entreprenant qui n'eut pas plûtôt ſçû de quoi il étoit queſtion, qu'il m'aſſura du ſuccès; il me demanda ſeulement dix piſtoles pour récompenſer trois ſoldats aux Gardes qu'il prit la réſolution d'employer en ſe mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les aſſembla en moins d'un quart d'heure, je l'attendois

à la maiſon ; & lorſqu'il fut de retour avec ſes aſſociez, je le conduiſis moi-même au coin d'une rue par où G. M. devoit néceſſairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder ſi étroitement juſqu'à ſept heures du matin, que je puſſe être aſſuré qu'il ne lui échaperoit pas. Il me dit que ſon deſſein étoit de le conduire à ſa chambre, & de l'obliger à ſe deshabiller, & à ſe coucher dans ſon lit, tandis qu'il paſſeroit la nuit à boire & à jouer avec ſes trois braves. Je demeurai avec eux juſqu'au moment que je vis paroître G. M. & je me retirai alors quelques pas au-deſſous, dans un endroit obſcur, voulant être témoin d'une ſcene ſi extraor-

dinaire. Le Garde du Corps l'aborda le piſtolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à ſa vie, ni à ſon argent, mais que s'il faiſoit la moindre difficulté de le ſuivre, ou s'il jettoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G. M. le voyant ſoutenu par trois Soldats, & craignant ſans doute la bourre du piſtolet, ne fit pas de réſiſtance. Je le vis emmener comme un mouton. Je retournai auſſi-tôt chez Manon, & pour ôter tout ſoupçon aux domeſtiques, je lui dis en entrant qu'il ne falloit pas attendre Mr de G. M. pour ſouper, qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ſes excuſes, & ſouper

avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur auprès d'une si belle Dame. Elle seconda adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table, nous y prîmes un air grave tant que les laquais demeurerent à nous servir : les ayant enfin congediez, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit, mais étant rentré doucement par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G. M. comme j'avois rempli sa place à table. Notre mauvais génie travailloit pendant ce tems-là

à nous perdre. Nous étions dans l'yvreſſe du plaiſir, & le glaive étoit ſuſpendu ſur nos têtes. Le fil qui le ſoutenoit alloit ſe rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonſtances de notre ruine, il faut en éclaircir la cauſe.

G. M. étoit ſuivi d'un laquais, lorſqu'il avoit été arrêté par le Garde du Corps. Ce garçon effrayé de l'avanture de ſon Maître, retourna en fuyant ſur ſes pas, & la premiere démarche qu'il fit pour le ſecourir, fut d'aller avertir le vieux G. M. de ce qui venoit d'arriver. Une ſi fâcheuſe nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, & il étoit d'une extrême vivacité pour ſon âge. Il voulut

lut ſçavoir d'abord du laquais tout ce que ſon fils avoit fait l'après-midi ; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maiſon ſuſpecte. Celui ci qui croyoit ſon maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour aider à ſon ſalut, découvrit tout ce qu'il ſçavoit de ſon amour pour Manon, & de la dépenſe qu'il avoit faite pour elle, la maniere dont il avoit paſſé l'après-midi dans ſa maiſon juſqu'aux environs de neuf heures, ſa ſortie, & le malheur de ſon retour. C'en fut aſſez pour faire ſoupçonner au vieillard que l'affaire de ſon fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du

soir, il ne balança point à se rendre aussi tôt chez Mr le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les Escouades du Guet; & lui en ayant demandé une pour le faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avoit été arrêté: il visita tous les endroits de la ville où il esperoit de le pouvoir trouver; & n'ayant pû découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maîtresse, où il se figura qu'il pouvoit être retourné. J'allois me mettre au lit, lorsqu'il arriva; la porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point fraper à celle de la rue; mais étant entré, suivi de deux Archers, & s'étant informé inutilement de ce

qu'étoit devenu ſon fils, il lui prit envie de voir ſa maîtreſſe, pour tirer d'elle quelque lumiere. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ſes Archers ; nous étions prêts à nous mettre au lit ; il ouvre la porte, & il nous glace le ſang par ſa vûe. O Dieu ! c'eſt le vieux G. M. dis-je à Manon. Je ſaute ſur mon épée. Elle étoit malheureuſement entortillée de mon ceinturon. Les Archers qui virent mon mouvement, s'approcherent aſſez tôt pour me la ſaiſir. Un homme en chemiſe eſt ſans réſiſtance. Ils m'ôterent tous les moyens de me défendre. G. M. quoique troublé par ce ſpectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aiſément Manon. Eſt-ce une illuſion, nous dit-il gra-

vement ! ne vois-je point le Chevalier des Grieux & Manon Lescaut ? J'étois si enragé de honte & de douleur que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler pendant quelque tems diverses pensées dans sa tête ; & comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colere, il s'écria en s'adressant à moi : ah ! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils ! Cette injure me piqua vivement. Vieux scelerat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'eſt par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux Archers, il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils ; je le ferai pendre demain s'il ne m'aprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre, repris-je ? infame !

ce ſont tes pareils qu'il faut chercher au gibet ; aprens que je ſuis d'un ſang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je ſçais ce qui eſt arrivé à ton fils, & ſi tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il ſoit demain, & je te promets le même ſort après lui. Je commis une imprudence, en lui confeſſant que je ſçavois où étoit ſon fils ; mais l'excès de ma colere me fit faire cette indiſcrétion. Il appella auſſitôt cinq ou ſix autres Archers qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'aſſurer de tous les domeſtiques de la maiſon. Ha ! Monſieur le Chevalier, reprit-il, d'un ton railleur, vous ſçavez où eſt mon fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez

que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussitôt la faute que j'avois commise. Il s'aprocha de Manon, qui étoit assise sur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avoit sur le pere & sur le fils, & sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiaritez avec elle. Garde-toi de la toucher ! m'écriai-je ; il n'y auroit rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit en laissant trois Archers dans la chambre, ausquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne sçai quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui aprenant

où étoit son fils. Je méditois en m'habillant, si ce n'étoit pas le meilleur parti que je pusse prendre ; mais s'il étoit dans cette disposition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorsqu'il y revint ; il étoit allé interroger les domestiques de Manon que les Archers avoient arrêtez. Il ne put rien aprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son fils ; mais lorsqu'il sçut que Marcel nous avoit servis auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidéle, mais simple, & grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G M. lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible, qu'il s'imagina qu'on al-

loit le conduire à la potence ou sur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G. M. se persuada là-dessus qu'il y avoit quelque chose dans nos affaires de plus sérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusques-là de se le figurer. Il offrit à Marcel non seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Le malheureux lui aprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entierement les changemens que nous y avions fait à Paris; mais il avoit été informé en partant de Chaillot du plan

de l'entrepriſe & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vûe étoit de duper ſon fils, & que Manon devoit recevoir ou avoit déja reçu dix mille francs, qui ſelon notre projet ne retourneroient jamais aux heritiers de la maiſon de G. M.

Après cette découverte, le Vieillard emporté remonta bruſquement dans notre chambre. Il paſſa ſans parler dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la ſomme & les bijoux. Il revint à nous avec un viſage enflammé, & nous montrant ce qu'il lui plût de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles & les bracelets : les reconnoiſſez-vous ;

lui dit-il, avec un ſouris mocqueur; ce n'étoit pas la premiere fois que vous les euſſiez vûs. Ce ſont les mêmes ſur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle, je me le perſuade aiſément. Les pauvres enfans! ajouta-t'il, ils ſont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais ils ſont un peu fripons. Mon cœur crevoit de rage à ce diſcours inſultant. J'aurois donné pour être libre un moment..... Juſte ciel! que n'aurois-je pas donné! Enfin je me fis violence pour lui dire avec une modération qui n'étoit qu'un rafinement de fureur; finiſſons, Mr, ces inſolentes railleries; de quoi eſt-il queſtion? voïons, que prétendez-vous faire de nous? Il eſt queſtion, Mr le Chevalier, me répondit-il, d'aller

de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain, nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'eſpere que vous me ferez la grace à la fin de m'aprendre où eſt mon fils. Je compris ſans beaucoup de réflexions que c'étoit une choſe d'une terrible conſéquence pour nous que d'être une fois renfermez au Châtelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier ſous le poids de ma fortune, & flater mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque choſe par la ſoumiſſion. Je le priai d'un ton honnête de m'écouter un moment. Je me rends juſtice, Mr, lui dis-je, je conſeſſe que la jeuneſſe m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes aſſez bleſ-

ſé pour vous plaindre ; mais ſi vous connoiſſez la force de l'amour ; ſi vous pouvez juger de ce que ſouffre un malheureux jeune homme à qui l'on enleve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaiſir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirez aſſez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'eſt beſoin ni de priſon, ni de ſuplice pour me forcer à vous découvrir où eſt Mr votre fils. Il eſt en ſûreté ; mon deſſein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenſer, je ſuis prêt à vous nommer le lieu où il paſſe tranquillement la nuit, ſi vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Ce vieux Tigre loin d'être touché de ma priere, me tour-

na le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots pour me faire comprendre qu'il sçavoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouveroit assez, puisque je ne l'avois pas assassiné. Conduisez-les au petit Châtelet, dit-il aux Archers, & prenez garde que le Chevalier ne vous échape. C'est un rusé qui s'est déja sauvé de St Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O Ciel! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me reduit au dernier désespoir. Les

Archers nous prierent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient un carosse tout prêt à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venez ma chere Reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de votre sort. Il plaira peut-être au Ciel de nous rendre quelque jour plus heureux. Nous partîmes dans le même carosse. Elle se mit dans mes bras; je ne l'avois pas entendu ouvrir la bouche depuis le premier moment de l'arrivée de G. M. mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrois jamais de mon sort, tant qu'elle continueroit à m'aimer. Ce n'est

pas moi qui suis à plaindre, continuai-je, quelques mois de prison ne m'effraïent nullement, & je préfererai toujours le Châtelet à S. Lazare ; mais c'est pour toi, ma chere ame, que mon cœur s'intéresse : quel sort pour une créature aussi charmante que toi ! Ciel ! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ! Pourquoi ne sommes-nous pas nez l'un & l'autre avec des qualitez conformes à notre misére ? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Hélas ! quel triste usage en faisons-nous ? tandis que tant d'ames basses, & dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune ! Ces réflexions me pénétroient de douleur ; mais ce n'étoit rien

en comparaiſon de celles que me cauſoit la penſée de l'avenir ; car je ſechois de crainte pour Manon. Elle avoit déja été à l'Hôpital, & quand elle en fût ſortie par la bonne porte, je ſçavois que les rechutes en ce genre étoient d'une conſéquence extrêmement dangereuſe. J'aurois voulu lui exprimer mes fraïeurs. J'apréhendois de lui en cauſer trop, je tremblois pour elle ſans oſer l'avertir du danger, & je l'embraſſois en ſoupirant pour l'aſſurer du moins de mon amour, qui étoit preſque le ſeul ſentiment que j'oſaſſe exprimer. Manon, lui dis-je, parlez ſincérement, m'aimerez-vous toujours ? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuſe que j'en puſſe douter. Hé bien, repris-

je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploïerai ma famille pour sortir du Châtelet, & tout mon sang ne sera utile à rien si je ne vous en tire pas aussi tôt que je serai libre. Nous arrivâmes à la prison. On nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévû. Je recommandai Manon au Concierge, en lui aprenant que j'étois un homme de quelque distinction, & lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma pauvre maîtresse avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, & de ne rien craindre tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une

partie, & je païai au Concierge ſur ce qui me reſtoit un mois de groſſe penſion par avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet : On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'aſſura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai auſſi tôt des moïens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'abſolument criminel dans mon affaire ; & ſupoſant même que le deſſein de notre vol fût prouvé par la dépoſition de Marcel, je ſçavois fort bien qu'on ne punit point les ſimples volontez. Je reſolus d'écrire promptement à mon pere, & de le prier de venir en perſonne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme j'ai déja dit, d'être

au Châtelet qu'à S. Lazare. D'ailleurs quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc & l'on ne fit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre ; mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner, si j'eusse sçu que mon pere devoit arriver le lendemain à Paris. Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joye extrême ; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux, & de regler sa

conduite sur la sincerité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon empriſonnement ; ſa premiere viſite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adreſſer ſa réponſe. Il ne put ſçavoir de lui ni ma demeure, ni ma condition préſente. Il en apprit ſeulement mes principales avantures, depuis que je m'étois échapé de St Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageuſement des diſpoſitions que je lui avois marquées pour le bien dans notre derniere entrevûe. Il ajouta qu'il me croïoit entierement dégagé de Manon ; mais qu'il étoit ſurpris néanmoins que je ne lui euſſe pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon pere n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quel-

que choſe qui échapoit à la pénétration de Tiberge dans le ſilence dont il ſe plaignoit, & il emploïa tant de ſoins pour découvrir mes traces, que deux jours après ſon arrivée il aprit que j'étois au Châtelet. Avant que de recevoir ſa viſite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre ſitôt, je reçus celle de Mr le Lieutenant de Police ; ou pour expliquer les choſes par leur nom, je ſubis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches ; mais ils n'étoient ni durs ni déſobligeans. Il me dit avec douceur qu'il plaignoit ma mauvaiſe conduite ; que j'avois manqué de ſageſſe en me faiſant un ennemi tel que Mr de G. M. qu'à la vérité il étoit aiſé de remarquer qu'il y avoit dans mon affaire

plus d'imprudence & de légereté que de malice ; mais que c'étoit néanmoins la seconde fois que je me trouvois sujet à son tribunal, & qu'il avoit espéré que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à S. Lazare. Charmé d'avoir affaire à un Juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une maniere si respectueuse, & si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devois point me livrer trop au chagrin, & qu'il se sentoit disposé à me rendre service en faveur de ma naissance & de ma jeunesse. Je me hazardai à lui recommander Manon & à lui faire l'éloge de sa douceur & de son bon naturel. Il me répondit en riant qu'il

ne l'avoit point encore vûe ; mais qu'on la repréſentoit comme une dangereuſe perſonne. Ce mot excita tellement ma tendreſſe, que je lui dis mille choſes paſſionnées pour la défenſe de ma pauvre maîtreſſe ; & je ne pûs même m'empêcher de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour, s'écria ce grave Magiſtrat en me voïant ſorti, ne te reconcilieras-tu jamais avec la ſageſſe ?

J'étois à m'entretenir triſtement de mes idées & à réfléchir ſur la converſation que j'avois eue avec Mr le Lieutenant de Police, lorſque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre ; c'étoit mon pere. Quoique je dûſſe être

à demi préparé à cette vûe ; puiſque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laiſſai pas d'en être frapé ſi vivement, que je me ſerois précipité au fond de la terre, ſi elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embraſſer avec toutes les marques d'une extrême confuſion. Il s'aſſit ſans que ni lui, ni moi, euſſions encore ouvert la bouche. Comme je demeurois debout les yeux baiſſez, & la tête découvert ; aſſeïez-vous, Monſieur, me dit-il gravement, aſſeïez-vous. Grace au ſcandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'eſt l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par

un

un chemin infaillible. J'espere que le terme en sera bientôt la Greve, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde. Je ne répondis rien. Il continua : qu'un pere est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le deshonore ! On se console d'un malheur de fortune : le tems l'efface, & le chagrin diminue : mais quel remede contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les desordres d'un fils vicieux, qui a perdu tous sentimens d'honneur ! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t'il ; voyez cette modestie contrefaite, & cet

air de douceur hipocrite; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race ?

Quoique je fusse obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure, Monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous, n'est nullement affectée; c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son pere, & surtout un pere irrité. Je ne prétens pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race; je me connois digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y met-

tre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'eſt l'amour, vous le ſçavez, qui a cauſé toutes mes fautes. Fatale paſſion ! Helas ! n'en connoiſſez-vous pas la force, & ſe peut-il que votre ſang qui eſt la ſource du mien, n'ait jamais reſſenti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop paſſionné, trop fidéle, & peut-être trop complaiſant pour les déſirs d'une maîtreſſe toute charmante ; voilà mes crimes. Envoyez-vous là quelqu'un qui vous deshonore. Allons, mon cher pere, ajoutai-je tendrement ; un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de reſpect, & d'af-

fection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sçauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de pere est le chef-d'œuvre de la nature; elle y regne, pour ainsi parler, avec complaisance, & elle en régle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'esprit & de bon goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Vien, mon pauvre Chevalier, me dit-il, vien m'embrasser, tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me serra d'une maniere qui me

fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici ? explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. Comme il n'y avoit rien après tout dans le gros de ma conduite qui pût me deshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une maîtresse entretenue ne passe point pour une infamie dans le siécle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincerement à mon pere le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célebres, pour en diminuer la honte. Je vis

avec une maîtreſſe, lui diſois-je, ſans être lié par les cérémonies du mariage; Mr le Duc de... en entretient deux aux yeux de tout Paris, Mr de F... en a une depuis dix ans qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jàmais eue pour ſa femme. Les deux tiers des habitans de Paris ſe font un honneur d'en avoir. J'ai uſé de quelque ſupercherie au jeu : Mr le Marquis de... & le Comte de... n'ont point d'autres revenus : Monſieur le Prince de... & Mr le Duc de... ſont les chefs d'une bande de Chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardoit mes deſſeins ſur la bourſe des deux G. M... j'aurois pû prouver auſſi facilement que je n'étois pas ſans modéles; mais il me reſtoit

trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même avec tous ceux dont j'aurois pû me proposer l'exemple : de sorte que je priai mon pere de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité, la vengeance & l'amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, sur tout d'une maniére qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui apris les sentimens de bonté que le Lieutenant de Police avoit pour moi : si vous trouvez quelques difficultez, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G. M... ainsi je crois qu'il seroit à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le

promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un deffaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette proposition, & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à sçavoir si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon pere, & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse Maîtresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis encore en garde contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G. M. que sçai-je ! Ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts; mais

je n'aurois eu qu'elle du moins; & la cruauté de mes ennemis à accuſer de mon malheur.

En me quittant mon pere alla faire une viſite à Mr de G. M. Il le trouva avec ſon fils, à qui le Garde du Corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais ſçu les particularitez de leur converſation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ſes mortels effets. Ils allerent enſemble, je dis les deux peres, chez Mr le Lieutenant de Police, à qui ils demanderent deux graces: l'une de me faire ſortir ſur le champ du Châtelet; l'autre d'enfermer Manon pour le reſte de ſes jours ou de l'envoyer en Amerique. On commençoit dans ce tems-là à embarquer quantité de gens ſans aveu pour le Miſſiſi-

pi. Mr le Lieutenant de Police leur donna la parole de faire partir Manon par le premier vaisseau. Mr de G. M.... & mon pere vinrent aussi-tôt m'aporter ensemble la nouvelle de ma liberté. Mr de G. M... me fit un compliment civil sur le passé, & m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois d'avoir un tel pere, il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons & de ses exemples Mon pere m'ordonna de lui faire des excuses des injures prétendues que j'avois faites à sa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous sortîmes ensemble sans faire mention de ma Maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux Guichetiers en leur présence.

Hélas! mes triſtes recommandations euſſent été bien inutiles! L'ordre cruel étoit venu en même tems que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'Hôpital, pour y être aſſociée à quelques malheureuſes, qui étoient condamnées à ſubir le même ſort. Mon pere m'ayant obligé de le ſuivre à la maiſon ou il avoit pris ſa demeure; il étoit preſque ſix heures du ſoir, lorſque je trouvai le moment de me dérober de ſes yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avois deſſein que de faire tenir quelques rafraîchiſſemens à Manon, & de la recommander au Concierge; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point

encore eu le tems non plus de réflechir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au Concierge. Il avoit été content de ma liberalité, & de ma douceur; de sorte qu'ayant quelques sentimens de bienveillance pour moi, il me parla du sort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens sans nous entendre; à la fin s'apercevant que j'avois besoin d'une explication, il me la donna telle que j'ai déja eu horreur de vous la dire, & que j'ai encore de la répeter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible

Je tombai avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & sur moi-même, pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de désespoir & de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insuportable après la vie, que les convulsions cruelles dont

j'étois tourmenté. Cependant par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi; Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger; je jurai de m'y employer sans ménagement. Le Concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance. Hélas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon pere même est sans doute un de mes plus cruels persecuteurs, personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dure-

té, & de la barbarie marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes ! Il me conseilloit de ne point paroître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissez, laissez, répondis-je en sortant, je vous reverrai plutôt que vous ne pensez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots ; je vais travailler à le mériter. En effet, mes premieres résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G.M. & du Lieutenant de Police, & fondre ensuite à main armée sur l'Hôpital avec tous ceux que je pourrois engager à soutenir ma querelle. Mon pere lui-même eût été à peine respecté dans une vengeance qui me paroissoit si juste ; car le Concierge ne m'avoit pas

caché que lui, & G. M. étoient les auteurs de ma perte ; mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraîchi mon sang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eut exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat ! Quelle autre voye pouvois-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit

néanmoins un fondement néceſſaire par lequel il falloit commencer ; je ne voyois que trois perſonnes de qui j'en puſſe attendre ; Mr de T . . ; mon pere, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque choſe des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunitez ; mais ce n'eſt point dans le déſeſpoir qu'on garde des ménagemens. J'allai ſur le champ au Seminaire de St Sulpice, ſans m'embaraſſer ſi j'y ſerois reconnu. Je fis apeller Tiberge. Ses premieres paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernieres avantures. Cela me fit changer le deſſein que j'avois de l'attendrir par la compaſſion. Je lui parlai en général du plaiſir que j'avois

eu de revoir mon pere, & je le priai en ſuite naturellement de me prêter quelque argent, ſous prétexte de payer avant mon départ de Paris quelques dettes que je ſouhaitois de tenir inconnues. Il me préſenta auſſitôt ſa bourſe. Je pris cinq cens livres ſur ſix cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chez Mr de T. je n'eus point de réſerve avec lui. Je lui fis l'expoſition de mes malheurs, & de mes peines; il en ſçavoit déja juſqu'aux moindres circonſtances par le ſoin qu'il avoit eu de ſuivre l'avanture du jeune G. M. Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorſque je lui demandai ſes conſeils ſur les moyens de dé-

livrer Manon ; il me répondit triſtement, qu'il y voyoit ſi peu de jour, qu'à moins d'un ſecours extraordinaire du Ciel, il falloit renoncer à l'eſpérance ; qu'il avoit paſſé exprès à l'Hôpital depuis qu'elle y étoit renfermée ; qu'il n'avoit pû obtenir lui-même la liberté de la voir ; que les ordres du Lieutenant de Police étoient de la derniere rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuſe bande où elle devoit entrer, étoit deſtinée à partir le ſurlendemain du jour où nous étions. J'étois ſi conſterné de ſon diſcours, qu'il eût pû parler une heure ſans que j'euſſe ſongé à l'interrompre. Il continua à me dire, qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet pour ſe donner plus de fa-

cilité à me ſervir, lorſqu'on le croiroit ſans liaiſon avec moi ; que depuis quelques heures que j'en étois ſorti, il avoit eu beaucoup de chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit ſouhaité de me voir promptement pour me donner le ſeul conſeil dont il ſembloit que je puſſe eſperer du changement dans le ſort de Manon ; mais un conſeil dangereux, & auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût eu part ; c'étoit de choiſir quelques braves qui euſſent le courage d'attaquer les Gardes de Manon ; lorſqu'ils ſeroient ſortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlaſſe de mon indigence. Voilà cent piſtoles, me dit-il, en me préſentant une bourſe, qui

pourront vous être de quelque usage. Vous me les remettrez lorsque la fortune aura retabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai pour lui marquer ma reconnoissance, toute la vivacité que mon affection me laissoit de reste. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à esperer par la voye des interceſſions auprès du Lieutenant de Police. Il me dit qu'il y avoit pensé; mais qu'il croïoit cette ressource très-simple, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit se deman-

der ſans motif, & qu'il ne voyoit pas bien duquel on pourroit ſe ſervir pour faire un interceſſeur d'une perſonne grave, & puiſſante ; que ſi l'on pouvoit ſe flatter de quelque choſe de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faiſant changer de ſentiment à Mr de G. M. & à mon pere, & en les engageant à prier eux-mêmes Mr le Lieutenant de Police de revoquer ſa Sentence. Il s'offrit à faire tous ſes efforts pour gagner le jeune G. M. quoiqu'il le crût un peu refroidi à ſon égard par quelques ſoupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occaſion de notre affaire ; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'eſprit de mon pere.

Ce n'étoit pas une légere

entrepriſe pour moi ; je ne dis pas ſeulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre ; mais par une autre raiſon qui me faiſoit même redouter ſes aproches ; je m'étois dérobé de ſon logis contre ſes ordres, & j'étois fort réſolu de n'y pas retourner depuis que j'avois appris la triſte deſtinée de Manon. J'appréhendois avec ſujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, & qu'il ne me reconduisît de même en Province. Mon frere aîné avoit uſé autrefois de cette méthode : Il eſt vrai que j'étois devenu plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raiſon contre la force. Cependant je trouvois une voïe qui me ſauvoit du danger ; c'étoit de le faire appeller dans un endroit public, & de

m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussi-tôt ce parti. M. de T... s'en alla chez G. M. & moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon pere qu'un Gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir parce qu'il commençoit à faire nuit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas pour le moins sans parler. Il s'imaginoit bien sans doute que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois. Enfin j'ouvris la bouche : Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon

bon pere. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Auſſi le Ciel m'eſt-il témoin que j'ai pour vous tous les ſentimens du fils le plus tendre & le plus reſpectueux ; mais il me ſemble.... que votre rigueur... Hé bien, ma rigueur, interrompit mon pere, qui trouvoit ſans doute que je parlois lentement pour ſon impatience : Ah ! Monſieur, repris-je, il me ſemble que votre rigueur eſt extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuſe Manon. Vous vous en êtes rapporté à Mr de G. M. Sa haine vous l'a repréſentée ſous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuſe idée : Cependant c'eſt la plus douce & la plus

aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t'il plû au Ciel de vous inſpirer l'envie de la voir un moment! Je ne ſuis pas plus ſûr qu'elle eſt charmante, que je le ſuis qu'elle vous l'auroit parue. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez deteſté les noirs artifices de G. M. Vous auriez eu compaſſion d'elle & de moi. Helas! J'en ſuis ſûr. Votre cœur n'eſt pas inſenſible, vous vous ſeriez laiſſé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir ſi-tôt. Il vouloit ſçavoir à quoi j'avois deſſein d'en venir par un diſcours ſi paſſionné. A vous demander la vie, repondis-je, que je ne puis conſerver un moment, ſi Manon part une fois pour l'Ame-

rique. Non, non, me dit-il d'un ton ſevere, j'aime mieux te voir ſans vie que ſans ſageſſe & ſans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras; ôtez-la moi cette vie odieuſe & inſuportable : Car dans le déſeſpoir où vous me jettez, la mort ſera une faveur pour moi : C'eſt un préſent digne de la main d'un pere. Je ne te donnerois que ce que tu mérites, repliqua-t'il. Je connois bien des peres qui n'auroient pas attendu ſi long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'eſt ma bonté exceſſive qui t'a perdu. Je me jettai à ſes genoux : Ah ! s'il vous en reſte encore, lui dis-je en les embraſſant, ne vous endurciſſez donc pas contre mes pleurs. Songez que je ſuis

votre fils ..... Helas ! souvenez-vous de ma mere. Vous l'aimiez si tendrement. Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare quand on a une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse, & la douleur ? Ne me parle pas davantage de ta mere, reprit-il d'une voix irritée, ce souvenir échauffe mon indignation. Tes desordres la feroient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t'il, il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. Le ton sec & dur avec lequel il

m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon desespoir, lui dis-je, en me forçant à vous désobéir: Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort que vous apprendrez bien-tôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentimens de pere. Comme je me tournois pour le quitter: Tu refuses donc de me suivre, s'écria-t-il avec une vive colére? Va, cours à ta perte. Adieu fils ingrat & rebelle.

Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, pere barbare & dénaturé.

Je sortis aussi-tôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux, jusqu'à la maison de Mr de T. Je levois en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les puissances celestes. O Ciel! disois-je, serez-vous aussi impitoyable que les hommes? je n'ai plus de secours à attendre que de vous. Mr de T. n'étoit point encore retourné chez lui; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réussi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abatu. Le jeune G. M. quoique moins irrité que son pere contre Manon & contre moi, n'avoit pas vou-

lu entreprendre de le ſolliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu par la crainte qu'il avoit lui-même de ce Vieillard vindicatif, qui s'étoit déja fort emporté contre lui, en lui reprochant ſes deſſeins de commerce avec Manon. Il ne me reſtoit donc que la voye de la violence, telle que Mr de T. m'en avoit tracé le plan; j'y réduiſis toutes mes eſpérances. Elles ſont bien incertaines, lui dis-je; mais la plus ſolide & la plus conſolante pour moi eſt celle de périr du moins dans l'entrepriſe. Je le quittai en le priant de me ſecourir par ſes vœux, & je ne penſai plus qu'à m'aſſocier des camarades à qui je puſſe communiquer une étincelle de mon courage & de ma réſolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le même Garde du Corps, que j'avois employé pour arrêter G. M. j'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joye de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit effectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultez ; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois Soldats aux Gardes dont il s'étoit servi dans la derniere oc-

caſion, comme de trois braves à l'épreuve. Mr de T. m'avoit informé exactement du nombre des Archers qui devoient conduire Manon, ils n'étoient que ſix. Cinq hommes hardis, & réſolus ſuffiſoient pour donner l'épouvante à ces miſerables, qui ne ſont point capables de ſe défendre honorablement, lorſqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté: comme je ne manquois point d'argent, le Garde du Corps me conſeilla de ne rien ménager pour aſſurer le ſuccès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit il, avec des piſtolets, & chacun un mouſqueton. Je me charge de prendre demain le ſoin de ces préparatifs. Il faudra auſſi trois habits communs

pour nos Soldats qui n'oſeroient paroître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du Régiment. Je lui mis entre les mains les cent piſtoles que j'avois reçûes de Mr de T. Elles furent employées le lendemain juſqu'au dernier ſol. Les trois Soldats paſſerent en revûe devant moi. Je les animai par de grandes promeſſes ; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire préſent à chacun de dix piſtoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'Hôpital, pour s'inſtruire par ſes propres yeux du moment auquel les Archers partiroient avec leur proye. Quoique je n'euſſe pris cette précaution que par un excès d'inquiétudes &

de prévoyance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orleans; cependant je fus informé par le raport du Soldat aux Gardes qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre de Grace qu'elle devoit partir pour l'Amerique. Nous nous rendîmes aussi-tôt à la porte S. Honoré, observant de marcher par des rues differentes. Nous nous réunîmes au bout du Fauxbourg; nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à dé-

couvrir les ſix Gardes, & les deux miſérables voitures que vous vîtes à Paſſy, il y a environ deux ans. Ce ſpectacle faillit à m'ôter la force, & la connoiſſance. O fortune, m'écriai-je, fortune cruelle! Accorde moi ici du moins la mort ou la victoire. Nous tînmes conſeil un moment ſur la maniere dont nous ferions notre attaque. Les Archers n'étoient gueres plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en paſſant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le Garde du Corps fut d'avis de prendre cette voye pour les ſurprendre en fondant tout d'un coup ſur eux. J'aprouvai ſa penſée, & je fus le premier à piquer mon cheval : mais la fortune

avoit rejetté impitoyablement mes vœux. Les Archers voyant cinq Cavaliers courir vers eux, ne douterent point que ce ne fut pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs bayonnettes, & leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vûe qui ne fit que nous animer le Garde du Corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêterent comme de concert, & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournerent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abatue. Dieux! Me dit le Garde du Corps, qui paroissoit aussi éperdu que moi de cette infame désertion, qu'allons nous faire, nous ne

sommes plus que deux. J'avois perdu la voix de fureur, & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma premiere vengeance ne devoit pas s'employer à la poursuite & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, & je jettois les yeux de l'autre côté sur les Archers ; s'il m'eût été possible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage. Je les dévorois tous ensemble. Le Garde du Corps qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit il, il y auroit de la folie à attaquer six hommes aussi bien armez que nous, & qui paroissent nous attendre de pied

ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les Archers ne sçauroient faire de grandes journées avec deux pésantes voitures, nous les rejoindrons demain sans peine. Je fis un moment de réflexion sur ce parti ; mais ne voyant de tous côtez que des sujets de déseſpoir, je pris une résolution véritablement déseſperée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services ; & loin d'attaquer les Archers, je résolus d'aller avec soumission les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre de Grace, & passer ensuite au delà des mers avec elle. Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au Garde

du Corps, je n'ai plus de fond à faire ſur perſonne Je n'attens plus rien ni de la fortune ni du ſecours des hommes. Mes malheurs ſont au comble, il ne me reſte plus que de m'y ſoumettre. Ainſi je ferme les yeux à toute eſpérance. Puiſſe le Ciel récompenſer votre généroſité. Adieu, je vais aider mon mauvais ſort à conſommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ſes efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laiſſer ſuivre mes réſolutions, & de me quitter ſur le champ, de peur que les Archers ne continuaſſent à croire que notre deſſein étoit de les attaquer.

J'allai ſeul vers eux d'un pas lent, & le viſage ſi conſ-

terné, qu'ils ne dûrent rien trouver d'effrayant dans mes aproches. Ils ſe tenoient néanmoins en poſture de défenſe. Raſſurez-vous, Meſſieurs, leur dis-je, en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priai de continuer leur chemin ſans défiance, & je leur appris en marchant les faveurs que j'attendois d'eux. Ils conſulterent enſemble de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller ſur leurs captives étoient d'une extrême rigueur ; que je lui paroiſſois néanmoins ſi joli homme, que lui & ſes compagnons ſe re-

lâcheroient un peu de leur devoir ; mais que je devois bien comprendre qu'il falloit qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien, me dit l'Archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas desſein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginerent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme qui me laissoit chercher un peu de passe tems avec les créatures ; mais lorsqu'ils crûrent s'être aperçûs

que j'étois amoureux, ils augmenterent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mante où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route, ou quelle impression sa vûe fit sur moi, lorsque j'eus obtenu des Gardes la liberté d'aprocher de son chariot ? Ah les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentimens du cœur; mais figurez-vous ma pauvre Maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête apuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle, & mouillé d'un

ruiſſeau de larmes qui ſe faiſoient un paſſage au travers de ſes paupieres ; quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermez. Elle n'avoit pas même eu la curioſité de les ouvrir, lorſqu'elle avoit entendu le bruit de ſes Gardes qui craignoient d'être attaquez. Son linge étoit ſale, & dérangé, ſes mains délicates expoſées à l'injure de l'air ; enfin tout ce compoſé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroiſſoit dans un deſordre, & un abattement inexprimable. J'employai quelque tems à la conſiderer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois ſi peu à moi-même, que je fus ſur le point pluſieurs fois de tomber dangereuſement. Mes ſoupirs &

mes exclamations fréquentes, m'attirerent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa premiere attitude. Je priai les Archers d'arrêter un moment par compassion, ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante, & si affoiblie, qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue, ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems là de mes pleurs, & ne pouvant proferer moi-même une seule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus tris-

qu'elle me disoit que je ne pouvois esperer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvois ma felicité dans ses regards, & dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu à la verité tout ce que le reste des hommes estime, mais j'étois le maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amerique; que m'importoit-il en quel endroit vivre si j'étois assuré d'yêtre heureux en y vivant avec ma maîtresse? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans fidéles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre pere, mere, parens, amis, richesses & felicité? Si quelque chose me causoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'in-

l'indigence. Je me ſuppoſois déja avec elle dans une region inculte & habitée par des Sauvages. Je ſuis bien ſûr, diſois-je, qu'il ne ſçauroit y en avoir d'auſſi cruels que G. M. & mon pere. Ils nous laiſſeront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait ſont fidéles, ils ſuivent les loix de la nature. Ils ne connoiſſent ni les fureurs de l'avarice qui poſſedent G. M. ni les idées fantaſtiques de l'honneur qui m'ont fait un ennemi de mon pere. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de ſimplicité qu'eux. J'étois donc tranquile de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées Romaneſques par raport aux beſoins communs de la vie. J'avois éprou-

tinuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me reduisirent bien-tôt à la derniere indigence. L'amour d'ailleurs ne me permettoit gueres de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir auprès de Manon, & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entiere des jours. Enfin ma bourse étant toute à fait vuide, je me trouvai exposé aux caprices, & à la brutalité de six miserables qui me traitoient avec une hauteur insuportable. Vous en futes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié à la vûe de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre

cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, & les Archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'esperois. Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avoit point encore eû le tems de me répondre. Je m'informai exactement quel jour je pourrois attendre sa lettre. Ce ne pouvoit être que deux jours après; & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter quel fut mon désespoir : Quoi ? dis-je, dans le malheur même il faudra toujours que je sois distingué par des excès ?

Manon répondit, Helas! une vie ſi malheureuſe mérite-t'elle le ſoin que nous en prenons? Mourons au Havre, mon cher Chevalier, finiſſons tout d'un coup nos miſeres. Irons-nous les traîner dans un païs inconnu, où nous devons nous attendre ſans doute à des extrêmitez horribles, puiſqu'on a eu deſſein de m'en faire un ſuplice? Mourons, me repeta-t'elle, ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre ſort dans les bras d'un amante plus heureuſe. Non, non, lui dis-je, c'eſt pour moi un ſort digne d'envie que d'être malheureux avec vous. Son diſcours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ſes maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquil.

le pour lui ôter ces funeſtes penſées de mort & de déſeſpoir. Je réſolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé dans la ſuite que rien n'eſt plus capable d'inſpirer du courage à une femme que l'intrepidité d'un homme qu'elle aime.....

Voïant que je n'avois point de ſecours à attendre de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai joint à ce qui me reſtoit encore de vos liberalitez, me compoſa la petite ſomme de dix-ſept piſtoles. J'en employai ſept à l'achat de quelques ſoulagemens néceſſaires à Manon, & je ferrailles dix autres avec ſoin comme le fondement de notre fortune & de nos eſpérances en Amerique. Je n'eus point de peine à me faire re-

cevoir dans le vaisseau. On cherchoit de touscôtez de jeunes gens qui fussent disposez à se joindre volontairement à la Colonie. Le passage, & la nourriture me furent accordez gratis. La poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable de l'attendrir sans doute au dernier point; puisqu'elle lui fit prendre une résolution qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendresse & de générosité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent nous fut continuellement favorable. J'obtins du Capitaine un lieu à part pour Manon, & pour moi. Il eût la bonté de nous regarder d'un autre œil que le commun

de nos misérables associez. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour, & pour m'attirer de lui quelque considération je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crûs pas me rendre coupable d'un mensonge honteux en lui disant que j'étois marié à Manon. Il fit semblant de le croire, & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eût soin de nous faire nourrir honnêtement, & les égards qu'il eût pour nous servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misere. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien, & cette vûe jointe au vif ressentiment de

l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus legers besoins, que c'étoit entre elle & moi une perpetuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire plus nous avancions vers l'Amerique, plus je sentois mon cœur s'élargir, & devenir tranquille; si j'eusse pû m'assurer de n'y manquer des nécessitez absolues de la vie, j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le païs ne nous offrit rien d'agréable à la premiere vûe. C'étoient des campagnes sté-

siles, & inhabitées, où l'on voïoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le Capitaine aïant fait décharger quelques pieces de notre artillerie, nous ne fûmes pas longtems sans appercevoir une troupe de Citoïens du nouvel Orleans qui s'aprocherent de nous avec de vives marques de joïe. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée de ce côté-là par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du Ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient pour nous faire mille questions sur l'état de la France & sur les differentes Provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme

leurs freres, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur misere & leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fûmes surpris de découvrir en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabannes. Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du Gouverneur nous parût un peu distinguée par sa hauteur, & par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels regne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentez à lui. Il s'entretint long-tems en secret avec le Capitaine, & revenant ensui-

te à nous, il considera l'une après l'autre toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente, car nous en avions trouvé au Havre une autre bande qui y étoit à attendre la nôtre. Le Gouverneur les ayant long-tems examinées, fit apeller divers jeunes gens de la ville qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, & le reste fut tiré au sort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorsqu'il eût ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle & moi. J'apprens du Capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariez & qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'en-

tre point dans les raiſons qui ont cauſé votre malheur ; mais s'il eſt vrai que vous ayez autant de ſçavoir vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre ſort, & vous contribuerez vous-même à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu ſauvage & déſert. Je lui répondis de la maniere que je crûs la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire avoir un logement dans la ville, & il nous retint à ſouper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politeſſe pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de queſtions en public ſur le fond de nos avantures. La converſation fut generale, & malgré notre triſteſſe

nous nous efforçames Manon & moi de continuer à la rendre agréable.

Le soir il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une miserable cabane composée de planches & de boue, qui consistoit en deux chambres de plein-pied avec un grenier au dessus. Il y avoit fait mettre deux ou trois chaises, & quelques commoditez nécessaires à la vie. Manon parut effraïée à la vûe d'une si triste demeure : C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit beaucoup plus que pour elle même Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, & elle se mit à pleurer amérement. J'entrepris d'abord de la consoler; mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle

plaignoit & qu'elle ne conſi-deroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à ſouffrir, j'affectai de mon-trer aſſez de courage, & même aſſez de joye pour lui en inſ-pirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je ? je poſſede tout ce que je deſire. Vous m'ai-mez n'eſt-ce pas ? quel autre bonheur me ſuis-je jamais propoſé ? Laiſſons au Ciel le ſoin de notre fortune. Je ne la trouve pas ſi déſeſperée. Le Gouverneur eſt un homme ci-vil, il nous a marqué de la conſidération, il ne permet-tra pas que nous manquions du néceſſaire. Pour ce qui re-garde la pauvreté de notre cabanne, & la groſſiereté de nos meubles, vous avez pû remarquer qu'il y a peu de perſonnes ici qui paroiſſent

mieux logées & mieux meublées que nous ; & puis tu es une Chimiſte admirable, ajoutai-je en l'embraſſant, tu transforme tout en or. Vous ſerez donc la plus riche perſonne de l'univers, me répondit-elle, car s'il n'y eût jamais d'amour tel que le vôtre, il eſt impoſſible auſſi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes de moi. Je me rens juſtice, continua-t'elle. Je ſens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai cauſé des chagrins que vous n'avez pû me pardonner ſans une bonté extrême. J'ai été légere & volage ; & même en vous aimant éperduement comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrate. Mais vous ne ſçauriez

croire combien je ſuis changée. Mes larmes que vous avez vû couler ſi ſouvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une ſeule fois mes malheurs pour objet. J'ai ceſſé de les ſentir auſſi-tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendreſſe & de compaſſion pour vous. Je ne me conſole point d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne ceſſe point de me reprocher mes inconſtances, & de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuſe qui n'en étoit pas digne, & qui ne païeroit pas bien avec tout ſon ſang, ajouta-t'elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a cauſées. Ses pleurs, ſon diſ-

cours, & le ton dont elle le prononça firent sur moi une impression si étonnante, que je crûs sentir une espece de division dans mon ame. Prend garde, lui dis-je, prend garde, ma chere Manon, je n'ai point assez de force pour suporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point accoûtumé à ces excès de joïe. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien; je suis assuré du cœur de Manon, il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux, je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma felicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, & je sçais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes

idées, qui changerent ma cabane en un Palais digne du premier Roi du monde. L'Amerique me parût un lieu de délices après cela. C'eſt au nouvel Orleans qu'il faut venir, diſois-je ſouvent à Manon, quand on veut goûter les vrayes douceurs de l'amour. C'eſt ici qu'on s'aime ſans intérêt, ſans jalouſie, ſans inconſtance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or, ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des tréſors bien plus eſtimables.

Nous cultivâmes ſoigneuſement l'amitié du Gouverneur. Il eût la bonté quelques ſemaines après notre arrivée de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le Fort ; quoiqu'il ne fût pas

bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, & une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échaper l'occasion de rendre service & de faire du bien à nos Voisins; cette disposition officieuse, & la douceur de nos manieres nous attirerent la confiance & l'affection de toute la Colonie. Nous fûmes en peu de tems si considerez, que nous passions pour les premieres personnes de la ville après le Gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquilité où nous

étions continuellement ; servit à nous ramener peu à peu à l'esprit des idées de pieté, & de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie ; je n'étois pas non plus de ces libertins outrez, qui se font gloire d'ajouter l'irreligion à la dépravation des mœurs. L'amour & la jeunesse avoient causé tous nos désordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge ; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations qui étoient toujours réflechies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon ; je connoissois les principes de son cœur. Elle étoit droite, & naturelle dans tous ses sentimens ; qualité qui dispose tou-

jours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une chose a notre bonheur ; c'est, lui dis-je, de le faire aprouver du Ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop bien fait l'un & l'autre pour vivre volontairement dans le crime. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer, & de nous satisfaire par une voïe légitime ; mais en Amerique où nous ne dépendons que de nous mêmes, où nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang, & de la bienséance, où l'on nous croit même mariez ; qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement, & que nous ne sanctifions notre amour par des sermens que la Religion

autoriſe ? Pour moi, ajoûtai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main ; mais je ſuis prêt à vous en renouveller le don au pied d'un Autel. Il me parût que ce diſcours la pénetroit de joïe. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai penſé mille fois depuis que nous ſommes en Amérique ? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce déſir dans mon cœur. Je n'ai point la préſomption de vous ſolliciter à m'accorder la qualité de votre épouſe. Ah ! Manon, repliquai-je, tu le ſerois bien tôt d'un Roi, ſi le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obſtacle à appréhender. J'en veux parler dès aujourd'hui

d'hui au Gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé juſqu'à ce jour. Laiſſons craindre aux amans vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indiſſolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas s'ils étoient aſſurez comme nous de porter toujours celles de l'amour. Je laiſſai Manon au comble de la joye après cette réſolution.

Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde qui n'eût aprouvé mes vûes dans les circonſtances où j'étois, c'eſt-à-dire, aſſervi fatalement à une paſſion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais ſe trouvera-t'il quelqu'un qui accuſe mes plaintes d'injuſtice, ſi je gémis de la rigueur

du Ciel à rejetter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Helas! que dis-je; à le rejetter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience lorsque je marchois aveuglement dans la route du vice; & ses plus rudes châtimens m'étoient reservez lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit du plus funeste évenement qui fût jamais.

J'allai chez le Gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler à lui, ni à personne, si j'eusse pû me promettre que son Aumônier qui étoit alors le seul Prêtre de

la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais n'osant espérer qu'il voulut s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur avoit un neveu nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché dès notre arrivée, & les occasions sans nombre qu'il avoit eu de la voir pendant neuf ou dix mois avoient tellement enflâmé sa passion, qu'il se consumoit en secret pour elle. Cependant comme il étoit persuadé avec son oncle & toute la ville que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de son amour, jusqu'au point de n'en

laiſſer rien apercevoir ; & ſon zéle s'étoit même déclaré pour moi dans pluſieurs occaſions de me rendre ſervice. Je le trouvai avec ſon oncle, lorſque j'arrivai dans le Fort. Je n'avois nulle raiſon qui m'obligeât à lui faire un ſecret de mon deſſein ; deſorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en ſa préſence. Le Gouverneur m'écouta avec ſa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon hiſtoire qu'il entendit avec plaiſir ; & lorſque je le priai d'aſſiſter à la cérémonie que je méditois, il eut la généroſité de s'engager à faire toute la dépenſe de la fête. Je me retirai fort content,

Environ une heure après je vis entrer l'Aumônier chez moi. Je m'imaginois qu'il ve-

noit me donner quelques instructions sur mon mariage ; mais après m'avoir salué froidement ; il me déclara en deux mots que Mr le Gouverneur me défendoit d'y penser, & qu'il avoit d'autres vûes sur Manon. D'autres vûes sur Manon ! lui dis-je avec un saisissement de cœur ; & quelles vûes donc, Mr l'Aumônier ? Il me répondit, que je n'ignorois pas que Mr le Gouverneur étoit le maître, que Manon ayant été envoyée de France pour la Colonie, c'étoit à lui à disposer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait jusqu'alors parce qu'il la croyoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à Mr Synnelet qui en étoit amoureux. Ma

vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fierement à l'Aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le Gouverneur, Synnelet, & toute la ville n'oseroient porter la main sur mon épouse, ou ma maîtresse comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part aussi-tôt à Manon du funeste message que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque dessein medité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orleans comme au milieu de la mer; c'est-à-dire, séparez du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir! dans un païs inconnu, désert,

ou habité par des bêtes féroces, & par des Sauvages aussi barbares qu'elles. J'étois estimé dans la ville, mais je ne pouvois espérer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur pour en espérer du secours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent, j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émotion populaire étoit incertain, & si la fortune nous eût manqué, notre malheur seroit devenu sans remede. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête, j'en communiquois une partie à Manon, j'en formois de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenois un parti, je le rejettois pour en prendre un autre. Je parlois seul, je répondois tout haut à mes pensées; enfin j'étois dans une agitation que je ne

ſçaurois comparer à rien ; parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux ſur moi, elle jugeoit par mon trouble de la grandeur du péril ; & tremblant pour moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'oſoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ſa crainte. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la réſolution d'aller trouver le Gouverneur pour m'efforcer de le toucher par des conſidérations d'honneur & par le ſouvenir de mon reſpect, & de ſon affection. Manon vouloit s'opoſer à ma ſortie. Elle me diſoit en pleurant : Helas ! ils vous vont tuer ; je ne vous reverrai plus que mort. Je veux mourir avant vous. J'eus beſoin de quanti-

té d'efforts pour la perſuader de la néceſſité où j'étois de ſortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me verroit de retour en un moment. Elle ignoroit, & moi auſſi que c'étoit ſur elle-même que devoit tomber toute la colere du Ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au Fort. Le Gouverneur étoit avec ſon Aumônier. Je m'abaiſſai pour le toucher à des ſoumiſſions qui m'auroient fait mourir de honte, ſi je les euſſe faites pour toute autre cauſe. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impreſſion certaine ſur un cœur qui n'eſt pas celui d'un Tigre féroce & cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponſes

qu'il répeta cent fois ; Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné ſa parole de l'accorder à ſon neveu. J'étois réſolus de me moderer juſqu'à l'extrêmité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je conſentirois plûtôt qu'à la perte de ma Maîtreſſe.

Je fus trop perſuadé en ſortant que je n'avois rien à eſperer de cet opiniâtre Vieillard, qui ſe feroit damné mille fois pour ſon neveu. Cependant je perſiſtai dans le deſſein d'uſer juſqu'à la fin de modération, reſolu ſi l'on en venoit aux excès, de donner au nouvel Orléans une des plus ſanglantes, & des plus horribles ſcenes que l'amour ait jamais produites. Je reconnois chez

moi en méditant sur ce projet; lorsque le sort qui vouloit hâter ma ruine me fit rencontrer Synnelet. Il sût dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave; il vint à moi, ne me cherchez vous pas, me dit-il? Je connois que mes desseins vous offensent, & j'ai bien prévû qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos differens. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croiserent, je le blessai, & je le désarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie, & de renoncer à Ma-

non. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un & l'autre ; mais un ſang généreux ne ſe dément jamais. Je lui jettai ſon épée. Recommençons, lui dis-je, & ſongez que c'eſt ſans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confeſſer que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de ſalle à Paris. L'amour conduiſoit mon épée. Synnelet ne laiſſa pas de me percer le bras d'outre en outre ; mais je le pris ſur le tems, & je lui fournis un coup ſi vigoureux qu'il tomba à mes pieds ſans mouvement.

Malgré la joye que donne la victoire après un combat mortel, je réflechis auſſi-tôt ſur les conſéquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi ni

grace, ni délai de ſuplice à eſpérer. Connoiſſant comme je faiſois la paſſion du Gouverneur pour ſon neveu, j'étois aſſuré que ma mort ne ſeroit pas differée d'une heure après la connoiſſance de la ſienne. Quelque preſſante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cauſe de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, ſon péril, & la néceſſité de la perdre me troubloient juſqu'à répandre de l'obſcurité ſur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le ſort de Synnelet; une prompte mort me ſembloit le ſeul remede de mes peines. Cependant ce fut cette penſée même qui me fit rapeller vivement mes eſprits, & qui me rendit capable de prendre

une réſolution. Quoi ! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines ? Il y en a donc que j'apréhende plus que la perte de ma chere Maîtreſſe ? Ah ! ſouffrons toutes celles auſquelles il faut m'expoſer pour la ſecourir, & remettons à mourir après les avoir ſouffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi, j'y trouvai Manon à demi morte de frayeur, & d'inquiétude. Ma préſence la ranima. Je ne pouvois lui cacher, ni même diminuer le terrible accident qu'il venoit de m'arriver. Elle tomba ſans connoiſſance entre mes bras au récit de la mort de Synelet & de ma bleſſure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le ſentiment.

J'étois à demi mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à ſa ſûreté, ni à la mienne. Manon, que ferons-nous, lui dis-je, lorſqu'elle eût repris un peu ſes forces! Helas, qu'allons-nous faire? Il faut néceſſairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville? Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuſe, & moi je vais loin de vous chercher la mort parmi les Sauvages, ou entre les griffes des bêtes féroces. Elle ſe leva malgré ſa foibleſſe, & elle me prit par la main pour me conduire vers la porte; fuyons enſemble, me dit-elle, ne perdons pas un inſtant. Le corps de Symmelet peut avoir été trouvé par hazard, nous n'aurions pas le tems de nous éloi-

gner de la ville; mais, chere Manon, repris-je toute éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque reſſource? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici ſans moi, & que je porte volontairement ma tête au Gouverneur? Cette propoſition ne fit qu'augmenter ſon ardeur à partir. Il fallut la ſuivre. J'eus encore aſſez de préſence d'eſprit en ſortant pour prendre quelques liqueurs que j'avois dans ma chambre, & toutes les proviſions que je pûs faire entrer dans mes poches, nous dîmes à nos domeſtiques qui étoient dans la chambre voiſine que nous partions pour la promenade du ſoir, nous avions cette coûtume tous les jours, & nous nous éloignâmes de la ville

plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique j'euſſe été ſi irréſolu ſur le lieu de notre retraite, je ne laiſſois pas d'avoir deux eſpérances, ſans leſquelles j'aurois préferé la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis aſſez de connoiſſance du pays depuis près de dix mois que j'étois en Amerique, pour ne pas ignorer de quelle maniere on aprivoiſoit les Sauvages. On pouvoit ſe mettre entre leurs mains ſans courir à une mort certaine. J'avois même apris quelques mots de leur langue, & quelques-unes de leurs coûtumes dans les diverſes occaſions que j'avois eues de les voir. Avec cette triſte reſſource j'en

avois une autre du côté des Anglois, qui ont comme nous un établiſſement dans cette partie du nouveau monde ; mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverſer pour aller chez eux de ſteriles campagnes de pluſieurs journées de largeur, & quelques montagnes ſi hautes, & ſi eſcarpées que le chemin en paroiſſoit difficile aux hommes les plus groſſiers & les plus vigoureux. Je me flattois néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux reſſources ; des Sauvages pour aider à nous conduire, & des Anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes auſſi long-tems que le courage de Manon pût la ſoutenir, c'eſt-à-dire, environ deux lieues ;

car cette Amante incomparable refusa absolument de s'arrêter plûtôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déja nuit. Nous nous assimes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pû trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pensée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontez. J'aurois achevé de l'accabler mortellement si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise, & sans danger avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses désirs. Je reçus ses soins en silence, & avec hon-

te ; mais lorſqu'elle eut ſatisfait ſa tendreſſe, avec quelle ardeur la mienne ne prit elle pas ſon tour ! Je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure, en les mettant ſous elle. Je la fis conſentir malgré elle à me voir employer à ſon uſage tout ce que je pûs imaginer de moins incommode. J'échauffai ſes mains par mes baiſers ardens, & par la chaleur de mes ſoupirs. Je paſſai la nuit toute entiere à veiller auprès d'elle, & à prier le Ciel de lui accorder un ſommeil doux & paiſible. O Dieu ! que mes vœux étoient vifs & ſinceres ? & par quel rigoureux jugement aviez-vous réſolu de ne les pas exaucer ?

Pardonnez ſi j'acheve en peu de mots un récit qui me

tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie eſt deſtinée à le pleurer ; mais quoique je le porte ſans ceſſe dans ma mémoire, mon ame ſemble ſe reculer d'horreur chaque fois que j'entreprens de l'exprimer.

Nous avions paſſé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere Maîtreſſe endormie, & je n'oſois pouſſer le moindre ſouffle, de crainte de troubler ſon ſommeil. Je m'apperçûs dès le point du jour, en touchant ſes mains, qu'elles les avoit froides & tremblantes. Je les aprochai de mon ſein pour les échauffer. Elle ſentit ce mouvement, & faiſant un effort pour ſaiſir les miennes ; elle me dit d'une voix foible, qu'elle ſe croyoit

à sa derniere heure. Je ne pris d'abord ses paroles que pour une expression ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations que l'amour inspire. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernieres expressions. Je la perdis, je reçûs d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit, c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal & déplorable moment.

Mon ame ne suivit pas la

sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aye traîné depuis une vie languissante, & misérable. Je renonce volontairement à en mener jamais une plus heureuse.

Je demeurai deux jours & deux nuits avec la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chere Manon. Mon dessein étoit d'y mourir ; mais je fis réflexion au commencement du troisiéme jour, que son corps seroit exposé après mon trépas à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déja si proche de ma fin par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé,

que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois aportées. Je repris autant de force qu'il en falloit pour le triste office que j'allois executer. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser ; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'enveloper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore auprès

près d'elle. Je la considérai long-tems. Je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre tout ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse le visage tourné vers le sable; & fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministere, il ne sortit point une larme de mes yeux, ni de soupir de ma

bouche. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé de mourir, avoit coupé le cours à toutes les expressions du desespoir, & de la douleur ; aussi ne demeurai-je point long-temsdans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance qu'elle ne mérite point la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été raporté à la ville, & ses plaïes visitées avec soin, il se trouva non seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à

ſon oncle de quelle maniere les choſes s'étoient paſſées entre nous, & ſa généroſité le porta à publier honnêtement les effets de la mienne. On me fit chercher auſſi-tôt, & mon abſence avec Manon me fit ſoupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer ſur mes traces; mais le lendemain, & les jours ſuivans furent employez à me pourſuivre. On me trouva ſans apparence de vie ſur la foſſe de Manon, & ceux qui me découvrirent en cet état me voyant preſque nud, & ſanglant de ma bleſſure, ne douterent point que je n'euſſe été volé & aſſaſſiné. Ils me porterent à la ville. Le mouvement du tranſport réveilla en moi quelque ſen-

timent. Les soupirs que je poussai en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les vivans firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laissai pas en arrivant d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit, & comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage & de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable avanture. Synnelet malgré les transports de douleur où ce récit le jetta, eut la générosité de solliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois si foible qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans

mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une funeste maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la mort, & je m'obstinai longtems à rejetter tous les remedes; mais le Ciel après m'avoir poursuivi avec tant de rigueur, avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs & ses châtimens. Il m'éclaira des lumieres de sa grace, & il m'inspira le dessein de retourner à lui par les voyes de la pénitence. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut suivi de près par ma guérison, je me livrai entierement aux exercices de la pieté, & je continuai à remplir mon petit em-

ploi ; en attendant les vaiſſeaux de France qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amerique. J'étois réſolu de retourner dans ma patrie pour y réparer par une vie ſage & réguliere le ſcandale de ma conduite paſſée. Je pris ſoin de faire tranſporter le corps de ma chere Maîtreſſe dans un lieu honorable. Ce fut peu après cette cérémonie que me promenant ſeul un jour ſur le rivage, je vis arriver un vaiſſeau que des affaires de commerce amenoient au Nouvel Orleans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frapé d'une ſurpriſe exceſſive en reconnoiſſant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidele ami me remit de

loin malgré les changemens que la triſteſſe avoit fait ſur mon viſage. Il m'apprit que l'unique motif de ſon voyage avoit été le deſſein de me voir, & de m'engager à retourner en France; qu'ayant reçu la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en perſonne pour m'y rendre le ſervice que je lui demandois; qu'il avoit reſſenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il fût parti ſur le champ pour me ſuivre, s'il eût trouvé un vaiſſeau prêt à faire voile: qu'il en avoit cherché pendant pluſieurs mois dans divers ports, & qu'en aïant enfin rencontré un à S. Malo qui alloit à Quebec, il s'y étoit embarqué dans l'eſpé-

rance de se procurer de là un passage facile au Nouvel Orleans ; que le vaisseau Malouin ayant été pris en chemin par des Corsaires Espagnols, & conduit dans une de leurs Isles, il s'étoit échapé par adresse, & qu'après diverses courses, il avoit trouvé l'occasion du vaisseau qui venoit d'arriver pour se rendre heureusement auprès de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux & si constant. Je le conduisis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je possedois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France : & pour lui causer une joye à laquelle il ne s'attendoit pas,

je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il seroit satisfait. Il me protesta qu'une si heureuse nouvelle le dédommageoit pleinement de toutes les traverses de son voyage.

Nous avons passé quelques mois ensemble au Nouvel Orleans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France ; & nous étant enfin mis en mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours au Havre de Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris par la réponse de mon frere aîné, la triste nouvelle de la mort de mon pere. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussi-tôt dans le

dessein de me rendre auprès de cette ville chez un Gentilhomme de mes parens, où mon frere m'écrit qu'il ne manquera pas de se trouver.

FIN.

GERAU
DE
PALMFELD

TABLE

DES MATIERES contenues dans ce Volume.

A

AMOUR (L') Comment il opere des prodiges. 22. *& suiv.*

B

B.... (M. de) Comment il séduit Manon Lescaut. 91. *& suiv.*

D

D.... (le Marquis) sa com-

plaisance pour sa fille ; 2. sujet de son voyage à Rouen ; son retour de cette Ville, *là-même*. Pourquoi il entre dans un Cabaret, 5. ce qu'il y voit, *là - même & suiv.* Sa générosité, 12. *& suiv.* rencontre qu'il fait en arrivant de Londres à Calais, 15. *& suiv.*

G

G... M... (Monsieur de) le Pere, son amour pour Manon Lescaut. 151. *& suiv.* Présens qu'il lui fait, 165. Comment dupé, 169. se reconnoît dupe, 170. Ses résolutions alors. *là - même & suiv.* va à S. Lazare ; 183. *& suiv.* Comment il y est maltraité, 185 *& suiv.* Cause de sa fureur. 340 *& suiv.* 345

& suiv. 349 *& suiv.* 351. *& suiv.*

G... M... (Monsieur de) le fils, comment il devient amoureux de Manon Lescaut, 274 *& suiv.* la gagne par ses présens, 289. *& suiv.* reçoit une lettre, 309 *& suiv.* Pourquoi & par qui arrêté, 337 *& suiv.* Sa générosité, 384 *& suiv.*

Grieux (le Chevalier des) comment il fait connoissance avec le Marquis de.... 7 *& suiv.* 15 *& suiv.* Sa douceur & sa sagesse, 18 *& suiv.* A quoi destiné dans sa jeunesse, 19. Son innocence, 22. Commencement de son amour, *la même & suiv.* Sa feinte, 34 *& suiv.* Sa fuite avec sa Maîtresse, 35 Comment il fraude les droits de

l'Egliſe, 37 Cauſe de ſon chagrin, 43 *& ſuiv.* 45 *& ſuiv.* Contre-temps qui lui arrive, 50 *& ſuiv.* où conduit, 51. Ses ſoupçons contre Tiberge, 52. Sa réception de ſon pere, 55 *& ſuiv.* Diſcours qui lui perce le cœur, 60 *& ſuiv.* 66 *& ſuiv.* Excès de ſa douleur, 62 *& ſuiv.* Ses réſolutions, 76 *& ſuiv.* prend l'Etat Eccleſiaſtique, 80 Son exercice en Theologie, 83 *& ſuiv.* Viſite qu'il reçoit, 85 *& ſuiv.* Sa fuite du Séminaire, 95 reprend l'épée *la-même* Sa demeure avec ſa Maîtreſſe, 97 *& ſuiv.* Son plan de vie, 99 loue un logement à Paris, 101 *& ſuiv.* Ses réſolutions échouent; comment, 104 *& ſuiv.* perd ſon bien 107

Sujet de ſa lettre à Tiberge, 119 *& ſuiv.* Comment il devient riche en peu de tems, 132 *& ſuiv.* Malheur qui lui arrive, 140 *& ſuiv.* Lettre qu'il trouve. 145 *& ſuiv.* Sa fureur contre Leſcaut, 149 *& ſuiv.* Sa ſimplicité feinte, 166 *& ſuiv.* Comment arrêté, où conduit, 171 *& ſuiv.* Sa converſation, 174 *& ſuiv.* Son hipocriſie, 180 *& ſuiv.* Contre qui il exerce ſa fureur, 185: *& ſuiv.* Sa converſation avec Tiberge, 198 *& ſuiv.* & avec Leſcaut, 209 *& ſuiv.* Comment il ſort de Saint Lazare, 214 *& ſuiv.* & tire ſa Maîtreſſe de l'Hôpital 239 *& ſuiv.* va chez Tiberge, 257. & chez M. de T. *la-même & ſuiv.*

& 307. Moyen dont il ſe ſert pour voir ſa Maîtreſſe, 308 & ſuiv. ſa converſation avec elle, 311 & ſuiv. reçoit un billet, 333. Comment mené au Châtelet 343 & ſuiv. 347 & ſuiv. 349 & ſuiv. 355 & ſuiv. 357 & ſuiv. Il y reçoit la viſite du Lieutenant de Police 361 & ſuiv. & de ſon Pere 363 & ſuiv 367 & ſuiv. 371 & ſuiv. Comment il recouvre ſa liberté 373 & ſuiv. va trouver le Concierge 376 & ſuiv. envoye querir ſon Pere, 388 Sa réſolution, 396 & ſuiv. trompé dans ſes eſpérances 401 & ſuiv. ſe determine à ſuivre la voiture conduite par les Archers, 404 & ſuiv. Somme qui lui en couta pour parler à ſa Maîtreſſe,

406 *& suiv.* Sa seule inquiétude, 412 *& suiv* Son malheur 417 *& suiv.* vend son cheval, 419 Grace qu'il obtient 420 Son mensonge, 421 Son arrivée en Amerique, 422 *& suiv.* Son emploi en cette Isle, 432 *& suiv.* est blessé, comment 448 perd sa Maîtresse 457 *& suiv.* L'excès de sa douleur, 459 Danger qu'il court, 464 Sa surprise à l'arrivée de Tiberge, 466.

I

Voyez [les Filles de] où conduites 4 & comment enchaînées 5.

L

Lazare (le Procureur de S.)

comment attendri à l'égard du Chevalier des Grieux, 178 *& suiv.* 182 *& suiv.* Pourquoi il va chez Monsieur le Lieutenant de Police, 191 *& suiv.* Reponse qu'il en reçoit, 194.

Lescaut (Monsieur) Garde du Corps, épouvante sa sœur par ses fureurs, 102 Sa conversation avec le Chevalier des Grieux, 112 *& suiv.* Conseil qu'il donne à sa sœur 143 *& suiv.* la vient prendre dans un carosse pourquoi 144 *& suiv.* Résolution qu'il prend avec le Chevalier, 157 *& suiv.* va à S. Lazare, comment, 208 *& suiv.* Sa mort 245 *& suiv.* Ce qui en fut la cause 265 *& suiv.*

Lescaut (Manon) Son débar-

quement à Amiens, 21 *& suiv.* 23 *& suiv.* Comment elle fit connoissance avec le Chevalier des Grieux, 22 *& suiv.* Sa fuite avec son Amant, 35 Ses bonnes qualités, 37 *& suiv.* Sa trahison, 42 *& suiv.* 59 *& suiv.* 294 *& suiv.* va en Sorbonne, pourquoi, 83 *& suiv.* Comment elle s'est laissée séduire, 91 *& suiv.* 322, *& suiv.* Son retour pour le Chevalier des Grieux, 94 *& suiv.* Somme qu'elle avoit amassée, 96 Sa générosité à l'égard de son frere, 105 Son caractere, 129 *& suiv.* Sa lettre à son Amant, 145 *& suiv.* Comment elle sort de la maison de son Amant, 145 Présent qu'elle reçoit d'un Vieillard, 165 Com-

ment elle trompe ce Vieillard, 169 *& suiv.* est arrêtée, comment, où menée, 171 *& suiv.* Comment elle sort de l'Hôpital, 240 *& suiv.* A qui elle se livre, 296 Sa conversation avec son Amant, 311 *& suiv.* Comment conduite au Châtelet, 343 *& suiv.* 349 *& suiv.* 353 *& suiv.* 354 *& suiv.* conduite à l'Hôpital pour la seconde fois, 375 ne sort de cette prison que pour être conduite aux Isles, 399 *& suiv.* Son arrivée en Amerique, 422 *& suiv.* Sa mort, 457 *& suiv.* où inhumée, 459 *& suiv.* 466.

P

Passy (le Bourg de) cause de

l'alarme des habitans de ce Bourg, 2 *& suiv.*
Plaisirs (les) leur foible est de passer trop vite, 139

S

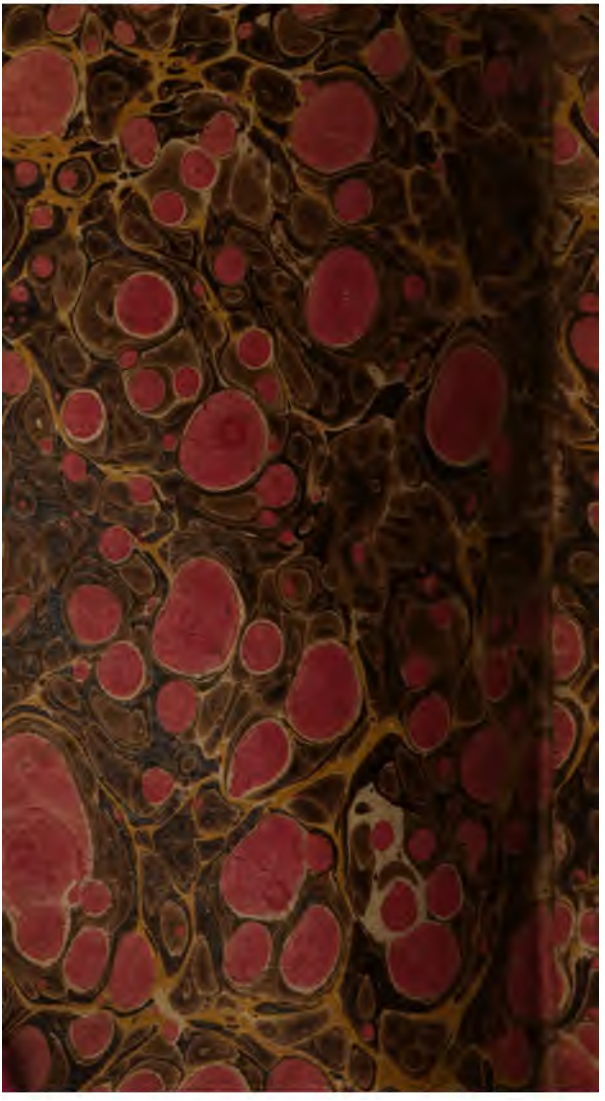
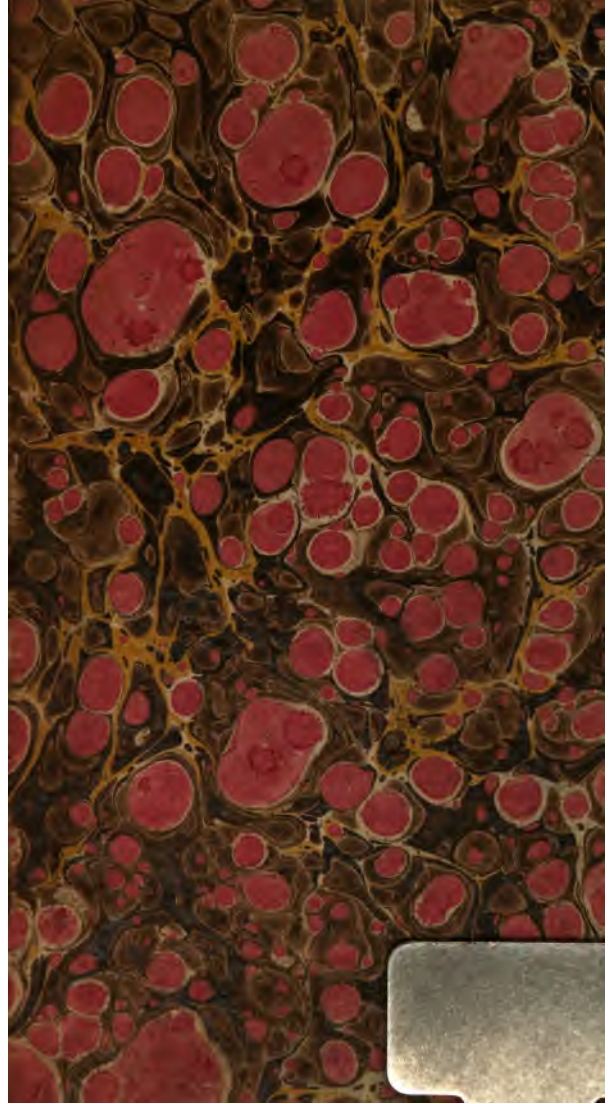
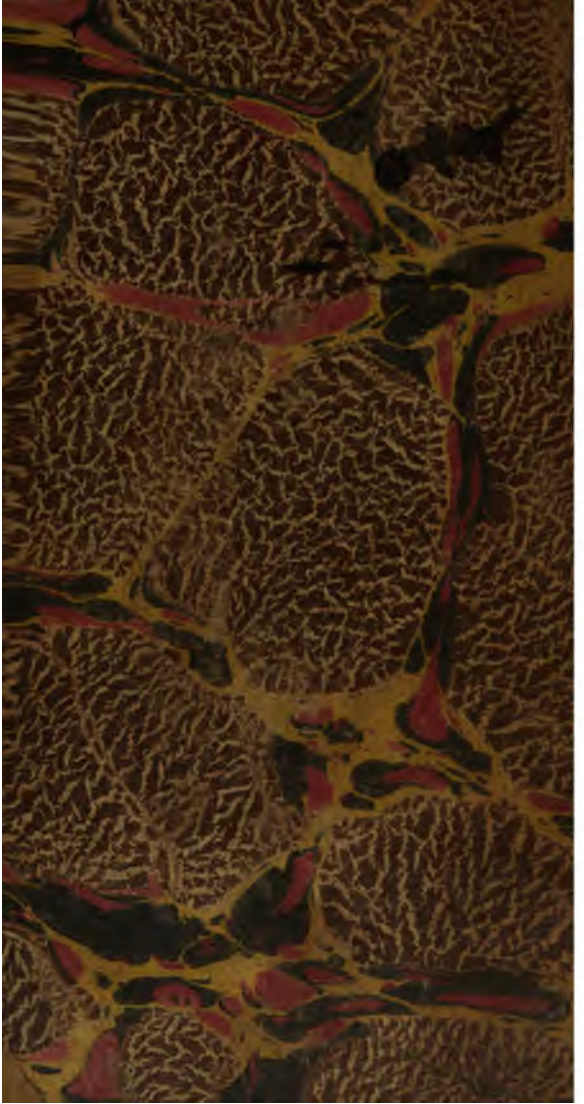
Synnelet (M.) son âge & son caractere, 439 Ses amours, 440 *& suiv.* Son sort dans les armes, 447 *& suiv.*

T

Tiberge intime ami du Chevalier des Grieux, sa destination à l'Etat Ecclesiastique, 20 Sa maturité d'esprit, 31 va trouver son ami, discours qu'il lui tient, 71 *& suiv.* 361 *& suiv.* sa tendresse, 80 *& suiv.* va au Palais Royal, pourquoi 121 *&*

suiv. Sa générosité, 127 *& suiv.* Pourquoi il va à S. Lazare, 197 *& suiv.* Son arrivée en Amerique, 466 *& suiv.* Recit de son voyage, *là-même & suiv.*

Fin de la Table des Matieres.

Picard
9.10.91
[VOLT.]

111042